

Académie royale
des
Sciences d'Outre-Mer

CLASSE DES SCIENCES MORALES
ET POLITIQUES

Mémoires in-8°. Nouvelle série.
Tome XXVII, fasc. 1.

Koninklijke Academie
voor
Overzeese Wetenschappen

KLASSE VOOR MORELE EN
POLITIEKE WETENSCHAPPEN

Verhandelingen in-8°. Nieuwe reeks.
Boek XXVII, alev. 1.

L'INFLUENCE DE L'ÉVOLUTION CULTURELLE SUR L'ÉQUILIBRE PSYCHIQUE

PAR

Charles MERTENS DE WILMARS

PROFESSEUR À LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN

ET PAR

Louis NIVEAU

ASSISTANT CHARGÉ DE RECHERCHES AU
CENTRE D'ÉTUDES PSYCHO-MÉDICO-SOCIALES DE L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN



Rue de Livourne, 80A,
BRUXELLES 5

Livornostraat, 80A,
BRUSSEL 5

1962

PRIX : F 120
PRIJS :

Au D^r A. H. LEIGHTON

**L'INFLUENCE DE L'ÉVOLUTION CULTURELLE
SUR L'ÉQUILIBRE PSYCHIQUE**

PAR

Charles MERTENS DE WILMARS

PROFESSEUR À LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN

ET PAR

Louis NIVEAU

ASSISTANT CHARGÉ DE RECHERCHES AU
CENTRE D'ÉTUDES PSYCHO-MÉDICO-SOCIALES DE L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN

Mémoire présenté à la séance du 16 janvier 1961.
Rapporteurs : MM. A. MOELLER DE LADDERSOUS et N. DE CLEENE.

L'influence de l'évolution culturelle sur l'équilibre psychique

RÉSUMÉ

Une expérience réalisée au Katanga, amène les auteurs à émettre une hypothèse sur l'origine de certains troubles mentaux, se produisant dans les milieux en voie d'acculturation.

Se basant sur une série de principes énoncés à titre de postulats, ils montrent combien les cultures, en voie de mutation, entraînent une désorganisation des systèmes sociaux. Dès lors, les modèles de comportement, présentés par la culture, deviennent contradictoires, et sont causes d'ambivalence, chez ceux qui tâchent de s'y conformer.

L'information culturelle est fragmentaire, ce qui est à l'origine du processus psychopathologique.

SAMENVATTING

Steunend op een in Katanga uitgevoerd onderzoek, wordt een hypothese vooropgesteld betreffende de oorsprong van bepaalde psychische stoornissen, die zich voordoen in gemeenschappen, onderworpen aan een acculturatieproces.

Op basis van een aantal als postulaten geformuleerde principes, wordt aangetoond hoe cultuurverandering een desorganisatie van het sociaal systeem veroorzaakt. De gedragspatronen, die door de cultuur in zulk gedesorganiseerd systeem aan het individu worden voorgesteld, zijn onderling tegenstrijdig, en veroorzaken ambivalentie bij diegenen die er zich trachten naar te regelen.

De informatie, uitgaande van de cultuur, wordt fragmentarisch, wat aan de oorsprong ligt van het psychopathologisch proces.

SUMMARY

Starting from an experiment carried out in Katanga, the authors propose a hypothesis concerning the origin of certain mental disorders in acculturated societies.

From a series of principles, set out at the beginning of the study, they show how much changing cultures disorganise social systems, wherein the behaviour patterns, presented by the culture, are in contradiction with one another. This induces ambivalent behaviour, among those trying to conform to them.

Fragmentary cultural information seems to be the origine of the pathological process.

PRÉFACE

Désireux de bénéficier des acquisitions récentes de la psychologie scientifique et de contribuer à la recherche en cette matière, l'UNION MINIÈRE DU HAUT KATANGA érigea, à Élisabethville, en 1952, un « Centre de Psychologie et de Pédagogie ».

Trois objectifs devaient marquer les activités de ce Centre : élaborer des épreuves psychométriques valables, permettant une orientation professionnelle plus systématique de la jeunesse katangaise (1) ; étudier le milieu africain, afin de mieux com-

(1) ERPICUM, D. : Contribution en milieux belges, à une étude analogique Katanga-Belgique, de rendement scolaire et d'aptitudes à certains tests mentaux (Thèse de Licence, Louvain, Institut de Psychologie Appliquée, 1956, 60 pp.) ;

— : Insuffisance pédagogique et fragmentation intellectuelle (*Revue Africaine de Pédagogie*, 1959, avril-juin, pp. 116/125) ;

— : Formes d'apprentissage et aptitude. Apport à l'orientation scolaire d'écoliers katangais (Congo belge) (Thèse de doctorat, Louvain, Institut de Psychologie Appliquée, 1960, 297 pp.) ;

LAROCHE, J. L. : Recherche sur les aptitudes des écoliers noirs au Congo belge (Thèse de doctorat, Louvain, Institut de Psychologie Appliquée, 1958, 130 pp.) ;

— : Recherches sur les aptitudes des écoliers du Katanga industriel (*Travail Humain*, 1960, n° 1-2, pp. 70/79) ;

— : L'analyse des erreurs sur le Matrix 38 (*Bulletin du Centre d'Études et Recherches psychotechniques*, 1956, pp. 161/174) ;

— : Effets de répétition du Matrix 38 sur les résultats d'enfants katangais (*Bulletin du Centre d'Études et Recherches Psychotechniques*, 1959, pp. 85/99) ;

VERHAEGEN, P. : Utilité actuelle des tests pour l'étude psychologique des autochtones congolais (*Revue de Psychologie Appliquée*, 1956, 6, pp. 139/151 & *Zaire*, 1956, 10, pp. 787/801) ;

— et LEBLANC, M. : Quelques considérations au sujet de l'éducation pré-primaire de l'enfant noir (*Bulletin du Centre d'Étude des Problèmes sociaux indigènes*, 1955, 31, pp. XVII/XXXII) ;

— et LAROCHE, J. L. : Some methodological considerations concerning the study of aptitudes and the elaboration of psychological tests for African natives (*Journal of social psychology*, 1958, 47, pp. 249/56) ;

— : Résultats en première année primaire et maturité scolaire chez les enfants au Katanga (*Revue Africaine de pédagogie*, 1959, mai, pp. 51/57).

prendre l'évolution de la mentalité bantoue ⁽¹⁾ ; entreprendre des recherches électroencéphalographiques ⁽²⁾ et psychiatriques, pour favoriser une action curative et surtout préventive dans le domaine de la santé mentale ⁽³⁾.

Le présent travail constitue la première étape dans la réalisation de ce dernier objectif. S'appuyant sur la littérature en la matière et sur les résultats d'un grand nombre d'épreuves projectives ⁽⁴⁾, il s'efforce de tracer un cadre conceptuel de référence, facilitant l'action clinique et la recherche scientifique en psychiatrie.

L'auteur remercie l'UNION MINIÈRE DU HAUT KATANGA de lui avoir donné l'occasion de réaliser cette étude et tient à rendre hommage au souci scientifique de ses dirigeants.

Il espère voir s'amorcer en Afrique Centrale une série de recherches coordonnées permettant tout à la fois de mieux comprendre les processus comportementaux des Africains et l'influence du milieu sur leurs conduites.

novembre 1959

⁽¹⁾ LEBLANC, Maria : Acculturation de l'attitude et de la personnalité chez la femme katangaise (Thèse de doctorat, Louvain, Institut de Psychologie Appliquée, 1958, 335 + XCI pp.).

⁽²⁾ VERHAEGEN, P. : The electro-encephalogram in the Congolese (*Documenta de Medicina geographica et tropica*, 1956, 9, pp. 377/384).

⁽³⁾ MERTENS de WILMARS, Ch. : Vers une étude plus systématique des variables psychologiques de l'acculturation (*Bulletin du Centre d'Étude des Problèmes Sociaux Indigènes*, 1956, 33, pp. 32/67 & *Revue de Psychologie Appliquée*, 1958, 8, pp. 1/23) ;

SEGAERT, Anne : L'évolution de la vie affective de l'enfant noir au Katanga (Thèse de licence, Louvain, Institut de Psychologie Appliquée, 1958, 144 pp.).

VERHAEGEN, P. : De psychologie van de Afrikaanse Zwarte (Antwerpen, Standaard Boekhandel, 1958, 66 pp.).

HUBER, W. : Remarques préliminaires à l'application du Rorschach aux Noirs du Congo belge (Thèse de Licence, Louvain, Institut de Psychologie Appliquée, 1956, 46 pp.) ;

LAMBERTS, J. : Waarde van de Boomtest (Licentiaatsverhandeling, Leuven, Instituut voor Toegepaste Psychologie, 1958, 124 pp.).

⁽⁴⁾ LEBLANC, Maria : Adaptation africaine et comparaison interculturelle d'une épreuve projective. Test de Rosenzweig (*Revue de Psychologie Appliquée*, 1956, 6, pp. 91/109) ;

VERCAMPST, G. : Bruikbaarheid van de Westerse psychodiagnostische methodes bij het detecteren van psychopathologische fenomenen in Afrika (Licentiaatsverhandeling, Leuven, Instituut voor Toegepaste Psychologie, 1959, 234 pp.).

I.

Introduction

A. OBJET DE L'ÉTUDE.

Dans un monde dont les dimensions se ramènent aux temps qu'il faut pour joindre les continents, l'isolement culturel disparaît. Les peuples se côtoient ; les opinions et les mœurs se confondent. L'acculturation — cette osmose des cultures — n'est plus un phénomène particulier à quelques peuplades rétrogrades ; il est dans le monde entier une réalité de tous les jours.

Les effets de l'acculturation se font sentir dès que deux cultures s'affrontent ; ils ne sont en rien spécifiques des pays dits « en voie de développement... ». On les observe, tout aussi bien, dans les groupes ethniques minoritaires, dans les régions économiquement faibles ou géographiquement isolées, dans les groupes sociaux moralement, politiquement ou religieusement retranchés du brassage des idées qui caractérise le monde d'aujourd'hui.

Il est probable, qu'ils se manifestent lors de l'intégration économique ou de la fédération de certains états ; lors de la transplantation de main d'œuvre, à la suite d'accords commerciaux.

Ces effets ne peuvent plus être ignorés de ceux qui ont des responsabilités humaines. Il leur incombe de les étudier et d'en connaître le mécanisme, afin d'en prévenir les aspects néfastes.

Cette étude se propose de présenter une synthèse des opinions relatives aux effets psychopathogènes de l'acculturation. Sur la base de cet « état de la question », nous formulerons, au terme de ce travail, un essai d'interprétation de ces phénomènes.

Notre expérience se limitant au Katanga, le présent travail s'attachera particulièrement à l'étude de l'acculturation telle qu'elle se présente chez les autochtones de l'Afrique, au Sud du

Sahara. L'ensemble de la littérature *ad-hoc* a pourtant été parcourue. La mise au point bibliographique, dont M. L. NIVEAU s'est chargé, a même été marquée du souci de rapprocher les études de langue anglaise et française, la littérature anglo-saxonne faisant rarement état des études continentales.

Nous partageons entièrement l'opinion suivant laquelle l'acculturation influe l'équilibre psychique suivant des lois universellement valables.

Seules les études comparatives des effets de l'acculturation, mèneront à l'énoncé de ces lois. S'il est probable que ces effets de l'acculturation se manifestent sous des formes légèrement différentes d'un individu à l'autre et d'un groupe social à un autre, il est tout aussi probable que ses modalités symptomatologiques relèvent toutes de mécanismes communs.

Certains auteurs se sont exprimés dans ce sens.

BEALS [4, p. 6] suppose l'existence d'une

« certaine généralité dans le processus de changement de culture » (1)

grâce à laquelle il sera probablement possible de développer dans l'avenir un certain nombre de principes d'acculturation.

HERSKOVITS, dans la préface de son ouvrage intitulé « Acculturation » [46], limite son étude aux peuples primitifs, mais, dit-il, la raison n'en est pas

« qu'il soit établi que les énergies travaillant un peuple primitif seraient différentes de celles qui sont à l'œuvre dans les relations entre peuples civilisés » (2).

Selon MALINOWSKI [78, p. 662]

« le problème du contact entre cultures doit être considéré d'un point de vue pan-africain » (3)

vu que le processus d'acculturation est, dans son essence, identique pour toute l'Afrique.

Le congrès des spécialistes de la Santé Mentale (Bukavu 1958) attire lui aussi l'attention sur le fait que le problème d'hygiène

(1) « a commonality of process (of cultural change). »

(2) « because it is held that the forces at work among primitive folk are different from those operative in contacts between literate peoples. »

(3) « Pan-African approach of the problem of culture contact. »

mentale en Afrique doit être traité à partir des principes découverts dans d'autres parties du monde, mais compte tenu des situations propres à l'Afrique [102].

Tout porte à croire que l'acculturation évolue en toute circonstance, suivant des lois sociologiques générales dont les effets psychopathologiques sont, eux aussi, classiques.

La comparaison des observations faites dans des milieux très divers s'impose.

Afin de faciliter le travail des chercheurs qui désireraient utiliser cette monographie comme point de départ de leurs travaux, nous donnerons en annexe :

- I. Les bibliothèques consultées.
- II. Les revues parcourues.
- III. La bibliographie de référence.

B. CULTURE ET ACCULTURATION.

Avant de situer les effets psychopathogènes de l'acculturation dans l'ensemble de nos connaissances, il convient de préciser les notions de culture et d'acculturation.

1. *Culture.*

Nous croyons pouvoir définir la notion de culture en des termes sociologiques.

La culture, pour nous, est « l'ensemble des attitudes prévalentes et des conduites coutumières envisagées, dans une communauté sociale, comme convenables à la réalisation des objectifs de cette communauté ». Il s'agit presque toujours de principes, de sentiments et d'agissements standardisés par l'usage, en vue de garantir la survie du groupe, par une meilleure adaptation des individus aux conditions d'existence.

Cette définition, comme toutes les autres, demande certaines précisions :

a. Lorsqu'on parle des « conditions d'existence », il faut bien comprendre qu'il ne s'agit pas seulement de l'environnement *physique*. En vivant en groupe, des individus créent des conditions *sociales*, des modes d'interaction, dont la culture précise

aussi les lois. Il existe aussi des conditions *philosophiques* qui résultent de la conception que les membres d'une communauté se font des aspirations ultimes de l'homme. De telle sorte, qu'en s'efforçant de s'adapter aux conditions matérielles d'existence, la communauté élabore un code dont la pratique engendre, à son tour, de nouveaux principes d'action. La culture, peut-on dire, engendre la culture. Une communauté culturelle saine possède, en elle-même, le germe de son renouvellement, de son expansion et de son auto-détermination.

b. Lorsqu'on parle d'*attitude* dans la définition de la culture, il faut entendre par là une *prédisposition à l'action*.

L'*attitude* est, en effet, l'aboutissement d'une perception, d'une réorganisation cognitive et d'une émotion, d'où découle un projet de comportement [61]. Elle est, si l'on peut dire, la conduite préméditée.

c. C'est à dessein que le terme « conduite » a, dans la définition citée plus haut, été préféré au terme « comportement »; admettant, en cela, la distinction faite par de MONTPELLIER [91] entre le comportement observable et la conduite qui est une activité interne, que l'introspection seule peut nous livrer. La mentalité d'un homme, comme celle des membres de sa communauté, est tout autant faite de ses activités internes que de ses agissements observables.

Nous estimons, pour ces raisons, préférable de substituer le terme « conduite » au terme « comportement ».

d. Introduire des notions telles que : « communauté » ou « collectivité » dans une définition, constitue toujours un risque parce qu'il est difficile de délimiter ces entités. Que les critères utilisés soient sociométriques, sociologiques, psychologiques ou ethniques, ils ne permettent jamais de circonscrire clairement la communauté. Il y a toujours, entre les collectivités étudiées, des chevauchements qui brouillent les résultats d'une enquête psychologique sur les attitudes, comportements ou aspirations d'une communauté.

e. Lorsqu'on introduit enfin, dans une définition, des notions normatives telles que : « prévalent », « coutumier » ou « convenable », on se doit de préciser la façon dont on envisage la norme [29]. Il existe, en effet, bon nombre de normes et

l'opinion qu'on s'en fait oriente les études qu'on entreprend dans des directions très variées. Il y a la norme *statistique* : est normal ce que la majorité des individus font. Il y a aussi la norme *morale* : est normal ce que la majorité des individus estiment qu'il convient de faire. Il y a la norme *formelle* : celle préconisée par les groupes normatifs ; et la norme *non formelle* : celle réellement en usage.

Autant de conceptions qui modifient le sens et l'usage qu'on peut faire de la définition donnée plus haut.

Cette définition appelle, on le voit, bon nombre d'éclaircissements ; il sort du cadre de cette étude de les détailler. Il nous a paru sage, pourtant, de soulever ces difficultés d'interprétation. L'absence de prémices claires rend les résultats de beaucoup de travaux en psychiatrie sociale, incomparables. Lorsqu'on étudie diverses cultures, il faut toujours comparer. Ces comparaisons perdent toute valeur, si les éléments mis en présence cessent d'être comparables.

2. *Acculturation.*

Nous entendons par acculturation, les modifications culturelles qui surviennent dans deux communautés sociales dont les individus interagissent.

Cette définition fort large permet d'envisager l'acculturation sous tous ses aspects. Et combien nombreux sont ces aspects. Un exemple en fait foi.

Si l'on envisage l'acculturation, telle qu'elle affecte aujourd'hui l'indigène africain, on se doit d'étudier les circonstances suivantes : l'invasion et la domination des Européens ; le progrès technique, l'évolution économique et l'évolution morale ; l'intégration des peuples africains dans un système international ; la nécessité d'un système politique ; les modifications normatives : philosophiques, éthiques, esthétiques et morales ; l'institution d'un enseignement européen ; la détribalisation ; l'érection de camps et de villes indigènes ; le mélange de tribus et de races ; le contact étroit entre Européens et autochtones ; la diffusion d'idées nouvelles ; la différence de rapidité dans l'évolution entre l'époux et l'épouse, entre enfants et parents ; l'évolution de la notion autorité et du système de contrôle social ; l'urgente nécessité de créer des cadres responsables du nouveau système

économique et social, etc. Autant de facteurs, parmi tant d'autres, qui se confondent et influent la mentalité de l'indigène.

La littérature mentionne certaines définitions de la notion d'acculturation. Le SOCIAL SCIENCE RESEARCH COUNCIL (USA, 1935) formule la science comme suit :

« On désigne par acculturation les phénomènes qui se manifestent lorsque des groupes d'individus, de cultures différentes, se côtoient de façon étroite et continue, et les changements qui s'en suivent dans les caractéristiques originelles des deux cultures » [101] ⁽¹⁾.

HERSKOVITS [47, p. 523] y ajoute que l'acculturation est une « *cultural transmission in process* ».

Il s'agit donc d'une chose en mouvement, d'une chose dynamique. Il y a une différence entre l'acculturation et le fait d'être acculturé.

WOLMAN [133, p. 601] dit que, dans l'acculturation, un individu doit s'adapter (*to adjust*) à un milieu nouveau.

Dans une dissertation de licence à l'Institut de Psychologie Appliquée de Louvain, l'acculturation fut appelée « un processus de maturation » [108, p.75]. L'expression paraît intéressante, mais ambiguë si elle est énoncée sans explication ultérieure. Que signifie cette maturation ? Est-ce la reprise intégrale de la culture occidentale, ou la formation d'un amalgame ?

C. IMPORTANCE DES ÉTUDES SUR L'ACCULTURATION.

L'importance des études qui traitent de l'acculturation, est clairement mis en évidence dans l'ouvrage que Margaret MEAD édita, à la demande de l'U.N.E.S.C.O. : « *Cultural patterns and technical change* » [87].

Le progrès technique, y est-il dit, entraîne forcément des modifications culturelles. La relation entre parents et enfants ou l'exercice de l'autorité changent, et ces changements influent le développement de la personnalité et le sentiment de sécurité de cette personnalité [87, Appendix B]. Lorsque de telles modi-

⁽¹⁾ « *Acculturation comprehends those phenomena which result when groups of individuals having different cultures come into continuous first-hand contact, with subsequent changes in the original cultural patterns of either or both groups.* »

fications entraînent un déséquilibre culturel, celui-ci trouvera son expression dans l'organisation des personnalités des membres de cette culture [87, Part V].

MEAD a, dans un autre ouvrage [88, p. 14], mis l'accent sur les dangers d'une évolution trop rapide de la culture. Celle-ci affecte sensiblement la personnalité des individus qui la subissent. Le déséquilibre qu'elle engendre peut même, à son avis, se répercuter sur la génération suivante et désorganiser, de ce fait, toute une communauté.

HALLOWELL [44, p. 315] a, lui aussi, insisté sur le grand effort d'adaptation sociale, que l'acculturation exige de tous les individus, membres d'une communauté dont les valeurs se modifient. Il parle à juste titre du *socially significant readjustments of individual behaviour*. C'est à l'aide du Rorschach qu'il a recherché l'influence de l'acculturation sur la personnalité.

HERSKOVITS [46, p. 118] a mis l'accent sur un autre aspect, fort important, de l'acculturation. Lorsqu'un individu doit faire face à un conflit de culture, il manifeste, à son avis, plus facilement certaines réactions à l'égard de ce milieu, qui dans un milieu culturel homogène, seraient restées camouflées. L'hypothèse est valable et doit être retenue.

Tout porte à croire, au dire de KLINEBERG [59, p. 401-402], qu'une attention de plus en plus grande est consacrée aux conséquences « humaines » du progrès technique. Les *case-books* de MEAD [87] et de SPICER [113] en sont, dit-il, des preuves. L'importance que l'Industrie et l'Université accordent à ces problèmes, tant dans l'organisation de leur service du personnel, que dans la recherche scientifique ou l'enseignement, en est d'après nous, une autre preuve.

D. ABSENCE DE CONNAISSANCES SCIENTIFIQUES EN MATIÈRE D'ACCULTURATION.

Rares, sinon inexistantes, sont les études expérimentales ou les travaux cliniques relatifs à l'influence de l'acculturation sur l'équilibre psychique. Ce problème a fort mal été mis en évidence. Si CAROTHERS [14, p. 130-133] déplore, à juste titre, cet état de choses, il faut reconnaître que ses propres études offrent le flanc à la même critique. S'il fait lui-même état d'un de ses travaux [12],

où la fréquence des troubles mentaux est mise en rapport avec la détribalisation, on se doit de confesser que les termes qu'il utilise restent vagues et que le rapport causal entre les troubles mentaux et la détribalisation y est très mal mis en évidence.

Selon MEAD [87, p. 276] la littérature concernant les rapports entre les phénomènes sociaux et les troubles psychiatriques, est totalement inadéquate. Selon A. INKELES la nécessité d'études soigneusement élaborées dans ce domaines se fait âprement sentir [53, p. 144].

Des recherches sur les effets pathogènes de l'acculturation pourraient, à profit, tabler sur des enquêtes sociales faites avec toute la rigueur scientifique voulue. La mesure et l'analyse des causes de la désintégration sociale d'une communauté peuvent, en partie, expliquer la fréquence et la nature des troubles mentaux qui s'y produisent. Malheureusement ces enquêtes sont rares, elles aussi. Dans un recueil édité par l'U.N.E.S.C.O. [120, p. 16] D. FORDE a vivement critiqué les enquêtes sociales en Afrique.

Il leur reproche des définitions imprécises, une quantité insuffisante de faits rendant toute conclusion valable hasardeuse, un manque de rigueur dans la méthode, le caractère superficiel des données recueillies. Dans ce même ouvrage, on nous avertit que les connaissances lacunaires du contexte social rendent ardues l'interprétation des faits, même lorsque ceux-ci constituent un matériel suffisant [120, p. 46-47].

Ces critiques sont d'autant plus fondées lorsqu'il s'agit d'études relatives à l'acculturation. Bon nombre d'auteurs restent vagues ou se contentent de généralités, lorsqu'ils traitent des conséquences psychologiques de la compénétration de deux cultures.

On parle de *colour-bar*, de sentiments d'infériorité, de capacité d'abstraction faible, d'un esprit de révolte, de conflits intérieurs, de compensation, d'apathie, d'exploitation. Mais ces qualificatifs ne suffisent pas à découvrir l'origine ou la genèse d'un trouble affectif ou d'une maladaptation sociale.

Ces critiques s'expliquent, en partie, du fait que le psychiatre ou le sociologue qui se penche sur les effets de l'acculturation, se bute sans retard à un cercle vicieux. Pour comprendre le trouble mental de l'autochtone et en retracer la pathogénèse, il serait utile de disposer d'une connaissance approfondie de la cul-

ture et de la personnalité de base du groupe social auquel cet individu appartient. Or, l'étude de cette culture et de cette personnalité est, en revanche, facilitée, au dire de certains auteurs (et nous partageons ce point de vue), par l'observation et l'analyse des troubles mentaux, la déformation pathologique constituant, en quelque sorte, un grossissement des phénomènes normaux. Cercle vicieux inévitable qui a fait naître bien des querelles superflues.

Que l'anthropologue entame son étude par l'analyse des phénomènes normaux ou anormaux, il sera toujours privé, au départ, de certaines informations et devra forcément procéder par hypothèses et postulats. Cette façon de faire ne diminue en rien la valeur scientifique de sa recherche, si ces postulats sont formulés en des termes univoques et en hypothèses contrôlables. De telles recherches sont malheureusement fort rares.

Quelques auteurs ont indiqué la voie qu'il conviendrait de suivre pour augmenter valablement nos connaissances relatives à la pathogénie de l'acculturation. Elles peuvent se ramener à cinq suggestions fondamentales :

1) *Formuler des hypothèses contrôlables — Rechercher les causes fondamentales du mal.*

Lorsque des conséquences sociales funestes ou des symptômes morbides se manifestent dans une région ou dans une population en voie d'acculturation, il faudrait, *sans tarder*, rechercher les causes *fondamentales* du mal.

Le processus d'acculturation est fort complexe et très dynamique. Il se déclenche souvent de façon imprévisible, après des années d'inertie, pour évoluer ensuite à un rythme si rapide que les politiciens, les économistes, les sociologues et les éducateurs se trouvent débordés. Les exemples ne manquent pas dans l'histoire récente des pays, dits « en voie de développement ».

C'est sur cette période extrêmement courte, au cours de laquelle l'acculturation se manifeste de manière intensive et parfois dramatique, qu'il faudrait centrer tout l'effort d'observation et d'expérimentation. On en recueillerait certainement un enseignement prophylactique, hautement profitable à tous ceux dont dépend le sort des régions économiquement faibles. Mais quel est l'organisme international ou national suffisamment

sage pour former une équipe de spécialistes, capables d'étudier l'acculturation au moment même où elle s'intensifie, et suffisamment patient pour maintenir cette équipe en alerte ?

C'est pourtant l'observation du processus d'acculturation, en pleine évolution qui permettrait d'en isoler les moments dangereux, d'en discerner les composantes morbides, inoffensives et stimulantes. Le changement en soi n'est jamais pathogène ; ce sont certaines formes de changement qui troublent l'équilibre fonctionnel des groupes ou l'équilibre affectif des individus.

Aucun *a priori* n'autorise à croire que l'acculturation provoque nécessairement des désorganisations sociales et des troubles psychiques. Il existe des cas connus — l'ouvrage d'HERSKOVITS en atteste [46] — où il n'est pas question d'effets malheureux.

C'est le rapport de cause à effet entre certains *modes* d'acculturation et certaines *formes* de déséquilibre qu'il conviendrait surtout de préciser. On ne connaît pas, à l'heure actuelle, les effets réels de la soumission à une culture forte, homogène et solide ; les conséquences d'une prise de contact plus libre entre deux cultures ; les répercussions de l'enseignement, de la propagande politique, de l'action économique, sanitaire ou missionnaire.

Comment deviner dans un enchevêtrement de phénomènes collectifs et individuels ce qui est cause, occasion ou conséquence, si on ne soumet pas ceux-ci à une observation systématique et minutieuse.

BASTIDE donne un exemple de la différence entre : cause et occasion [2, ch. XI]. Les difficultés raciales entre Blancs et Noirs aux U.S.A. seraient, à son avis, causées par la « forme coloniale du complexe d'ŒDIPE » et non, comme l'affirment plusieurs auteurs américains, par une rivalité économique consciente entre les deux groupes. Cette dernière n'est qu'une occasion pour les Noirs d'abrégier leur tendance œdipale inconsciente.

Pour les Noirs, la femme blanche serait l'objet de désirs libidineux semblables à ceux qui animent chaque enfant vis-à-vis de sa mère :

« Le tabou de la femme blanche est donc identique au tabou de l'inceste » [2, p. 242].

Il y aurait d'autre part chez l'enfant noir une introjection du

maître blanc : un père sadique, qui frustre et qui provoque des sentiments de haine.

Le Blanc pour sa part, craindrait inconsciemment, les tendances libidineuses du Noir et le haïrait pour cette raison.

Tous deux prétexteraient la rivalité économique pour abrégier leurs frustrations œdipales réciproques.

Sans souscrire d'emblée à cette hypothèse audacieuse, sans surtout la généraliser, il convient de la retenir. Elle est en effet, formulée en des termes précis ; elle permet de distinguer la cause de l'occasion et est sujette à expérimentation. Cela suffit, à l'heure présente, pour lui donner une place dans un programme de recherche. Les hypothèses de ce genre devraient se faire plus nombreuses.

2) *Étudier surtout la pathogénie de l'acculturation.*

Après avoir localisé les facteurs pathogènes fondamentaux de l'acculturation, il conviendrait d'en expliquer le mécanisme. Pourquoi la modification du système de valeurs, la crise d'autorité, les conflits, les contradictions sont-ils pathogéniques ?

CAROTHERS a, dans cet ordre d'idées, émis une hypothèse [12] qui peut illustrer cette façon de procéder. La transition et la contradiction entre le contrôle social rigide, auquel est soumis l'individu dans le milieu primitif, et la prise de responsabilité personnelle exigée dans le milieu occidental

« paraissent — dit-il — jouer un rôle dans l'apparition de certains types de troubles mentaux » [12, p. 84] ⁽¹⁾.

Si on suppose — et l'hypothèse est tenable — qu'il existe un lien causal entre ces deux phénomènes, il faut se demander par quel mécanisme s'opère cette causalité. Il faut, en d'autres mots, rechercher *comment* opère les processus morbide.

3) *Étudier des évolutions normales.*

Une autre question se pose : Comment se fait-il que, dans certains cas, l'acculturation ne provoque *pas* de symptômes morbides ? Quel est le principe psychohygiénique responsable

⁽¹⁾ « appear to account for the occurrence of certain types of mental disturbance. »

dans ces groupes ou chez ces individus ? Questions restées jusqu'ici sans réponses.

L'observation patiente d'une évolution normale permettrait de formuler des principes d'hygiène sociale, dont l'énoncé contribuerait à constituer une théorie explicative du processus de l'acculturation.

4) *S'abstenir de considérations affectives et morales.*

Une autre difficulté réside dans le fait que certains auteurs usent d'un langage émotionnel et s'expriment en termes imagés. HERSKOVITS [46, p. 51-52] a attiré l'attention sur ce fait dans sa critique de l'ouvrage de MEAD *The changing culture of an Indian tribe* [84]. Dans cet ouvrage, en effet, le processus d'acculturation est comparé à « la destruction d'une maison devant une démolisseuse » (1).

5) *Tenir compte de toutes les causes morbides.*

L'étude des conséquences normales ou anormales de l'acculturation ne peut négliger de prendre en considération toutes les causes morbides.

La pathogénie peut relever d'autres causes que de l'acculturation.

Si même une fréquence particulièrement élevée de troubles mentaux ou de symptômes avérés de désorganisation sociale se manifeste dans une communauté, celle-ci peut relever de la culture ou de l'organisation sociale propre à cette communauté. Certains faits sont patents ; il y en a d'autres qu'il conviendrait d'identifier.

1. Dans les centres urbains indigènes et dans les camps il est impossible de garder les malades mentaux au sein de la famille, ainsi qu'il est de coutume dans les villages. Ceci explique que dans les établissements psychiatriques le nombre de malades venant de ces centres et de ces camps est relativement plus élevé que celui de malades originaires des villages.

2. L'absence de sorciers dans ces centres et ces camps a pour conséquence que l'indigène s'adresse, faute de mieux, aux médecins blancs et aux autorités.

(1) « *the collapse of a house before a wrecking machine.* »

3. TOOTH [119] note que la maladie mentale se remarque plus chez l'homme cultivé. On pourrait en conclure — à tort — que le fait d'être cultivé est en soi un facteur causal.

4. Il est possible que certains comportements morbides, les obsessions par exemple, passent inaperçus dans le milieu primitif, parce que l'indigène disposerait de certaines conduites culturelles lui permettant de camoufler son trouble.

5. L'apparition de troubles mentaux ou sociaux peut être due, non pas à l'acculturation, ni à la culture, mais au seul fait que l'indigène appartient à un prolétariat dont les conditions d'habitat et d'existence sont malsaines.

II.

Étiologie

Le mécanisme pathogénique de l'acculturation est double. Il faut distinguer les effets de la *différence* entre les deux cultures qui s'affrontent, et ceux qui résultent du *changement* de culture, comme tel. Dans le premier cas, les causes morbides sont surtout sociales ; dans le second elles relèvent plutôt de l'éducation, c'est-à-dire de l'information qui accompagne le changement, et de la personnalité de l'individu qui subit ce changement. Tout utile qu'elle soit, cette distinction est plus théorique que pratique, car dans la réalité, ces causes interfèrent. Cette distinction permet toutefois de systématiser quelque peu l'analyse étiologique des effets de l'acculturation et surtout d'en diversifier la prophylaxie.

On peut également constater que l'acculturation impose des modifications, d'une part de la structure *sociale* et d'autre part, de la structure de ce qu'on est convenu d'appeler la *personnalité de base*. Il faut que la communauté change ses méthodes d'interactions, son réseau de communication, sa stratification, son système de pénalisation, son symbolisme [90]. Il faut aussi que l'individu adopte un autre système de valeurs, d'autres schémas de raisonnement, d'autres réactions affectives, d'autres conduites.

Le trouble affectif peut résulter de la *différence* entre les deux *organisations* sociales qui s'affrontent ou de la trop grande dissimilitude entre les deux *personnalités de base*.

L'incompatibilité des structures est telle que la communauté dans un cas et l'individu dans l'autre doivent sacrifier l'une des deux structures en présence. Le compromis est irréalisable. Si le sacrifice est vécu — subjectivement, cela va sans dire — par les membres de cette communauté comme une menace à leur bien-être matériel ou moral, ils réagiront par des mécanismes

d'égo-défense qui constituent l'essence même du processus pathologique.

C'est l'incompatibilité subjective des structures sociales et des modèles de personnalité qui est la cause du mal. Le trouble apparaît au *moment* où l'individu subit consciemment ou inconsciemment cette incompatibilité ; contraint de choisir, il reste ambivalent face à cette *différence*. C'est la différence comme telle qui est morbide.

Le trouble peut apparaître aussi au *cours* du *changement*. Les circonstances n'ont pas donné à l'individu le temps d'assimiler les valeurs nouvelles ou d'en expérimenter le bien fondé. La communauté n'a pas eu le temps suffisant pour réorganiser sa structure. L'évolution, selon l'expression de MAYO [82], n'est pas « adaptive » ; il y a, pour reprendre le mot de DURKHEIM, « anomie ». Il se peut également que l'individu n'ait pas disposé, au cours de son effort d'adaptation, des *informations* suffisantes pour assimiler les valeurs nouvelles. Il se peut enfin, que sa *personnalité* ait recelé, à l'origine, certains germes morbides, qui excluent toute idée de changement. Dans ces trois derniers cas, c'est le *changement*, comme tel, qui est morbide.

Toute l'étiologie de l'acculturation se ramène à ces dimensions fondamentales :

- 1° différence et changement ;
- 2° structure sociale et personnalité de base ;
- 3° temps, information, dispositions morbides pré-acculturatives.

L'information constitue, pensons-nous, la pierre angulaire de tout cet édifice. C'est l'hypothèse qui sera proposée au terme de ce travail.

Mais il faut au préalable, passer en revue les circonstances responsables de cette étiologie.

1. INFLUENCE EXERCÉE PAR LA DIFFÉRENCE DES DEUX CULTURES.

De l'avis de CAROTHERS [12 ; 13 ; 14] et de WESTERMANN [129], l'Africain primitif est intégré dans une organisation sociale qui est rigide et lui donne un sentiment de sécurité, de force, de stabilité, une conscience de soi et une dignité véritable (1).

(1) « *A definite self-consciousness and dignity.* »

Son comportement individuel y est réglé par un ensemble de prescriptions (*rules*) qui rendent superflu tout effort de pensée personnelle. Jamais il ne se trouve devant la question : « que faire, comment me conduire ? » (1). Sa conduite est régie par des motifs sociaux et non individuels ; elle n'implique aucune responsabilité personnelle.

L'handicap social, causé par la dépendance économique, étant inconnu (ce qui est vrai), WESTERMANN en conclut (2) que le complexe d'infériorité est inexistant (ce qui est faux). Il est également téméraire de prétendre, comme CAROTHERS, que les soucis d'ordre social, économique et sexuel sont épargnés à l'Africain primitif, parce qu'il bénéficie de l'appui du groupe et que tout son comportement est dicté par un ensemble de règles rigides qui imposent le conformisme.

Quoique audacieuses et hâtives, ces observations rejoignent celles de TEMPELS [118]. Elle confirment l'idée que le primitif vit et valorise beaucoup plus que le civilisé, son appartenance au groupe. Sa « force », qui est sa possibilité d'être, lui vient du groupe et peut lui être ôtée. Ontologiquement il vit *dans* et *par* le groupe. Son conformisme lui garantit une force d'être. Cette force est magique ; il la conquiert par des actes rituels, dont le sens souvent lui échappe. Elle peut aussi diminuer par l'action magique d'autrui. Il n'est pas rare d'entendre le bantou, confier avec crainte et désespoir qu'un autre « lui a *pris sa force* ». L'appartenance magique et transcendente au groupe est une valeur et une croyance propre au système culturel bantou. Elle modèle son intégration au groupe et son acceptation de lui-même, qui sont, on le sait, les deux aspects de la normalité psychique. Toute impression de dissociation sera vécue comme une menace.

WESTERMAN dit encore qu'en Afrique chacun se connaît ; l'Africain peut être lui-même, il lui est naturel d'exprimer sa personnalité réelle (3) [12, p. 76-84 ; 13, p. 13-15 ; 14, p. 85]. S'il en est ainsi, le danger inhérent au passage d'un tel individu à la culture occidentale saute aux yeux. Il se trouve dépourvu de tout soutien dès qu'il quitte son milieu [13, p. 15] (4). CAROTHERS

(1) « *He is never in a position where he does not know how to behave or what to do.* »

(2) « *Nobody suffers from an inferiority complex.* »

(3) « *it is natural for him to express his real personality.* »

(4) « *He is left without a guiding star when he leaves his reserve.* »

explique aussi pourquoi l'aliénation mentale se présente plus fréquemment chez les Noirs dont l'emploi est loin de chez eux, par rapport à ceux qui sont demeurés dans leurs villages [12, p.76-84].

Le même danger est signalé par BIESHEUVEL [11, p. 5]. L'indigène évolué est souvent menteur ou malhonnête du fait que dans sa tribu la responsabilité individuelle lui était inconnue ou presque. Il connaît des lois tribales, qui perdent toute validité dans le milieu européen, tandis qu'il n'a pas encore assimilé les notions de morale occidentale. La source des difficultés est le passage du contrôle social à la prise de responsabilités personnelles (1). Comme le dit très exactement CAROTHERS [12, p. 84], l'Africain devrait apprendre à juger, à décider par lui-même, à prendre ses responsabilités et à se surveiller (*the emergence of a dominant self-regarding sentiment*). Il doit apprendre à réfléchir de façon autonome, à se représenter des situations concrètes par des notions abstraites.

Le milieu tribal l'éloigne de la réalité, parce que sa culture lui donne une réponse stéréotypée à toutes les situations de la vie. Il ne doit jamais les analyser lui-même. CAROTHERS dépeint cet état d'esprit par une formule lapidaire :

« *Man in Africa is buffered from reality by a cultural machinery which can cope with most exigencies* » [14, pg. 122].

Déplanté ou socialement isolé, dans une communauté qui n'est plus la sienne, l'Africain est dépourvu de réponses adéquates et ne dispose même pas de l'état d'esprit voulu pour affronter une situation extra-coutumière. Tout est menace parce que tout est sans réponse et parce que rien, même pas lui-même, n'est susceptible d'apporter une réponse.

Cette sensation d'isolement et d'impuissance sociale peut entraîner un rejet des croyances métaphysiques et des conceptions morales que le sujet tient du milieu tribal qu'il vient de quitter. A partir du moment où il côtoie des individus qui s'intègrent dans la société avec beaucoup plus de succès que lui, tout en se référant à des systèmes explicatifs totalement différents du sien, ce dernier lui apparaît relatif, voire douteux. L'individu

(1) « *from social to personal control.* »

peut même le combattre sinon le rejeter, si l'angoisse, née de son isolement culturel, déclenche une régression psychique, dont l'agressivité à l'égard de ceux qui ont dominé son enfance et le reniement de leur enseignement, n'est qu'une manifestation. Cette dernière réaction affective est particulièrement morbide ; elle accentue l'angoisse du sujet par une peur de pénalisation castrative. A partir de cette évolution l'état mental du sujet sera fait d'agressivité et de dépendance, de peur et d'impuissance. Ses compensations deviendront tellement inadéquates que ses chances d'adaptation sociale en seront considérablement réduites. WESTERMANN [128, p. 201-202] a effleuré cette explication lorsqu'il dit que pour l'indigène détribalisé la vénération des dieux et des ancêtres n'a plus de raison d'être. La religion serait une simple manifestation sociale ; les dieux et l'esprit des aïeux n'habitent que le village d'origine.

VYNCKE [127 p. 12-13] constate que la fréquence de maladies mentales est plus grande dans les populations d'émigrés, telles qu'au Rwanda-Burundi, que dans les populations d'origine. Expliquant cette différence, il dit, en parlant des populations vraiment autochtones :

« La structure de la société, totalement différente, dans laquelle leur personnalité s'est formée, y est vraisemblablement pour beaucoup de choses. »

Cette assertion, malheureusement assez sommaire, confirme pourtant la thèse de ce paragraphe, selon laquelle la dissemblance de deux cultures exerce un effet morbide sur certains individus.

2. INFLUENCE DE L'ACCULTURATION.

Plusieurs auteurs traitent des conséquences du changement de culture en général ; d'autres ne précisent pas quel aspect du processus d'acculturation ils veulent mettre en évidence. Bon nombre d'entre eux se limitent à l'étude de quelques problèmes particuliers, telles que l'influence d'une éducation européenne, la conséquence des conflits raciaux ou des modifications technologiques.

Il est difficile dans cet ensemble d'opinions mal circonscrites de sérier les problèmes. Nous ferons, toutefois, un effort de systématisation.

a. *Influence de l'acculturation en général.*1) *Influence de l'acculturation sur l'organisation sociale.*

Les auteurs s'accordent pour admettre que l'acculturation constitue une menace de déséquilibre pour une culture. On parle souvent de désorganisation culturelle. Le sens de ce terme ressort clairement de l'explication de LEIGHTON et SMITH [72, p. 82-83].

La désorganisation dans un groupe social est, aux dires de ces auteurs, un *morcellement (disruption)* des coutumes, du réseau de communications, de l'autorité, de la cohésion et du système de valeurs. La mentalité des membres du groupe se détériore au point que le moral et la subsistance du groupe s'en trouvent menacés. Le changement de culture peut engendrer une telle crise, lorsqu'il est si rapide et si profond que le seuil de tolérance au changement (*threshold of tolerance*) propre à ce groupe, se trouve franchi.

La faculté d'assimilation du groupe se trouve bloquée ; il s'oppose à tout changement ou copie ceux-ci, sans les intégrer dans un système explicatif cohérent. Les symptômes socio- et psychopathologiques apparaissent à partir du moment où le seuil de tolérance vient à être dépassé.

L'image du seuil de tolérance est séduisante. L'hypothèse suivant laquelle la réceptivité d'un groupe se bloque, lorsque les changements déjà amorcés par ce groupe en altèrent la fonctionnalité, est plausible. Il resterait à savoir par quel mécanisme se produit cette intolérance et sous quelle forme elle se traduit ; cela permettrait de comprendre pourquoi la tolérance varie d'un groupe à l'autre. On est malheureusement loin de connaître la réponse à ces questions.

Le changement de culture constitue aussi une source de malentendus et de conflits au sein même du groupe. KLINEBERG [59, p. 401-502] insiste sur ce point, soulignant la fréquence des conflits d'autorité.

LAMSON [63], lui aussi, fixe l'attention sur les conflits d'autorité. Un nombre croissant de jeunes mères chinoises, fait-il remarquer, refuse, sous l'influence de la mentalité occidentale, de se soumettre à l'autorité traditionnelle de leur belle-mère. Il en résulte des conflits familiaux dont les effets psychologiques morbides ne sont pas rares.

Dans l'ouvrage édité par HUNT [51], FARIS fait remarquer que la désorganisation sociale et individuelle n'est pas tant le propre du milieu urbain ou de la civilisation, mais bien plus une caractéristique d'une transition profonde d'un système social déterminé à un autre.

De tels changements détruisent, dit-il, les systèmes sociaux qui contrôlaient et intégraient la conduite des individus. La conséquence est l'apparition de nouveaux types de conduite, non-conventionnels et anormaux ⁽¹⁾ [51, p. 754].

BASTIDE donna, au congrès de Bukavu [102], un exemple très caractéristique des répercussions de l'acculturation sur l'équilibre psychique des individus et sur la structure d'une institution culturelle. L'extase ou « transe », phénomène normal et intégré dans la culture de certaines tribus — comme les Yoruba et les Fons — prend une forme pathologique lorsque ces tribus entrent en contact avec une autre culture, africaine ou occidentale. Même constatation chez les Noirs des villes industrielles du Brésil. La cause en serait une diminution de contrôle exercé par la tradition sur l'individu. BASTIDE renvoie également à l'ouvrage de JUNOD [57] et de LEBEUF [66].

L'étude des effets pathologiques de l'acculturation ne doit pas verser dans un pessimisme exagéré. HERSKOVITS [46] insiste, à juste titre, sur ce point. Commentant l'ouvrage de MEAD : « The changing culture of an Indian Tribe », il attire l'attention sur l'existence de peuples, qui se sont bien adaptés à une acculturation intensive. Il cite : les Indiens du Mexique et les Noirs des U.S.A. Ce n'est pas parce qu'on découvre les effets néfastes d'un processus d'acculturation, qu'il faut en conclure que

« la démoralisation est chose inévitable lorsqu'un peuple primitif entre en contact avec la culture européenne » ⁽²⁾ [46, p. 51].

Il ne faut pas se laisser dominer, dit-il, par quelques faits troublants ; la perspective historique doit être soigneusement gardée.

HERSKOVITS commente aussi l'ouvrage de SCHAPERA : « The

⁽¹⁾ « Such movements break up the social systems that control and integrate the behavior of persons so that new, unconventional and abnormal types of behaviour appear ».

⁽²⁾ « that demoralization is inevitable when native folk come in contact with European cultures... »

contribution of Western civilization to modern Kxatla culture » [107]. Il montre comment les Bakxatla sud-africains ont assimilé, avec succès, la civilisation européenne. Sans provoquer aucun effet nocif, ils ont abouti à la création d'un *pattern* culturel très original, constitué par la fusion de l'ancien et du nouveau. L'amalgame est peut-être le résultat de contacts très étroits entre deux cultures, conclut HERSKOVITS. Et l'opinion communément admise que ce contact provoque l'étouffement de la première culture par la seconde ⁽¹⁾ [46, p. 65], se trouve de ce fait infirmée. HERSKOVITS ne dit malheureusement pas à quel facteur est dû chez les Bakxatla le brillant résultat du processus d'acculturation. Il serait pourtant fort utile de connaître ces facteurs pour l'hygiène mentale et la prophylaxie sociale.

L'étude des conséquences néfastes de l'acculturation doit également considérer l'éventualité d'un rétablissement spontané de l'organisation sociale. Le temps atténue les divergences. Il ne convient pas de s'alarmer trop vite en face des symptômes psycho- et sociopathologiques consécutifs de l'acculturation. Même si l'organisation sociale, apparue spontanément, n'a pas la qualité ou l'équilibre de l'organisation antérieure, parce qu'elle est plus une mosaïque [46] qu'un amalgame, on ne doit pas conclure que les contradictions qu'elle recèle, seront ressenties comme telles par les membres du groupe.

La littérature ne cesse de mettre en garde contre l'acculturation partielle. Les conséquences d'un tel changement peuvent, en effet, être très inattendues. On peut, dit CAROTHERS, admettre que chaque entité de population est arrivée à un équilibre valable entre les facteurs héréditaires et les facteurs du milieu qui l'influencent. Il suffit qu'un changement irréfléchi survienne dans l'un ou l'autre aspect de sa culture, pour que tout l'équilibre s'ébranle [14, p. 21]. Chaque aspect, ajoute-t-il [14, p. 54-55], constitue une partie intégrale de la totalité de cette culture.

MALINOWSKI fait allusion à ce même danger, en usant de l'exemple suivant. Changer la morale sexuelle en Afrique, implique nécessairement la réorganisation totale, non seulement

(1) « *Perhaps this... is the result of most extended contacts between cultures, rather than the more conventionally accepted dictum that contact eventuates in the extinction of one by the other* ».

des fiançailles et du mariage, mais également de la famille et des liens familiaux (*kinship*) [78, p. 651].

Le fait, dit HEUSE [50, p. 182-183], qu'un changement minime a de graves répercussions sur la totalité de la culture, réside dans la très faible différenciation entre le psychisme et l'organisation sociale de l'Africain. Il avance comme exemple le danger de l'abolition de la polygamie, qu'il appelle « une institution saine et nécessaire ».

MAED insiste sur la nécessité d'une harmonie parfaite entre le changement et le reste de la culture. L'atteinte à l'harmonie d'une culture (*wholeness*), dit-elle, entraîne des troubles dans l'équilibre ou l'intégration (*wholeness* encore) de chaque individu formé par cette culture [88, p. 439]. Dans l'ouvrage qu'elle rédigea pour l'UNESCO, elle dit que la modification d'un aspect déterminé de la culture provoque un changement dans ses autres aspects. Afin de prévoir les conséquences qu'entraînera la modification qu'on se propose, il serait nécessaire de considérer celle-ci dans l'ensemble des valeurs centrales du groupe [87, p. 13]. Elle en donne un exemple dans son livre intitulé *Male and female* [86, p. 93] :

« on observe souvent, dit-elle, un écroulement total de l'édifice culturel d'un peuple dont on a modifié, sous l'influence des missionnaires, le cérémonial d'initiation qui se confondait à toutes les facettes de sa culture. »

SPICER, enfin, déclare que certaines coutumes n'ont pas seulement un sens pour autant qu'elles satisfont certaines tendances, mais aussi pour autant qu'elle font partie d'un ensemble plus large et notamment du *way of life* d'un peuple. Il attire l'attention sur le fait qu'un peuple se sent en sécurité aussi longtemps que subsiste son mode de vie. Il ajoute :

« le changement apparemment minime d'un aspect de la culture, peut troubler tout l'ensemble » ⁽¹⁾ [113, p. 287].

Il résulte de l'ensemble de ces opinions que l'organisation culturelle est une entité fragile et structurée. Cette hypothèse est admissible, voire même évidente. Le changement d'une com-

⁽¹⁾ « a change of apparently small magnitude in one aspect of the culture may, there fore, seem to threaten the whole system... »

posante culturelle entraîne souvent des modifications, sinon des altérations, de tout l'édifice. Toutefois la portée des effets morbides dépend, et de la composante culturelle sollicitée, et du seuil de tolérance du groupe. Or, sur ces points nos connaissances restent en défaut.

Dans ce concert d'opinions pessimistes, la position d'HERSKOVITS est assez différente. Son optimisme fait une plus large part à la santé des groupes et des individus. Tout changement librement accepté ou imposé par la force aboutira, d'après lui, d'une façon ou d'une autre, à une harmonie par rapport à la culture antérieure. Et les conséquences d'un changement culturel sont moins fâcheuses pour l'équilibre mental qu'on ne se plaît à le dire [49, p. 4]. Ailleurs, il parle d'intégration et d'adaptation, donc de processus constructifs ⁽¹⁾ [48, p. 4].

Les opinions courantes relatives au rythme du changement sont tout autant divergentes que les précédentes.

Selon CAROTHERS [14, p. 54-55] l'acculturation des peuples primitifs, caractérisés par une culture statique, doit s'opérer progressivement ; c'est la condition de leur survie. RUESCH, par contre, ayant étudié l'acculturation chez les émigrés aux U.S.A. [104], prétend que les conséquences d'une acculturation lente sont aussi néfastes que celles d'un changement précipité. Quant à MEAD [88, p. 445-452], sa position est extrême. Elle fit une étude des Manus en Nouvelle Guinée vers 1928 [83] et reprit cette observation en 1953. L'action entraînant d'un chet, aussi bien que la fondation d'un mouvement nativiste, le contact favorable de l'armée américaine durant la seconde guerre mondiale et le mécontentement qui caractérise le Manus adulte — tous ces facteurs opérèrent, en 25 années, un énorme changement. Vivant encore à l'âge de la pierre il y a quelques années, cette tribu adopta une culture d'orientation totalement occidentale. Forte de cette expérience, MEAD soutient qu'un changement rapide et total vaut mieux qu'une modification progressive et partielle. Celle-ci engendre, en effet, nombre d'usages et d'institutions contradictoires.

⁽¹⁾ « ... the need to consider how what is brought to a people is integrated into their ways of living, as against the manner in which their established patterns of behaviour are adapted to the requirements of a new economic and technological system ».

La seule alternative saine, dit MEAD, est une assimilation de la nouvelle culture *in the most abstract form possible*. Cela permet à l'ancien mode culturel de demeurer inchangé. Autre aspect favorable dans l'acculturation des Manus : tous les membres de la tribu changent simultanément ⁽¹⁾ [88, p. 452]. L'explication de l'auteur fait ici, malheureusement défaut.

L'opinion de MEAD peut paraître, au demeurant, assez osée. L'histoire des Manus constitue une exception. On ne peut pas conclure que d'autres groupes dont le patrimoine culturel est tout différent et qui vivent dans des circonstances historiques incomparables accèderont nécessairement au même résultat que les Manus.

Il faut ajouter à ces considérations une observation sociopathologique qui n'est pas dépourvue d'intérêt. MALINOWSKI constate que sous l'influence de difficultés économiques, sociales ou politiques et sous la pression de conflits personnels, l'Afrique connaît une recrudescence de sorcellerie (*Witchcraft*) [79, p. 94]. VYNCKE dit, à ce propos, que des Noirs évolués, ne croyant et n'osant plus croire à la sorcellerie indigène, s'adressent, par des annonces de journaux étrangers, aux diseurs et astrologues blancs : c'est la magie blanche [127, p. 62]. Cette conduite n'a, pensons-nous rien de spécifique. Elle est fréquente dans les milieux européens peu cultivés.

Elle traduit plus une angoisse qui résulte de l'absence d'un système explicatif cohérent que de l'acculturation même. Elle révèle tout au plus cette lacune dans le système culturel des indigènes évolués ; ce qu'on savait.

2. *L'influence de l'acculturation sur l'équilibre affectif des individus.*

Les observations qui précèdent, résultent principalement de l'influence de l'acculturation sur l'organisation sociale. Les observations de bon nombre d'auteurs portent plus particulièrement sur les conséquences individuelles de l'acculturation.

La vie psychique étant essentiellement orientée vers une vie en commun, c'est à partir de l'organisation sociale que l'individu

⁽¹⁾ « ... the old mesh of human relations could be rewoven into a new pattern from which no thread was missing. »

cherche ses modèles et ses directives. Le succès de son intégration sociale est la clef de son équilibre affectif. L'existence en commun est rendue possible par un ensemble d'institutions, d'usages, de moyens de communication, d'attitudes et de valeurs qui constituent la culture. L'altération de cette culture menace, non seulement l'organisation sociale mais l'individu qui s'y était intégré.

HALLOWELL se demande jusqu'à quel point une acculturation peut se produire sans entraîner des modifications profondes de la personnalité modale d'une culture. Il se préoccupe également de savoir quelle est la configuration des modifications psychologiques éventuelles [44, Part. IV].

La personnalité de base étant une moyenne et donc une notion abstraite, sa configuration ne peut être étudiée qu'à partir des individus, qui composent la culture étudiée. C'est pourquoi HALLOWELL cherche une réponse à ses questions dans l'examen d'une série d'individus diversement acculturés.

A cette fin il applique le test de Rorschach sur des Indiens Ojibwa du Canada [44, ch. 19]. Il compare ensuite les réponses d'ensemble (*overall pictures*) de trois groupes d'Indiens, acculturés à des degrés différents. Il compare aussi les *overall pictures* de ces trois groupes avec la description qu'il a trouvée de la culture et de la personnalité des Ojibwa primitifs, c'est à dire non-acculturés. Il fait les constatations suivantes :

1° chez les Indiens les moins acculturés, l'acculturation s'est effectuée sans modification importante de la personnalité modale ;

2° chez les Indiens les plus acculturés on retrouve également la personnalité originale, mais on remarque cette fois certains signes morbides : manque de force intérieure, manque de maturité, régression, agressivité, tendance à s'isoler. L'auteur voit la cause de ces dispositions psychiques dans l'abolition de l'ancienne configuration de valeurs, qui était une garantie pour la personnalité Ojibwa et que rien jusqu'ici n'a remplacé [44, ch. 20]. Indiquons le caractère très vague des expressions : « pauvreté des ressources intérieures » et « frustration de la maturité » (1) que l'auteur emploie. Le même auteur dit encore que chez les

(1) « *paucity of inner resources* », « *frustration of maturity* ».

Ojibwa les plus acculturés, on rencontre plus d'individus bien adaptés mais aussi un plus grand nombre d'inadaptés, que chez les Indiens moins acculturés.

EGGAN constate chez les Indiens Hopi adultes (USA) de l'irritabilité et des signes d'anxiété. Elle en cite les causes :

1° Le fait que les enfants Hopi ont vu leurs parents démunis devant les exigences posées par les Blancs. Cette expérience ne détruit pas seulement la confiance des enfants en leurs parents et en leur groupe racial, mais altère également leur sentiment fondamental de sécurité.

2° Le traitement infligé aux enfants Hopi à l'école blanche où on les humilie et où on les gorge d'idées et de règles de conduites contraires à l'enseignement des parents [31].

Il est admissible que ces facteurs puissent causer de l'anxiété. La façon dont ils provoquent de l'irritabilité reste obscure.

A l'aide du Sentence Completion Test, LEBLANC découvrit au Katanga que sous l'influence de l'acculturation la conduite de l'entourage vis-à-vis de la femme indigène s'était nettement améliorée [68]. Un T.A.T. lui révéla que la personnalité féminine s'adaptait mieux à l'acculturation. Les femmes noires plus évoluées se montrent plus productives dans ce test et racontent des histoires plus caractéristiques et empreintes d'un plus grand optimisme. Cette adaptation meilleure serait, d'après l'auteur, la répercussion d'un changement dans l'attitude du milieu. Cette relation n'apparaît pourtant pas si clairement qu'on aurait pu le croire. Les corrélations entre le S.C.T. et le T.A.T. sont faibles. LEBLANC avance l'hypothèse suivante : la personnalité ne réagit qu'avec retard au changement du milieu.

« La personnalité se défend, dit-elle, d'une désorganisation trop grande par un mécanisme protecteur réglant le rythme d'assimilation des éléments indigestes. » [68, pp. 326-327].

Elle parle également d'une

« inertie du comportement qui doit assurer une certaine sécurité devant la nouveauté » (ibidem).

L'ambivalence entre les anciennes valeurs et les nouvelles peut également être responsable de cette inertie.

Le fait d'une meilleure adaptation de la femme noire n'exclut pas une problématique aiguë. LEBLANC déclare que son effort d'émancipation et l'assimilation d'un système de valeurs européen — le plus souvent chrétien — provoquent nombre de conflits. Nous reviendrons sur ce point.

LEBLANC fait [68, p. 25-26] une distinction intéressante entre « adaptation sociale » et « ajustement personnel ». Elle cite en exemple l'évolué noir. Son attitude extérieure concorde souvent avec les normes occidentales, mais en réalité il vit en contradiction totale avec ses besoins intérieurs qui demeurent continuellement insatisfaits. Son adaptation sociale n'est qu'apparente ; il reste inadapté à lui-même. On serait tenté de voir dans cette discordance la différence entre le conformisme et l'intégration d'un comportement.

MANNONI décrit, dans une série d'articles, les conséquences du contact entre les habitants de Madagascar et les Européens [81]. Lorsque les éléments de la nouvelle culture peuvent être accordés avec ceux de l'ancienne, il y a, selon cet auteur, intégration de ces éléments par la personnalité. S'ils sont inconciliables, il y a seulement refoulement. De cette façon la personnalité conserve son intégrité.

MANNONI cite l'exemple d'un Malgache qui, une fois adulte, tâche d'adopter les caractéristiques d'un comportement européen. S'il refoule sa personnalité d'origine, il devient, dit l'auteur, un Européen en apparence. Sa nature autochtone continue à se manifester d'une manière déguisée. S'il ne refoule pas sa personnalité originale, il lui faut intégrer les éléments européens. S'il n'y réussit pas, la personnalité européenne ne devient qu'une « couche » très superficielle (« *persona* »). Il compensera souvent cet échec et son sentiment d'infériorité par de l'arrogance ou de l'hostilité. Le mieux serait, continue l'auteur, que le Malgache garde sa personnalité originale sans la détruire ou la cacher, mais en sachant en même temps l'adapter.

D'après MEAD [87] tout changement important dans la vie de l'individu, provoque une instabilité dans l'organisation de ses activités, conceptions et attitudes. Cette instabilité provoquera une tension émotionnelle. Tout son ancien mode de vie est menacé ; certaines formes de conduites restent inadéquates. L'individu demeure frustré aussi longtemps que l'état de tension

ne cesse. MEAD poursuit en montrant les conséquences de la frustration : la régression et l'autisme. On note fréquemment, dit-elle, à titre d'exemple, des signes de régression chez les jeunes gens qui ne trouvent pas d'emploi correspondant à la formation reçue et qui acceptent un travail non qualifié avec rancune et sans satisfaction. L'autisme consécutif à la frustration (*withdrawal*) s'exprime, selon MEAD, dans l'apathie, l'alcoolisme, le jeu de hasard, les mouvements nativistes et l'emploi de stupéfiants ; chez les adolescents, par une baisse de la capacité d'étude.

Le même auteur met en garde contre le danger de changements mineurs. L'accumulation de petites frustrations peut causer de sérieux troubles de la conduite.

Dans le même ouvrage MEAD déclare que le danger de l'acculturation n'est pas aussi grand pour ceux qui la subissent que pour leurs enfants. Les parents peuvent s'attacher aux valeurs apprises dans leur enfance ; ces normes ne conviennent plus pour leurs enfants qui naissent et grandissent dans le nouveau milieu. Ceux-ci ne trouvent plus d'appui dans le système parental et deviennent délinquants, se livrent à l'alcoolisme, aux stupéfiants ou à d'autres activités dépourvues de sens, ou entrent dans des partis politiques extrémistes. Leur vie est devenue « *empty, defeated, meaningless* » [87, p. 287].

Selon RUESCH [104], celui qui passe d'une culture à l'autre, perd la notion du « comment faire ». Il ne voit plus comment collaborer avec son entourage pour réaliser certains objectifs. Il devient hésitant, tendu, et, se fatigant plus vite, il se fait plus accessible à la maladie et aux accidents. Comme il n'appartient à aucun *in-group*, il n'a pas d'*out-group* sur lequel il puisse abréagir sa tension et son agressivité. Pour échapper à cette tension et se défendre contre l'acculturation, il tombera peut-être malade ou traînera une maladie encourue par hasard.

A ces considérations psycho-somatiques qui font état d'un mécanisme de conversion et qui sont les seules de ce genre relevées dans la littérature, RUESCH en ajoute d'autres. Il insiste sur l'influence qu'exerce la personnalité elle-même sur la rapidité et la facilité du processus d'acculturation. Les facteurs inhibiteurs de la personnalité sont les suivants : manque de motivation, faiblesse d'intelligence, difficulté d'assimilation dues à

l'âge, tout ce qui empêche le contact avec la culture nouvelle et, enfin, les conflits de conscience. On constate que des difficultés, existant antérieurement dans la personnalité, se manifestent à l'occasion de l'acculturation. L'inadaptation de la conduite s'extériorise beaucoup plus facilement dans des situations neuves et inconnues.

Dans son étude sur l'immigration des juifs asiatiques et nord-africains en Israël, WOLMAN émet quelques considérations concernant le genre de difficultés survenant au cours de l'acculturation [133, p. 608-610]. Les néophytes font souvent preuve d'un niveau d'aspiration trop élevé. Il en résulte des frustrations et une série de symptômes que l'auteur groupe sous le vocable de « névrose d'acculturation ». Ce syndrome se traduit par des attitudes et des conceptions radicales, une critique malsaine, de l'agressivité et de la délinquance. On remarque parfois un affaiblissement de l'auto-contrôle : éloigné de son milieu coutumier, tout individu se sent délivré de ses tabous antérieurs. On note, dans certains cas, une participation insuffisante à la vie communautaire, due à un *ego-involvement* déficient.

LEIGHTON [71, p. 31-32] fait remarquer que la désorganisation d'une société constitue un handicap à la réalisation des tendances fondamentales des membres de cette société. La sécurité physique, dit-il, le climat favorable à l'échange d'amour, la reconnaissance des mérites, l'expression de l'esprit créatif, la compréhension de son rôle dans la communauté, la participation à un groupe social défini et le sentiment d'appartenance à un ordre moral, sont gravement menacés ⁽¹⁾. Lorsque progresse la désintégration sociale, les chances de voir apparaître des normes saines d'adaptation diminuent. Les réactions psychiques abérrantes se font plus fréquentes et risquent de se cristalliser en des formes immuables. Le nombre d'individus que la désorganisation affecte et l'ampleur des conséquences néfastes sur la formation de la personnalité des enfants sont en proportion directe avec l'étendue et la durée de la désorganisation elle-même. LEIGHTON

(1) « Thus, physical security, opportunities to give and receive love, the achievement of recognition, the expression of creativity, orientation in regard to one's place in society, membership in a definite human group, and the sense of belonging to a moral order are all apt to be adversely affected, many of them in an overwhelming manner ».

dit encore, dans un exposé du « *Stirling County Study* », que la désorganisation sociale crée des états psychologiques prédisposant aux désordres psychiques ⁽¹⁾ [70, p. 10].

Il appert de ces diverses constatations que l'adoption de valeurs et de conduites originaires de cultures différentes, peut créer, pour l'individu soumis à ces influences souvent divergentes, un climat de non-sens hautement pathogénique. Cet individu se voit contraint d'une part, de copier des usages nouveaux sans comprendre la signification qui se cache sous la forme. Il n'a aucune notion, ni aucune pratique du contexte culturel dans lequel ces usages se trouvent intégrés. Ces conduites restent chez lui superficielles, elles ne sont nullement intégrées dans un système explicatif des choses. Elles n'ont d'autre valeur motivationnelle que celle de : « faire comme le plus fort ». Il s'attache d'autre part, aux usages de sa culture d'origine quoique ceux-ci ont perdu toute raison d'être. Le contexte de la culture primitive ayant disparu, il n'en est resté que des formes dépourvues de sens. Là aussi sa conduite devient superficielle puisqu'elle ne répond plus à la réalisation d'objectifs réels.

En relatant deux cas cités par LAUBSCHER [65, p. 133-134] et KRIGE [62] on peut illustrer cet état de choses. On verra combien ces usages perdent, en dehors de leur contexte culturel d'origine, toute raison d'être ; combien ces conduites dévitalisées deviennent irrationnelles et incohérentes. LAUBSCHER signale que les Noirs habitant les villes de l'Afrique du Sud, continuent à pratiquer la circoncision. Cet usage a perdu toute sa raison d'être et n'a même plus une valeur rituelle ou symbolique. Le contexte plus ample accompagnant cette cérémonie, dit-il ⁽²⁾, a été perdu. L'influence favorable exercée par l'initiation sur l'indigène s'est également estompé. L'usage est dévitalisé.

KRIGE, de son côté, fait remarquer que l'essentiel du mariage dans les cités sud-africaines reste le don de la *lobola* ou prix de la mariée. La signification originale et essentielle de cet usage s'est estompée. Le lien qu'il mettait entre les deux familles, la garantie de fidélité qu'il constituait s'est perdu et la *lobola* n'a conservé que la forme d'un geste et une certaine valeur

⁽¹⁾ « *social desorganization creates psychological states that predispose to psychiatric disorder* ».

⁽²⁾ « ... *the wider connotation implied by the... ceremony is lost to them* ».

commerciale. Et KRIGE ajoute, à juste titre, que, démunie de son sens culturel original et de son cérémonial, le prix de la mariée ne suffit plus à garantir la solidité du lien conjugal. La désorganisation culturelle dévitalise les usages destinés à sauvegarder cette organisation. Un cercle vicieux se crée dont les effets vont en se multipliant. La vie perd son sens, elle s'automatise, elle perd tout ce qui normalise la conduite. L'individu perd sa raison d'être et ne sait plus à quoi se raccrocher.

L'acculturation aboutit parfois aux « mouvements nativistes » ou au « revivalisme ». Ces réactions ayant leurs aspects socio- et psychopathologiques, l'étude en est utile.

LINTON, dans un article concernant les mouvements nativistes [75], distingue d'une part les *rational nativistic movements* et d'autre part les *magical nativistic movements* et les *messianic cults*. Les uns et les autres prennent racine dans l'état de frustration où se trouvent les membres d'un groupe ethnique. Les premiers sont des efforts en vue de compenser la frustration, tandis que les seconds signifient une fuite irrationnelle de la réalité. La compensation que constituent les *rational movements* gît dans l'effort que fait un groupe pour ressusciter certains éléments symboliques du temps passé.

LINTON déclare que la plupart des mouvements nativistes ont comme origine un état d'inégalité entre les groupes ethniques qui se côtoient. Cette inégalité pourrait être due à une relation caractérisée par la soumission et la domination, mais aussi à un sentiment de supériorité d'un des peuples en face du sentiment d'infériorité d'un autre. Dans les deux cas il est nécessaire qu'on empêche le groupe inférieur de reprendre la culture du peuple dominant ; ou, tout au moins, que cette acculturation n'améliore pas la position sociale de ce groupe. Le groupe inférieur peut de son côté refuser de reprendre à son compte les éléments de la culture dominante que celle-ci serait susceptible de transmettre.

HERSKOVITS a donné un aperçu critique des études sur le revivalisme [46]. Il cite en premier lieu SPIER et GAYTON. SPIER étudia les mouvements nativistes qui naquirent dès 1870 chez les Indiens des U.S.A. Il ne s'agissait pas, selon lui, de réactions désespérées contre l'acculturation. Il pense que ces mouvements prenaient source dans la croyance séculaire du renouvellement

du monde et du retour des morts [114]. Selon GAYTON il n'est pas non plus certain que ces mouvements soient dus au contact de la culture blanche [40]. On peut toutefois se demander si l'ancienne foi, dont il est question chez SPIER, ne fut pas réactivée sous l'influence des difficultés causées par le contact des Blancs.

HERSKOVITS cite encore NASH et WILLIAMS. Se basant sur une étude concernant le revivalisme aux U.S.A., en Nouvelle Guinée et aux Indes, NASH formule l'hypothèse suivante : les mouvements nativistes naissent *among deprived groups* et signifient un effort de rétablissement du système de valeurs par la création d'une situation imaginaire. Cette situation rend possible l'identification à une puissance supérieure qui les rend capables de se dresser contre leurs difficultés. Ayant mesuré la valeur de son hypothèse par un *field work* chez les Indiens Klamath (U.S.A.), il la modifia dans le sens qui suit :

« Le revivalisme n'est qu'un seul aspect d'une réponse plus vaste à la culture blanche. Le révilalisme est la partie de cette réponse qui exprime par un symbolisme rituel, des attitudes fondamentales d'acceptation ou de rejet de la culture blanche, des sentiments de frustration, des attitudes auto-punitives, une revanche agressive de la privation et des sentiments ou pratiques proportionnées à cette défense agressive [93] (1).

WILLIAMS fit une description de ce qu'il nomma la *Vailala madness* en Nouvelle Guinée. Bouleversés par la civilisation blanche, les autochtones créèrent une doctrine nativiste selon laquelle les défunts reviendraient en bateau et en avion, pourvus d'une peau blanche, habillés à l'europpéenne et munis de toutes les richesses et de tous les bienfaits de la culture occidentale. Il fallait au préalable que les indigènes détruisent leurs biens propres et les jettent à la mer. Cette doctrine fut à la source d'hallucinations et d'exécutions de danses sauvages.

WILLIAMS explique les causes de ce désordre comme suit :

1. L'effort disproportionné fourni par les autochtones pour assimiler les idées incohérentes de l'Occident ;

(1) « *Revivalism... is only one aspect of a total response to white culture. Revivalism is that portion of the response which expresses in ritual symbolism the basic attitudes of acceptance or rejection of white culture, feelings of loss or damage, aggressive retaliation in response to deprivation suffered, and self-punishing assertions and practices in proportion to aggressive retaliation.* »

2. La perte des anciennes formes de détente sociale ⁽¹⁾ ;
3. Le sentiment collectif d'infériorité [130 & 131].

MEAD a également décrit ce culte dans son livre *New lives for old* [88]. Dans la doctrine Vailala apparaît un exemple d'identification à l'ennemi, *in casu* le dominateur européen. Les ancêtres deviennent Blancs ; ils ont la peau blanche, sont vêtus à l'européenne et possèdent la civilisation occidentale. Ni WILLIAMS, ni HERSKOVITS ne font usage du terme identification ; ils parlent seulement d'imitation ou d'Européanisme. HERSKOVITS cite encore CHINNERY et HADDON dans son aperçu des études concernant le revivalisme. Ces auteurs prétendent connaître des mouvements nativistes n'ayant, dès leur origine, aucun rapport avec l'acculturation [16].

Dans ce même ouvrage, HERSKOVITS parle du livre de HUNTER, *Reaction to conquest* [52]. D'après cet auteur, les indigènes d'Afrique du Sud ont réagi contre l'infiltration occidentale, non pas tant par une *escape into other — worldliness*, que par la constitution de groupements à caractère politique et économique, ayant pour objectif la résolution des difficultés actuelles et réelles.

HERSKOVITS dit encore [46, p. 90] que les Bushmen et les Hottentottes ne connaissent pas le revivalisme malgré les difficultés qu'ils éprouvent au contact de la civilisation occidentale.

Il est intéressant de faire allusion aussi aux trois stades qu'on peut, selon ELKIN, distinguer dans l'adaptation d'un peuple primitif à une culture occidentale [32]. Le premier stade est fait d'ébahissement et de confusion, d'opposition et de rancune ; on constate ensuite un mépris de sa propre culture et un sentiment d'infériorité ; on assiste enfin, à un retour à l'ancienne foi, modifiée en certains points, et à un retour au respect des arts, des métiers, de la juridiction et des usages qui lui sont propres (cité par HERSKOVITS [46, p. 74]).

Les réactions revivalistes et animistes ne sont, comme on le voit, pas générales. Leur caractère pathologique varie considérablement d'un groupe ethnique à l'autre ; allant du délire hallucinatoire du Vailala à la constitution d'un mouvement politique, réaction très normale, très adaptive — il faut reconnaître — si on la juge suivant les normes de nos démocraties occidentales.

(1) « *social excitement* ».

Il restent à voir, une fois de plus, quelles sont les circonstances qui favorisent ou précipitent une réaction pathologique.

B. Influence exercée par la détribalisation, la vie extracoutumière et urbaine, la rupture avec le milieu primitif.

Tous les aspects du processus d'acculturation, en Afrique, sont étroitement liés. Le Noir quitte son village — de façon temporaire ou définitive — et s'établit dans un centre extracoutumier, dans un camp proche de la ville ou dans un centre industriel européen. Son motif est de travailler chez les Européens et de s'assurer, par son salaire, l'accès à la culture et au niveau économique européen. Cette détribalisation implique l'abandon, plus ou moins total, des habitants de son village, de leurs coutumes et de leur système de valeurs.

La question est de savoir si la littérature considère cette détribalisation comme un facteur étiologique dans les déséquilibres psychiques ou sociaux.

Lorsque l'acculturation entraîne une désorganisation économique et sociale, celle-ci se reflète, selon KRIGE [62], dans la vie familiale qui est la cellule sociale fondamentale.

Les difficultés familiales sont, en quelque sorte, la mesure du heurt subi par la société au contact de la culture étrangère.

KRIGE attire l'attention, à titre d'exemple, sur la proportion croissante de naissances illégitimes dans les quartiers indigènes de Pretoria. Il considère la détribalisation comme responsable de ce désordre. L'absence de contrôle tribal, la disparition de l'autorité paternelle et le mariage à un âge de plus en plus avancé en sont, d'après lui, les causes. Les rapports de cause à effet entre l'acculturation, la détribalisation et le désordre familial sont clairement établis par cet exemple. Il resterait à savoir si ces désordres familiaux sont psychopathogéniques. Tout porte à le croire, mais rien ne le prouve. Des recherches objectives font en la matière une fois de plus défaut. Ici comme ailleurs nos opinions relatives à l'acculturation restent trop intuitives et empiriques. L'observation systématique des faits s'impose.

MAIR étudie, dans l'ouvrage de PHILLIPS [98], les répercussions des modifications culturelles et sociales sur le mariage et la vie conjugale en Afrique. Elle note des difficultés mais n'en reste

pas moins optimiste. S'il est vrai que les sanctions à l'égard des transgressions sexuelles et la crainte d'un châtement surnaturel se sont atténués, ni l'infidélité, ni le divorce augmentent de manière inquiétante [98, pp. 153- 154] (1).

L'exode des hommes vers la ville, tandis que les femmes restent au village, favorise l'adultère et les naissances illégitimes. Le nombre des naissances avant le mariage augmente. Les liens familiaux et conjugaux se sont de plus en plus relâchés dans les villes d'Afrique centrale et dans les régions rurales qui ont le plus souffert d'émigrations. Malgré ces désordres qui affectent surtout les villages, MAIR conclut avec optimisme. La plupart des observateurs, dit-elle, ont découvert dans les villes un idéal conjugal et familial vers lequel tous les efforts sont tendus. On se demande si cet ordre social n'est pas favorisé par l'assimilation progressive d'une morale chrétienne. Considération apparemment ignorée de l'auteur.

LAUBSCHER [65, p. 204] est moins optimiste : les autochtones primitifs ont une morale sexuelle tout aussi efficiente — dit-il — que la morale européenne. Dans les villes d'Afrique du Sud cette morale a presque entièrement disparu. Le concubinage et les naissances illégitimes y sont fréquents. L'Africain, employé en ville, possède habituellement une femme au village et une maîtresse en ville ; il a des enfants des deux. En ville ces enfants grandissent en dehors de tout lien familial stable et sont privés de l'influence favorable du clan.

Dans l'ouvrage édité par l'UNESCO et intitulé « Aspects sociaux de l'industrialisation et de l'urbanisation en Afrique », les causes de l'instabilité conjugale dans les villes africaines, sont résumées comme suit :

1. Le fait que beaucoup de mariages sont contractés sous deux systèmes juridiques différents, pose des exigences divergentes, parfois même contradictoires. La polygamie, par exemple, est interdite par le mariage légal, tandis qu'elle ne l'est pas par le droit coutumier.

2. Les grosses dépenses qu'entraîne le mariage.

(1) « ... it is the fact that sanctions which were previously operative have been removed ; ... at the same time the sanction of the belief in supernatural punishment for sexual transgressions is losing its force ».

3. La majorité numérique des hommes.

4. Le fait que les femmes peuvent se rendre économiquement indépendantes.

L'instabilité du mariage se traduit, y est-il dit, par la fréquence à laquelle se présentent l'abandon, le divorce, le concubinat et la prostitution [120]. Dans le même ouvrage, MALENGREAU attire l'attention sur la baisse de la natalité ; il y voit un signe de crise et de malaise au Congo, notamment dans les villes. Les villes sont, selon lui,

« des abcès de fixation de toutes les humeurs engendrées par les contacts de cultures » [120, p. 671].

BIESHEUVEL voit une relation entre la détribalisation et les difficultés surgissant au sein des familles africaines [10, p. 5]. Les usages de la tribu ont, dit-il, pour nombre de citadins, perdu leur utilité. Les sanctions, réglant la conduite dans la tribu, n'ont plus, dans les villes, le même poids.

Il faudrait qu'un nouveau système de valeurs se développe. Mais l'identification à un système de valeurs n'est possible qu'au sein d'une famille où se forme aussi le caractère. Pour beaucoup d'Africains la vie familiale a subi une désintégration grave ⁽¹⁾. Les parents sont encore si liés à leur culture primitive qu'ils sont incapables de conseiller leurs enfants de manière adéquate. La famille africaine n'est pas assez intégrée dans sa nouvelle communauté ; le *colour-bar* et l'adhérence à certaines lois primitives en sont les causes.

Dans son étude sur les quartiers ouvriers indigènes d'Élisabethville, FORTHOMME dit qu'au plus jeune est le Noir, au plus il tend à se dérober aux impératifs du clan. Chacun garde néanmoins la conscience d'appartenance à une généalogie le reliant à un ancêtre commun [57, p. 15].

Selon CAROTHERS [14, p. 8] il n'y a que peu d'Africains détribalisés qui sont entièrement détachés de leur village et de l'influence de parents demeurés dans la foi primitive. Il y a bien, d'après LEBLANC [68, p. 21] des évolués agissant comme s'ils devaient rejeter l'ancienne culture. WESTERMANN [128, p. 89] dit qu'on peut qualifier d'évolué un Noir, dès qu'il n'est plus

(1) « *in the case of many Africans, family life has suffered serious desintegration* ».

rattaché à aucune tribu et se considère et désire être considéré comme un individu. ⁽¹⁾

BOURGEOIS insista, en 1950, à la Commission des questions sociales indigènes du Congrès Scientifique à Elisabethville, sur le fait que chez les citadins indigènes, l'individualisme progresse. Ils évitent de rendre service au clan et rejettent l'aide proposée par le clan [18]. Un aspect particulier de la détribalisation, celui du retour des émigrés au village, est soulevé par DE BRIEY [23, p. 37] dans un passage d'ORDE BROWNE :

« Une communauté primitive se trouve brusquement envahie par un flot de voyageurs qui ont expérimenté des modes de vie entièrement nouveaux. De nouvelles conceptions sont mises en circulation. Les vieilles obligations sont critiquées. La loi coutumière, l'autorité tribale sont ignorées ou discutées » [95].

L'effet plus psychopathologique de la détribalisation est décrit par VYNCKE [127]. Les indigènes, dit-il, venant vivre dans la capitale de l'Urundi pour y gagner de quoi payer l'impôt, sont en très grand nombre atteints de troubles psychiques les plus divers. Ils quittent leur village pour la première fois : ils se sentent seuls, sans nourriture ni couvert, dans une ville inconnue et hostile. Le mode de vie que les congolais ont adopté est tout à fait neuf, c'est à dire européen ; ils ont rompu avec leur milieu primitif et l'émigré indigène se sent un étranger parmi les siens. Ceux qui ne peuvent pas intégrer ces changements, ceux pour qui la tension émotionnelle y afférente est trop forte, réagissent par un effondrement psychique [127, p. 12].

VYNCKE constate plus de troubles mentaux chez les habitants des centres extra-coutumiers que chez les autres indigènes. Il en attribue la cause au changement de culture. La protection de la vie du clan est remplacée par la vie urbaine impersonnelle. L'insécurité et la frustration s'en suivent, « terrain propice » à l'éclosion de troubles mentaux.

Les conclusions du Congrès de Bukavu (1958) ne sont pas moins explicites :

« Une des principales situations socio-économiques qui bouleversent

(1) « *they are no longer connected with any tribe and regard themselves, and expect to be regarded, as individuals* ».

l'équilibre de la santé mentale dans le pays résulte de la détribalisation et de la désintégration des coutumes sociales indigènes, résultant des déplacements des populations rurales vers les régions urbaines (...) Là où ces migrations se produisent, on observe une aggravation considérable de la conjoncture psychopathologique (...) Plus il y a de différence entre le milieu de transplantation, plus les troubles mentaux augmentent en quantité et en gravité » [102].

La mise au travail chez les Blancs ne semble pas non plus favorable à la santé psychique du Noir. Selon WESTERMANN [128, p. 41-42] il s'agit d'une activité dans laquelle l'indigène ne voit personnellement pas le moindre intérêt. Il lui est demandé une tension continuelle de la volonté, une lutte continuelle contre sa sensibilité si susceptible aux antipathies.

Ce genre de travail devient une routine insupportable ; le Blanc lui-même, devient un chef dur, exigeant des choses irraisonnables. (1) Tandis que le mari travaille, la femme reste inoccupée dans le centre extra-coutumier. DUTILIEUX traite cette situation au Congrès Scientifique d'Élisabethville [18]. Plusieurs tâches antérieurement accomplies par la femme, tel que le travail de la terre, sont inexistantes au centre extra-coutumier. Elle a moins d'enfants qu'auparavant et doit moins travailler, son mari étant salarié. Elle ne sait que faire de son temps libre et s'occupe de futilités. Au même Congrès, BOURGEOIS propose certains moyens d'y remédier : fournir plus d'instruction et d'éducation aux femmes noires, et mettre à leur disposition, non loin du centre extra-coutumier, des terres où elles pourraient s'occuper si elles le désiraient.

C. Influence des modifications technologiques.

KLINEBERG donne, dans son ouvrage intitulé « Social Pathology » [59, p. 401-402] deux exemples de crise d'autorité et de désorganisation sociale consécutives à des changements économiques et technologiques. L'érection de la première usine dans une région, dit-il, peut entraîner des conséquences s'étendant

(1) « ... it is a question of an activity in which he personally does not take the slightest interest. A continual tension of the will, a perpetual fight with his quickly roused feeling of distaste are required ... This kind of work becomes a dull, laborious routine, and the white man himself a hard taskmaster who makes unreasonable demands ».

bien au-delà des changements purement économiques. Une désorganisation considérable peut s'en suivre, si la jeunesse, quittant l'agriculture, se dérobe en même temps à l'autorité paternelle, sans que d'autres moyens de contrôle la remplacent.

Il emprunte un autre exemple à KARDINER [58]. Les Tanala-Betsileo de Madagascar, firent preuve d'inadaptation à partir du moment où ils modifièrent leur méthode de riziculture. Au départ (*dry-rice system*) la terre était propriété commune, sous le contrôle d'un père autoritaire et puissant. La nouvelle méthode (*wet-rice system*) rendit chacun autonome. Il s'ensuivit un esprit de compétition et d'agressivité qui se traduit par des actes destructeurs suivis d'amnésie. Véritables crises hystériques dont on aurait difficile à nier le caractère franchement pathologique. Les cas d'homosexualité et de criminalité se firent plus fréquents. La peur et la méfiance caractérisèrent les relations humaines. Des tendances obsessionnelles et compulsives marquèrent les conduites journalières. La superstition s'installa. La mentalité des autochtones s'était faite au système économique communautaire et au contrôle du chef. Le progrès technique et ses conséquences économiques et sociales, posa trop de problèmes nouveaux, auxquels ces individus n'avaient aucune réponse. Désorientés, parmi un chaos de valeurs contradictoires, il ne leur restait plus qu'à regresser vers des comportements compensatoires.

FIELD attira l'attention du Congrès de Bukavu, en 1958, sur le progrès de la sorcellerie à la Côte d'Or, durant les années allant de 1920 à 1944. Ces réactions obsessionnelles auraient été dues, d'après lui, à la sous-alimentation, à la stérilité fréquente, au développement des industries de cacao, à l'expansion des mines et à la généralisation de l'enseignement qui introduisit dans la culture des valeurs nouvelles, incohérentes pour les autochtones et contradictoires par rapport aux valeurs existantes. Les conflits se firent nombreux ainsi que les difficultés familiales et conjugales. Un ensemble de circonstances hautement morbides.

D. *Influence des relations interraciales.*

Il convient de savoir quelles sont les conséquences psychologiques d'un *colour-bar* existant consciemment ou inconsciem-

ment entre Blancs et Noirs. Ces données sont, en grande partie, originaires des États-Unis. Elles n'en sont pas moins applicables aux rapports existant en Afrique noire. Il ne sera pas question ici des causes ayant provoqué ce *colour-bar*.

Le *colour-bar* entre Blancs et Noirs implique un sentiment collectif de supériorité chez les Blancs, auquel répond un sentiment collectif d'infériorité de la part des Noirs. L'évolué africain fait preuve d'un sentiment d'infériorité vis à vis des Européens, en même temps que d'un sentiment de supériorité en face de l'indigène primitif. L'étude des conséquences psychologiques du *colour-bar* sur les Noirs fait continuellement état des répercussions de leur sentiment d'infériorité.

DEUTSCHER et CHEIN [24] firent un sondage d'opinions relatives aux conséquences psychologiques de la ségrégation forcée de deux groupes auxquels on offre les mêmes conditions de vie. Les sujets de l'enquête étaient des Américains spécialisés dans les sciences ou la pratique sociales. Sur les 517 réponses, 90% estimaient qu'une ségrégation forcée entraîne des conséquences psychologiques néfastes pour les membres du groupe qui la subit ; 83% pensaient que la même chose était valable pour les membres du groupe qui impose la ségrégation. La question posée à ces hommes de sciences avait une portée si générale que ce résultat est sujet à caution.

L'enquête aurait une valeur moins contestable si l'on s'était limité à des questions dont la formulation faisait usage de termes moins vagues que : « *detrimental psychological effects* ».

Heureusement, on laissa aux sujets l'occasion de commenter leurs réponses. Cette latitude permit de recueillir une quantité plus ample d'informations et augmenta la valeur qualitative du sondage. Parmi les réactions psychiques attribuées, par ces spécialistes, aux individus subissant la discrimination on note : un rationalisme de qualité douteuse, des tendances à l'introversion, une attitude paranoïde, de l'agressivité mal extériorisée, de la surcompensation, des sentiments d'infériorité et d'incapacité, un manque d'objectivité, un manque de réalisme à l'égard de ses propres problèmes, une ambivalence entre l'amour et la haine de soi.

L'ampleur des conséquences serait fonction de la valeur personnelle de l'individu qui subit le rejet. Les mieux doués semblent

surmonter les limitations de la ségrégation avec plus d'aisance. Il serait sans doute plus exact de dire en termes psychanalytiques que la ségrégation est mieux supportée par les individus dont le Moi est suffisamment fort pour se valoriser en fonction d'un système de valeur autre que le système racial et pour réagir aux inconvénients matériels de la ségrégation par des actes socialement conformes et non par des compensations neurotiques.

Au dire de certains sujets de l'enquête, l'effet morbide de la ségrégation serait également fonction de l'espace qui sépare les principes d'égalité démocratique prônés par les membres d'une communauté et la discrimination pratiquée en réalité dans cette communauté.

L'un des sujets interrogés fait, en plus, état de conduites compulsives à caractère hystérique, comme réaction à la discrimination raciale. La diffusion de rumeurs, le *wishful thinking*, les idées de persécution, les agissements non réalistes, le racisme et revivalisme sont, à son avis, des réactions possibles.

GREVISSE [18] est l'un des rares auteurs qui traite le problème crucial des relations entre les élites blanches et noires. C'est pourtant de l'osmose culturelle à ce niveau que peut découler une acculturation fructueuse et saine.

« L'élite intellectuelle (indigène), observe très exactement GREVISSE, déplore amèrement que les espoirs nés au départ et au cours du processus évolutif ne se réalisent pas. »

Devant cet espoir tronqué, cette élite réagit en mettant au compte de l'Européen l'origine de toutes ses difficultés ou il réagit en cherchant refuge dans le romantisme du passé. Dans les deux cas, la réalité lui échappe.

On peut rapprocher de cette observation la remarque de MALINOWSKI où il dit :

« Le pauvre Noir devient un problème lorsqu'il est suffisamment cultivé pour formuler des ambitions et des réclamations mais est incapable de faire quelque chose pour les satisfaire. » [79, pp, 55-56] (1).

Cette observation est vraie. Elle fait sentir combien grand doit

(1) « *The Poor Black becomes a problem when he has been given that one half of civilization which raises ambition and establishes claims but does nothing to satisfy them* ».

être le sentiment d'impuissance de certains évolués et morbide la réaction qui s'en suit.

AUBIN découvre au Sénégal des traits paranoïdes fort accentués chez la plupart des Noirs évolués, tandis qu'il n'existe chez les Noirs primitifs que peu de systématisation paranoïde. Il explique ceci par le fait que les évolués ont perdu le soutien de leur ancienne foi sans que rien ne la remplace et par l'inégalité existant entre les deux races [4].

VYNCKE insiste sur le problème des Mulâtres [127] : la société européenne refuse de les accueillir en son sein, alors qu'un retour au groupe indigène leur est impossible. Il attribue à cet isolement la proportion relativement grande de troubles mentaux chez ces individus.

MANNONI lui aussi parle des dangers de l'exclusion [81]. La communauté européenne rejette le Malgache à cause de sa couleur. Celui-ci réagit par des sentiments d'infériorité, des compensations diverses et un sentiment d'isolement. Les Européens considèrent ces réactions comme inhérentes à la race noire et rationalisent, de cette façon, leur propre attitude. Cette remarque est très pertinente.

POWDERMAKER [99] analyse les réactions des Noirs américains à leur position sociale inférieure. L'agressivité envers le Blanc est rare, elle est beaucoup plus souvent dirigée contre les membres mêmes du groupe. Ceux-ci servent de substitut aux Blancs, trop puissants pour être attaqués.

Rares sont les Noirs, dit-elle, qui n'affrontent pas le problème racial et se retirent dans une tour d'ivoire. La plupart d'entre eux s'identifient au Blanc, bien souvent leur employeur, et transforment leur agressivité en humour.

L'auteur étudie la conduite du Noir conformiste et humble, qui, malgré une agressivité consciente contre les Blancs, demeure néanmoins soumis et respectueux. POWDERMAKER voit, dans cette attitude, un certain masochisme. Le Noir éprouve une culpabilité consécutive à son agressivité, consciente ou inconsciente, contre le Blanc. Il est chrétien : pour lui la haine est péché. Sa conduite pacifique parvient à calmer son sentiment de culpabilité. Tout comme le masochiste, il voit dans la misère présente une préparation à un bonheur futur dans cette vie ou dans celle de l'au-delà. Cette réaction lui donne le sentiment d'être supérieur au Blanc :

il est meilleur chrétien que lui et réussit à le tromper par ses simulations. POWDERMAKER indique aussi la différence existant entre le vrai masochiste et cet homme : ce dernier n'est pas l'auteur de sa misère et il joue consciemment son rôle de soumissions.

MEYERS et YOCHELSON traitent également des conséquences du sentiment d'infériorité et des frustrations chez les Noirs aux États-Unis [92]. Ils insistent, eux aussi, sur le fait qu'une partie de l'agressivité entretenue par les Noirs vis-à-vis des Blancs, s'actualise sur leur propre groupe. Ils allèguent, eux aussi, de la soumission et de l'adaptation aux Blancs :

« Ce comportement d'adaptation, disent-ils, mène à l'adoption des normes de conduite des Blancs, voire même des notions raciales des Blancs » (1).

Une angoisse chronique et une recherche systématique de confiance en soi en sont le tribut. Quelques-uns d'entre eux deviennent psychotiques et développent des illusions par lesquelles ils nient de manières diverses leur couleur, leur origine ou l'existence d'un quelconque problème racial.

DAI [21] traite, de son côté, le problème de la couleur. Il en parle dans le recueil de KLUCKHOHN et MURRAY [60]. Le handicap majeur pour l'épanouissement chez les enfants noirs américains d'un moi confiant en soi, est le fait qu'ils reprennent inconsciemment, à leur compte, les préjugés raciaux des Blancs, et qu'ils établissent le sentiment de leur propre valeur en fonction de la mesure dans laquelle ils présentent les caractéristiques de la physionomie blanche.

BIESHEUVEL enfin parle de l'influence exercée par le *colour-bar* sur le processus d'acculturation des Noirs en Afrique du Sud [9, p. 3]. Là où existent un *colour-bar* et une législation discriminatoire, l'acculturation ne peut, selon lui, provoquer un changement harmonieux dans les multiples aspects constitutifs de la conduite. Des lacunes subsistent dans le processus de réorientation sous forme de vides culturels ou de mélanges malheureux de l'ancien et du nouveau (2).

(1) « *This accomodative behavior extends to adopting the white standards of behavior and even white color notions.* »

(2) « *gaps are left in the process of reorientation which either become cultural voids or are filled with strange mixtures of the old and the new.* »

L'auteur conclut :

« Il est clair que le resultat en sera des personnalités instables et de graves désordres sociaux » (1).

E. Influence d'un enseignement à orientation occidentale.

La littérature n'épargne pas ses critiques à l'égard de l'enseignement dispensé par les Européens aux Africains. Tant le contenu des programmes que les méthodes didactiques sont prises à parti.

BIESHEUVEL déplore, à juste titre, un manque d'arrière-fond dans l'éducation de l'indigène [8]. Il acquiert des aptitudes, dit-il, sans tradition d'artisanat et des connaissances techniques, sans expérience aucune de la société industrielle dont elles émanent. Ce savoir est, de ce fait, facilement oublié et mal appliqué. L'indigène acquiert des connaissances universitaires mais ne possède pas le contexte historique qui lui donne un sens, des capacités professionnelle sans avoir conscience des responsabilités civiques qu'elles imposent (2) (cité par CAROTHERS [14, p. 109])

Réunis en Congrès à Bukavu, en 1958, les spécialistes de l'Organisation Mondiale pour le Santé Mentale [102] ont vivement insisté sur la nécessité d'adapter les programmes scolaires et les méthodes didactiques à la mentalité des populations auxquelles ils sont destinés. L'enseignement place les jeunes Africains devant les difficultés linguistiques et des lacunes d'interprétation insurmontables qui menacent leur équilibre affectif. Les réactions dépressives (3) ne sont, aux dires de ces spécialistes, par rares. Ils concluent en souhaitant que des investigations multidisciplinaires permettent de préciser les caractéristiques psychologiques des populations autochtones et d'adapter en

(1) « *That unstable personalities and serious social maladjustments must result from this is obvious* ».

(2) « *He acquires skills without a tradition of craftsmanship; technical knowledge without any experience of the industrial society to which it pertains and which is, therefore, easily forgotten or misapplied; higher learning without the historical and cultural background which gives it its full meaning; professional skills without much awareness of the public duty that their practice imposes* ».

(3) « *nervous breakdown* ».

conséquence l'enseignement. Réforme qui doit, de leur avis, s'effectuer en collaboration avec des instituteurs indigènes.

L'application déficiente de l'enseignement en Afrique est également mise en évidence dans l'ouvrage « Aspects sociaux de l'industrialisation et de l'urbanisation en Afrique au Sud du Sahara » [120] édité par l'U.N.E.S.C.O. On y suggère de créer un centre de pédagogie expérimentale au sein duquel un personnel qualifié rechercherait les formes d'enseignement les mieux adaptées aux autochtones (1).

L'accent y est mis sur les méthodes dites actives qu'on estime de nature à toucher plus profondément l'enfant indigène. Sans qu'il ne soit possible, au stade actuel de nos connaissances expérimentales, d'émettre des principes certains, tous les travaux, entrepris par le Centre d'Élisabethville, confirment ces vues et plaident en faveur d'un enseignement très précoce, même préscolaire. Les possibilités d'acquisition de l'indigène semblent baisser d'autant plus tôt que sa scolarité a débuté plus tard.

VERBEKEN [121] rejoint ces opinions, lorsqu'il taxe l'enseignement pour Noirs, au Congo, de livresque et théorique. Il ne répond, dit-il, ni à l'esprit du Noir, ni à ses besoins ; le Noir étant essentiellement pratique, réaliste et utilitariste.

En marge de l'enseignement donné dans les écoles érigées par les Européens, il faut tenir compte de l'éducation assurée par les parents et par les institutions de la culture primitive. Selon VERHAEGEN et LEBLANC [125], ce système d'éducation se détériore particulièrement dans les centres extra-coutumiers. Les moyens en usage dans le milieu primitif — tel que l'initiation — ont en grande partie disparu dans ces centres. L'enfant noir, avant d'entrer à l'école primaire, ne reçoit pratiquement aucune préparation en vue de la formation — à orientation européenne — qui lui sera dispensée. Dès son arrivée à l'école, il est dirigé vers un idéal européen :

(1) Il peut être intéressant de noter, à ce sujet, la création en 1952 à Élisabethville par l'U. M. H. K. d'un centre de pédagogie et de psychologie appliquées travaillant en collaboration étroite avec l'Université de Louvain. Les travaux effectués par VERHAEGEN [123 ; 124 ; 125], LEBLANC [67 ; 68], LAROCHE [64], ERPICUM [33] et CORMEAU [20] ont été réalisés dans ce Centre. La présente étude entreprise par MERTENS de WILMARS et NIVEAU s'insère également dans le programme de recherches de ce Centre.

« un coup de barre est donné, et l'enfant doit quasi apprendre à brûler ce qu'il a adoré, et à adorer ce qu'il a brûlé » [125, p. XXI].

Cette éducation dépourvue de toute cohérence et de toute suite dans les idées rend difficile la formation d'une personnalité intégrée.

FORTHOMME [37] parle dans le même sens. Il constate, dans les quartiers ouvriers indigènes d'Élisabethville, une certaine indifférence des parents à l'égard de l'éducation de leurs enfants.

« Ils nous apparaissent dit-il, comme désorienté par ce souci nouveau, auquel ils doivent répondre ».

L'éducation était dans leur milieu d'origine réglée de multiples façons : l'initiation, la constitution de groupes d'âge, la participation de l'enfant aux occupations des parents contribuaient à intégrer l'enfant dans la vie communautaire. Rien de cela en ville : il en résulte que les parents ne voient plus comment s'y prendre dans l'éducation de leurs enfants. Ils s'en remettent trop entièrement à l'enseignement des Européens faisant en quelque sorte abandon de leur responsabilité

L'ouvrage de l'U.N.E.S.C.O. (120, p. 245) voit dans cet abandon une des causes prépondérantes de la délinquance juvénile en Afrique.

LEBLANC trouve, à l'aide du test de ROSENZWEIG, un accroissement de l'intrapunitivité chez les enfants noirs dès leur entrée à l'école primaire [89]. S'appuyant sur ce fait elle met en garde contre une acculturation intempestive des jeunes enfants.

L'ouvrage de l'U.N.E.S.C.O. [120] attire l'attention sur la disproportion, existant à Stanleyville, entre le nombre d'écoles primaires et d'écoles professionnelles. La proportion serait d'une école professionnelle à 60 écoles primaires. De plus, ces dernières n'offrent aucun débouché aux enfants noirs, ne donnant de préparation à aucune profession spécifique. Le manque d'écoles professionnelles serait une cause de la crise d'oisiveté et de vagabondage qui se fait jour dans la jeunesse africaine. D'autre part, la Réunion de Bukavu en 1958 voit dans la formation professionnelle accélérée un danger de déséquilibre affectif. Répondant à cela, VOUILLOUX ne dit que du bien de l'emploi de cette méthode à Brazzaville et à Douala. Il appelle la formation qu'on

y donne, « une véritable formation de base » et ne constate aucun cas de trouble mental durant ou après la formation. Nous sommes tentés de partager son point de vue.

Toujours est-il que l'éducation et l'enseignement exercent de l'avis de tous les auteurs, une influence déterminante sur l'équilibre affectif des enfants et des adultes, que cette éducation et cet enseignement semblent inappropriés aux nouvelles exigences culturelles et que nos connaissances sur la pathogénie de cette éducation sont rudimentaires, sans même parler des moyens qu'il conviendrait d'utiliser pour la rendre adéquate.

F. *Influence du sexe sur le processus acculturatif.*

Il est souhaitable, d'après LEBLANC [68], que l'acculturation de l'homme et de la femme se fasse parallèlement. L'harmonie conjugale serait sauvegardée et l'équilibre affectif des deux époux en bénéficierait.

L'auteur part de cette opinion, irréfutable, pour battre en brèche l'action sociale au Congo. Tout en louant l'effort entrepris elle ne ménage pas ses critiques qui, il faut le reconnaître, sont sages.

Les services sociaux au Congo, fait-elle remarquer, s'occupent de façon intensive de l'acculturation de la femme indigène. Elle est préparée à son rôle économique, familial, conjugal et maternel, voire même civique. L'homme par contre, subit une acculturation presque exclusivement professionnelle. Il ignore presque tout du nouveau système de valeurs adopté par la femme.

« De ce fait, une attitude inconsciemment anti-féministe s'est forgée et a renforcé l'attitude coutumière négaviste à l'égard de la femme » [68, p. 133].

Cette attitude apparaît clairement dans les réponses obtenues par LEBLANC au *Sentence Completion Test*, où la conduite des hommes s'avère moins progressive vis-à-vis des femmes, que celle des femmes elles-mêmes.

Les femmes n'osent pas s'affirmer, craignant de perdre la protection de leur milieu social et des hommes, dont la position reste dominante. Elles ont recours à des moyens indirects pour prendre de l'importance et améliorer leur sort. Par surcroît,

l'émancipation de la personnalité féminine va de pair avec des tendances agressives et sadistes, notamment dans le domaine sexuel. Ces tendances apparaissent dans leurs réponses au T.A.T. Selon LEBLANC, la personnalité et la sexualité de la femme africaine provoquent, après des années d'oppression, de l'agressivité et du sadisme pour pouvoir s'affirmer en face de la dominance masculine.

Il est probable que cette agressivité a été favorisée par la prise de conscience de leur infériorité et soumission, lorsqu'elles ont eu connaissance des modes européens de relations entièrement différents entre hommes et femmes.

GREVISSE [18] explique l'apparition de difficultés au sein des foyers d'évolués, par le désir de l'homme de maintenir son autorité, comme gagne-pain, tandis que la femme veut vaincre son complexe d'infériorité en visant à l'égalité et à l'indépendance sur le plan économique. L'auteur considère aussi la femme comme plus progressive que l'homme. Il semble néanmoins nécessaire de tenir compte du fait que la différence existant actuellement entre homme et femme trouve, au moins partiellement, son origine dans les rapports primitifs entre les sexes, la femme se trouvant jadis dans une position réellement inférieure, l'homme tenait tout pouvoir et pleine autorité. Il est dès lors compréhensible que la femme saisisse l'occasion que lui offrent les modifications sociales, pour s'émanciper et que l'homme y voit une menace et s'en préserve en maintenant à tout prix la situation ancienne.

G. Influence des changements politiques.

FORSTER fit remarquer, au Congrès de Bukavu en 1958, que la conquête de l'indépendance politique, au Ghana, entraîna une recrudescence de troubles affectifs. Le point culminant de la crise fut marqué par une susceptibilité exagérée des autochtones à l'égard des erreurs d'autrui et par une crainte malade d'encourir les reproches de ses concitoyens. Au fur et à mesure que les indigènes assumèrent des responsabilités plus lourdes, les symptômes neurotiques se firent plus fréquents. FORSTER suppose que ces troubles sont dus aux difficultés d'adaptation aux fonctions administratives, auxquelles les indigènes n'étaient pas préparés, et à la crainte de ne pas satisfaire les exigences

de la tâche. Les réactions neurotiques observées étaient de caractère hystérique, anxieux et présentaient des symptômes de conversion, souvent très primitifs.

H. *Influence des changements de religion, de morale et de système de valeurs.*

Le terme « valeur » ⁽¹⁾, généralement utilisé dans la littérature, revêt malheureusement un sens trop imprécis. Des études fouillées s'imposent qui permettraient de comprendre ce qu'est une norme culturelle, comment elle apparaît et comment elle est perçue, puis intégrée dans la conduite des individus membres de cette culture.

Certains auteurs parlent des conséquences du changement de tout le système de valeurs, d'autres se limitent à certaines valeurs ; d'aucuns précisent, en parlant de religion ou de morale. La confusion règne.

A notre avis, l'apparition de valeurs culturelles nouvelles est pathogénique lorsque l'individu reste ambivalent face aux deux systèmes qui se présentent à lui, lorsque les valeurs sociales sont dépourvues, à ses yeux, de sens, lorsqu'il est incapable de les introjecter, c'est-à-dire de les intégrer dans un système associatif qui lui permet de formuler des projets de comportements rénumérateurs, ou encore, lorsque les normes intégrées ne peuvent devenir des objectifs individuels faute d'information ou de dispositions naturelles pour les atteindre.

BAUDOUX [3] et VYNCKE [127] notent un nombre relativement élevé de troubles psychiatriques parmi les religieux indigènes du Congo et du Ruanda Urundi. VYNCKE en attribue la cause à la vie de couvent ou de séminaire, dont les exigences sont déjà très lourdes pour l'Européen, sain de corps et d'esprit, et qui a bénéficié depuis l'enfance d'un système de valeur cohérent et intangible. Ces religieux ont totalement abandonné les croyances ancestrales pour adopter consciemment de nouvelles conceptions et manières de vie.

L'expérience de AUBIN a déjà été citée. La paranoïa, chez les évolués du Sénégal, serait due à son avis à la perte de l'appui que constituait l'attachement à l'ancienne foi. Il ne s'agit pas

(1) « Values ».

ici de changement, mais d'une perte, sans substitut adéquat. L'existence d'un lien causal entre la perte d'un système de références et la paranoïa n'est pourtant pas si évidente, et AUBIN n'y apporte, malheureusement, pas de précisions [1]. Le Congrès de Bukavu, en 1958, n'en croit pas moins :

« qu'il existe une certaine incertitude, quant à l'importance des conflits qui naissent dans l'esprit de ceux qui adoptent les dogmes de nombreuses religions différentes, venant s'ajouter à leur propre conception primitive »,

Citant un passage de DRIBERG [28], CAROTHERS attire l'attention sur le fait qu'en Afrique la vie quotidienne et la pratique religieuse sont étroitement imbriquées. En essayant de séparer l'une et l'autre, on détruit les fondements mêmes de la culture [13]. Selon WESTERMANN [128] il existe en Afrique un lien étroit entre l'organisation sociale et la vie religieuse. Le Noir

« est religieux dans le même sens qu'il est social » (1) ;

le côté social de la religion est de loin celui qui a le plus d'importance. Dès que la vie sociale se trouve troublée, la religion elle aussi s'ébranle et entraîne à son tour une désorganisation sociale.

MALINOWSKI [79] constate que le fait de prohiber la dévotion des ancêtres provoque de l'angoisse.

Certains auteurs estiment que la diversité des cultes occidentaux, qui sollicitent l'Africain, est cause de confusion. LAUBSCHER, par exemple, cite les conflits permanents existant entre les différentes communautés ecclésiastiques des villes sud-africaines, et le fait que nombre de Noirs changent à plusieurs reprises de communauté [65]. Il invoque ces faits contre l'assertion de certains évolués selon lesquels la doctrine chrétienne serait le seul appui des Noirs dans les villes. CAROTHERS cite [14] SHELLEY et WATSON qui s'expriment dans le même sens, bien qu'ils ne visent pas spécialement la diversité religieuse :

« quand on réalise que les Européens n'ont pas une manière uniforme de traiter les indigènes, il n'est pas étonnant de constater que chez eux le sens des valeurs est troublé et parfois complètement désorganisé » [111] (2).

(1) « *is religious in the same sense as he is social* ».

(2) « *When it is remembered that Europeans do not present a united front in matters* »

CAROTHERS dit par ailleurs que l'influence, exercée par les diverses églises chrétiennes sur l'équilibre psychique de leurs membres, n'est pas non plus uniforme [12, p. 56-58].

On peut enfin se demander quelle est la forme d'acculturation religieuse dont l'apport est le moins néfaste pour l'équilibre psychique : une acculturation active par un processus de conversion ou une évolution progressive laissée à elle-même, qui se confond aux autres changements s'accomplissant dans la culture primitive.

Selon MALINOWSKI, le changement de culture provoque une double morale [79]. Une double morale, poursuit-il, n'en est pas une. Il explique par là la baisse de la morale sexuelle, le relâchement des liens conjugaux et familiaux, l'affaiblissement du respect de l'autorité paternelle et légale. WILSON insiste sur le manque de respect des évolués pour les usages sociaux et les conventions morales [132]. Pour expliquer cela, il se base sur l'hypothèse de WAGNER, selon laquelle, dans des périodes de changement social rapide, la différence entre le code théorique de conduite et la conduite même s'accroît. LAUBSCHER estime la morale chrétienne beaucoup plus sévère que celle de la culture primitive. C'est ainsi que l'Africain se fait difficilement à ces nouvelles règles et se limite souvent à une apparence extérieure de moralité. La religion chrétienne, étant présentée de manière rigide et autoritaire, les rend et les incite aux conflits, plutôt qu'elle ne libère leurs personnalités de ses déformations intérieures [65, pp. 208-209] ⁽¹⁾.

On peut se demander si une cause de ces conflits et de ces difficultés ne réside pas dans le fait que l'Africain ne comprend pas pleinement le sens du comportement moral occidental, et n'est, dès lors, pas en mesure d'accepter et d'intégrer les limitations qui en découlent dans sa personnalité et son comportement.

Il n'est du reste pas certain que la volonté d'instaurer intégralement et rapidement la morale européo-chrétienne ait vraiment un sens. Il faut aussi tenir compte de l'impression troublante que donne le comportement parfois peu moral des Blancs. On

concerning the treatment of natives ... it is small wonder that his sense of values is confused, and often completely distorted».

⁽¹⁾ « Rigid authoritarian Christian religious systems rather confuse them and lead to conflict instead of liberating their personalities from the inner distortions ».

peut enfin se demander avec BIESHEUVEL [11] si l'Africain adoptera réellement les notions et les valeurs européennes s'il n'a pas pleinement accès à la communauté blanche.

En ce qui concerne les conséquences d'un changement dans le système de valeurs, il faut s'en référer à un chapitre de RUESCH dans le recueil de KLUCKHOHN et MURRAY [103]. Le système de valeurs d'un individu se constitue à partir des récompenses ou des punitions octroyées par le milieu social à certaines conduites. Lorsqu'un individu — et RUESCH vise surtout l'immigrant — subit l'influence d'une culture différente de la sienne, il expérimente un système de valeurs très différent de celui qui résulte des récompenses et pénalisations qui lui sont familières. Celles-ci sont appliquées à des conduites différentes. S'il veut s'adapter, il doit adopter des conduites qui, dans son expérience, peuvent être punitives et abandonner des comportements rémunérateurs. C'est là que réside, selon RUESCH, le problème le plus délicat posé par l'acculturation. Ce changement sera d'autant plus ardu, que les « *reward and punishment values* » de l'ancienne culture étaient plus absolues et plus spécifiques et que la différence en cette matière entre l'ancienne et la nouvelle culture est prononcée. L'auteur montre [104] que ce changement menace l'idéal qu'on se propose, affecte l'amour-propre, provoque l'angoisse et engendre la culpabilité ou la honte. L'auteur ajoute que le fait de devenir incapable d'améliorer son information relative à ces valeurs nouvelles constitue un mécanisme de défense assez fréquent contre l'adoption de ce système de valeurs. La forme la plus aiguë de conflits entre l'ancien et le nouveau système apparaît au cours de la seconde génération, lorsqu'il arrive aux parents de punir leurs enfants pour certaines conduites, qui font l'objet d'une récompense dans l'entourage social de l'enfant. L'ambivalence, la confusion et le rejet de tout système peuvent en être la conséquence. MEAD a, elle aussi, fait allusion aux conflits qui naissent d'une ambivalence à l'égard du comportement punitif des parents [87, p. 269] (1).

WOLMAN estime que celui qui tâche de remplacer rapidement toutes les anciennes valeurs par de nouvelles, éprouve un sentiment d'insécurité. Il perd confiance en soi et croit ne plus jouir

(1) « ... *the conflicts involved in trying both to keep and to break away from parental models of behaviour* ».

de la confiance des autres. La projection de ces sentiments aboutit souvent à la haine et à l'agressivité vis-à-vis d'autrui [133].

POWDERMAKER, à l'encontre des affirmations de FALLERS [34], croit que la rencontre de valeurs anciennes et nouvelles chez un même individu ne provoque pas nécessairement un conflit. On verra souvent une intégration des idées et faits nouveaux, à la lumière des éléments anciens.

« Le genre humain semble avoir une aisance remarquable à rationaliser logiquement des systèmes incompatibles ou à ne pas voir leur incompatibilité » [100, p. 811] ⁽¹⁾

L'auteur cite aussi NORTHROP, qui, dans l'ouvrage de TAX [117], émet une opinion analogue. Elle y ajoute :

« La compréhension et l'assimilation de l'élément nouveau semble être conditionné par des besoins psychologiques, y compris ceux qui proviennent de l'anxiété, causée par le changement précipité du mode de vie [117, p. 783] ⁽²⁾.

Mais elle n'indique pas quels sont ces besoins psychologiques nés de cette anxiété. HALLOWELL [44], dont il était question plus haut, insiste sur la nécessité d'un système de valeurs, pour l'épanouissement de la personnalité.

LEBLANC décrit comment la femme noire détribalisée est à la recherche d'un système stable de valeurs culturelles [68, pp. 275-276] et s'efforce de substituer la foi chrétienne à sa foi dans la magie. En attendant, elle reste partagée entre l'ancien et le nouveau ; son comportement devient « plastique », changeant selon les événements ou les gens qu'elle rencontre. Son adhésion au christianisme n'est que nominale, extérieure, superficielle. Il en résulte que son besoin d'une « institution protectrice sécurisante » demeure insatisfait.

⁽¹⁾ « *The human species appears to have a remarkable facility for rationalizing logically incompatible systems, or for not recognizing their incompatibility* ».

⁽²⁾ « *... that the conceptualization may also be conditioned by psychological needs, including those growing out of anxieties induced by a rapidly changing way of life* ».

III.

Fréquence et symptomatologie des troubles psychiatriques sous l'influence de l'acculturation

1. LES PSYCHOSES.

A. *Les psychoses en général.*

Dans la conclusion de son ouvrage, TOOTH [119] assure qu'il n'a pas trouvé une plus grande fréquence de troubles mentaux dans les groupes acculturés de la Côte d'Or que dans l'ensemble de la population. BENEDICT et JACKS (6) font très exactement remarquer la contradiction entre ces conclusions et les constatations de l'auteur. TOOTH dit lui-même que l'occurrence des psychoses dans les milieux urbains de la Côte d'Or est plus élevée que ce qu'on pouvait normalement attendre. Il relève 156 cas par 100 000 habitants dans les districts urbains, contre 60 à 96 cas par 100 000 habitants dans l'ensemble de la population. Différence combien significative, que BENEDICT et JACKS mettent au compte de l'acculturation.

Les statistiques psychiatriques sont toujours sujettes à caution, du fait que le trouble mental et les syndromes qui le caractérisent sont mal définis ; du fait aussi que la proportion des cas signalés n'est pas toujours représentative de la fréquence réelle des cas existants. Le milieu urbain et usinier est beaucoup moins tolérant à l'endroit des aberrations que le milieu rural ou clanique. La proximité d'un service social ou médical incite souvent la famille à signaler le malade, qui serait, dans d'autres circonstances, gardé en famille. Cette différence entre les milieux

primitifs et les populations acculturées explique peut-être la contradiction apparente de TOOTH, signalée par BENEDICT et JACKS. Conscient de cet état de choses, l'auteur n'a sans doute pas voulu précipiter sa conclusion. Ce n'est que sage.

BEBEDICT et JACKS citent d'autres auteurs pour qui l'influence de la culture occidentale sur les peuples primitifs est un facteur causal dans l'origine des psychoses : JOSEPH et MURRAY en Saipan [56], SELIGMAN en Nouvelle-Guinée [109], DHUNJIBHOY aux Indes [27] et LOPES au Brésil [76]. BENEDICT et JACKS prétendent avoir des raisons d'affirmer — avec CAROTHERS et DEVEREUX — que les tensions inhabituelles, causées par un changement de culture, sont responsables de l'accroissement numérique des psychoses dans une civilisation en voie de développement.

Deux éventualités sont plausibles :

a) Le changement favorise une dépersonnalisation, ou tout au moins la genèse d'une attitude psychotique ;

b) Le changement facilite l'extériorisation d'une psychose camouflée. L'adaptation superficielle du malade aux usages stables et traditionnels d'un milieu culturel homogène, s'effondrerait dès l'apparition des premières contradictions nées de la confrontation des cultures.

Il est plus que probable que les deux mécanismes jouent d'après les circonstances. LAUBSCHER croit d'ailleurs qu'une disposition organique à la schizophrénie peut trouver dans l'acculturation une occasion de se manifester [65, p. 256].

BENEDICT et JACKS citent d'autre part les observations de SACHS [106] et de LAUBSCHER [65] pour signaler combien il est difficile de distinguer, dans une culture primitive, le mode magico-religieux du comportement ou du délire de la psychose.

Dans un article datant de 1948 [12] CAROTHERS se demande s'il existe une relation entre la détribalisation et la fréquence des maladies mentales au Kenya. Il divise les patients des instituts psychiatriques en trois groupes :

1. Ceux venant tout droit du milieu primitif ;
2. Ceux qui vivaient dans les plantations de Blancs ⁽¹⁾ ;

(1) « as squatters on estates ».

3. Ceux qui travaillaient ou résidaient hors de leur milieu primitif.

Il transpose ces trois fréquences en pourcentages par rapport aux chiffres démographiques de ces trois groupes. Il constate les résultats suivants :

1. Sur 100 000 Africains résidant dans leur milieu primitif, 2,3 sont reçus dans les instituts psychiatriques.

2. Sur 100 000 travailleurs (*squatters*) 2,5 sont reçus. Ceux-ci travaillent dans les plantations d'Européens durant une partie de l'année. Ils y vivent avec leurs familles dans leurs propres huttes et gardent pratiquement inchangé le mode de vie de leur tribu ; ils ne subissent presque pas l'influence culturelle occidentale. Si un de ces individus devient aliéné, il a plus de chance, qu'un habitant de la brousse, d'être envoyé à un institut, les Européens refusant de le garder dans leur plantation. Le pourcentage de ces malades dépasse à peine celui du groupe des primitifs. L'auteur conclut :

« Ceci confirme de manière transcendante notre affirmation antérieure selon laquelle la fréquence de malades mentaux africains en milieu primitif est extrêmement basse » (1)

c'est-à-dire basse en comparaison aux chiffres européens ou américains [12, pp. 56-58].

3. Sur 100 000 Noirs vivant et travaillant loin de chez eux, 13,3 sont internés. CAROTHERS conclut prudemment :

« La fréquence des malades mentaux parmi les Africains éloignés de chez eux est sans doute considérablement supérieure à celle de ceux demeurés chez eux, mais elle reste basse » [12, p. 72] (2).

CAROTHERS constate aussi que les tribus fournissant le plus d'employés aux Blancs, présentent le plus de malades mentaux. Les différences raciales — c'est-à-dire constitutionnelles et héréditaires — entre les tribus ne jouent ici, d'après lui, aucun rôle.

Malgré ces observations CAROTHERS n'ose pas trancher la

(1) « *This affords strong corroboration of our previous deduction that the incidence of insanity among Africans in their primitive state is exceedingly low* ».

(2) « *the incidence of insanity among Africans working away from home is probably considerably higher than that of those living at home, but is still low* ».

question [14, p. 132]. Il estime les données insuffisantes pour conclure de manière pertinente si la détribalisation est ou n'est pas un facteur pathogénique dans l'éclosion des psychoses ⁽¹⁾. C'est ici qu'il cite TOOTH [119] qui, se basant sur ses propres recherches, n'ose pas non plus se prononcer de manière définitive.

B. *La schizophrénie.*

Dans leur ouvrage : « Culture and mental disorders » [30] EATON et WEIL citent un certain nombre d'auteurs qui considèrent la schizophrénie comme rare ou inexistante dans les sociétés primitives homogènes, ayant peu de contact avec la culture occidentale. Ils nomment : R.E.L. FARIS, E. FARIS, COOPER, DEVEREUX, SELIGMAN et CAROTHERS. On pourrait expliquer ce fait par la « *social cohesion theory* ». EATON et WEIL prétendent qu'on peut constater des variations d'une culture à l'autre quant au rapport entre le nombre de psychoses manico-dépressives et de schizophrénies. La théorie de la cohésion sociale affirme que la psychose maniaco-dépressive se présente plus fréquemment chez les individus étroitement liés à leur groupe social et dirigés vers lui (*group centered*) ; la schizophrénie par contre serait plus fréquente chez les individus socialement isolés, les marginaux. La schizophrénie serait liée à la désorganisation sociale et au manque de cohésion dans le groupe. Cette théorie trouverait un fondement possible dans la théorie des communications de RUESCH et BATESON [105] qui ramènent les phénomènes psychopathologiques à des troubles dans le processus de communication entre le patient et son entourage, et à l'intérieur de la personnalité du patient lui-même. Dans un groupe social bien cohérent, l'individu est forcé de se conformer aux normes posées par ce groupe. L'individu qui ne peut s'y conformer se sent coupable et se retire ; il se développe ainsi des symptômes très caractéristiques de psychose maniaco-dépressive. Dans un groupe dépourvu de cohésion, l'individu demeure sans direction et sans contrôle social et présente plus facilement une aliénation de la réalité, symptôme typique de schizophrénie. EATON et WEIL citent,

(1) « ... it seems that there is not sufficient evidence to justify any firm conclusions, one way or the other, on the basis of purely African investigations ».

d'autre part, DEVEREUX qui attire l'attention sur le système de valeurs cohérent et univoque des cultures primitives, ce « *one-answer universe* » constitue une défense contre l'apparition de la schizophrénie.

EATON et WEIL n'abordent pas le problème de la psychopathologie de l'acculturation. Pourtant si leur théorie de la cohésion sociale est valable, il faut admettre que l'acculturation, en provoquant la désintégration sociale d'une société antérieurement bien cohérente, sera la cause d'une augmentation des psychoses schizophréniques et d'une diminution du nombre de psychoses maniaco-dépressives.

R.E.L. FARIS avance une théorie analogue [35] : la schizophrénie serait due à l'incapacité d'établir avec autrui des rapports cordiaux et personnels ; la vie sociale dans une culture primitive serait telle qu'on n'y rencontre pratiquement pas de schizophrénie. Pour confirmer cette dernière thèse il fait appel à SELIGMAN [109], LOPES [76], DHUNJIBHOY [27] et SHAW [110].

BENEDICT et JACKS [6] analysent la théorie sociologique de la schizophrénie due à DEVEREUX. Selon ce dernier, la schizophrénie survient lorsqu'une culture se complique tellement, que l'individu ne se rend plus compte, ni de la place, ni du rôle qu'il tient dans ce nouveau contexte culturel [25].

Ils citent également des observations de TOOTH [119]. Cet auteur prétend que la schizophrénie ordinaire se présente plus fréquemment que les états délirants dans ces parties de la Côte d'Or où règne une influence européenne ; le phénomène inverse s'observe dans les régions où l'influence européenne est moindre. Pour TOOTH ces états délirants se caractérisent par un délire plus ou moins systématisé et hallucinatoire, un contenu idéatoire et affectif assez pauvre, l'absence de facteurs psychogéniques précipitants et l'absence d'une disparition prononcée des habitudes (1).

A la Réunion de Bukavu en 1958, FIELD déclare que la schizophrénie se présente au Ghana, dans une plus grande proportion chez les jeunes Africains pouvant lire et écrire. Il faut, selon lui, en chercher la cause dans le fait que leur vie pose des exigences

(1) « *the presence of more or less systematized delusions combined with hallucinosis but, on the whole, a paucity of content and a shallowness of affect, and the lack of psychogenic precipitating factors and of gross dilapidation of habits* ».

plus précises que celles de paysans des campagnes. L'auteur craint même une augmentation prochaine de la schizophrénie due :

1. A l'instauration de l'obligation scolaire ;
2. Au progrès de l'industrialisation ;
3. A l'érection de camps d'instruction pour chômeurs.

A ce même congrès, FORSTER fit remarquer que les ouvriers émigrant de la brousse vers les villes du Ghana, manifestent

« certaines réactions atypiques et désastreuses à forme schizophrénique »,

se caractérisant par des hallucinations primaires et des idées de persécution allant jusqu'à la violence. Ces syndromes sont d'autant moins classiques que le patient est plus primitif.

D'après CAROTHERS [14] la schizophrénie existerait certainement en Afrique primitive. Il critique dans son ouvrage SHELLEY et WATSON et GORDON. Selon SHELLEY et WATSON il y aurait dans le Nyasaland un lien étroit entre la schizophrénie et l'acculturation ; ces auteurs fondent leurs affirmations, en premier lieu, sur la distribution de ces psychoses selon les tribus, les districts et les niveaux d'enseignement, et ensuite, sur l'apparition fréquente de schizophrénie à tendance européenne [111]. A Nairobi, GORDON découvrit 19 cas de *adolescent psychosis*, expression signifiant pour lui la schizophrénie ; tous ces sujets avaient reçu l'enseignement européen [41]. CAROTHERS, pour sa part, croit les affirmations de ces auteurs valables pour la schizophrénie sous ses formes classiques. Mais il estime qu'elle se présente sous d'autres formes parmi la population rurale, et même assez fréquemment ⁽¹⁾ [41, p. 142]. Il fait mention de LAUBSCHER, qui considère la schizophrénie comme étant la psychose habituelle de l'Africain primitif [65].

C. La *paranoïa* et la schizophrénie *paranoïde*.

Il a été fait mention, plus haut, d'AUBIN, qui trouve, au Sénégal, la systématisation presque exclusivement chez les évolués. Chez les indigènes primitifs il constate plutôt « des bouffées de

(1) « In other forms it does occur in the rural population, and not infrequently ».

délire » consécutives à une période d'angoisse ou de dépression. La « psychose hallucinatoire chronique » ne se présente pratiquement que chez les évolués [4].

L'opinion de CAROTHERS est similaire. Dans un article, paru en 1948 [12], il met en rapport l'apparition, chez les indigènes du Kenya, de la paranoïa et la vie dans un milieu étranger ou hostile. Dans son article suivant [13] il précise que la paranoïa, aussi bien que la paraphrénie et que la schizophrénie paranoïde, sont relativement plus fréquentes parmi les indigènes ayant reçu une éducation à orientation européenne ou ceux qui sont « sophistiqués » par la vie urbaine [13, pp. 24-25]. En ce qui concerne les états paranoïdes il dit qu'il

« ne semble pas y voir de raison de douter que les types paranoïdes de schizophrénie surviennent rarement chez les Africains, à moins qu'ils n'aient reçu une éducation européenne » [13, p. 21] (1).

BENEDICT et JACKS [6] attirent l'attention sur la différence entre les observations de CAROTHERS et celles de TOOTH. Selon ce dernier, le nombre de paranoïdes dans les cas de schizophrénie et d'états délirants serait à peu près le même chez les habitants les plus acculturés de la Côte d'Or que chez les plus primitifs. Mais TOOTH étudie les cas de malades non-hospitalisés tandis que CAROTHERS se base sur les cas rencontrés dans les instituts psychiatriques. BENEDICT et JACKS estiment néanmoins qu'il y a des cas typiques de psychose paranoïde dans les cultures primitives non acculturées. Mais l'acculturation

« a tendance à augmenter la manifestation de conduites paranoïdes » [6, p. 387] (2).

Ceci fut constaté, non seulement par CAROTHERS au Kenya, mais également par SPIRO à Ifaluk (Carolines) qui rencontre durant l'occupation japonaise, des réactions paranoïdes extrêmes [115], tandis que SLOTKIN trouve chez les Indiens-Menomini des symptômes de schizophrénie paranoïde, sous l'influence de l'acculturation [112].

VYNCKE [127], pour sa part, affirme à l'encontre des observa-

(1) « ... there seems no reason to doubt that paranoid types of schizophrenia rarely occur in Africans unless they have received some European education ».

(2) « tends to increase the manifest paranoid behavior ».

tions faites au Kenya par GORDON [41] et en Afrique du Sud par DE Vos [26], qu'il y a, au Congo et au Rwanda Burundi, des cas de paranoïa parmi les Noirs, et cela aussi bien sous forme de paranoïa simplex (forme sans hallucinations) que de paranoïa hallucinatoire ou de paraphrénie.

D. *Autres formes de psychoses.*

CAROTHERS croit trouver au Kenya une influence de l'acculturation sur la manie. Dans le premier article qu'il fit paraître, il dit que le fait pour le Noir, d'adopter une « *attitude of personal responsibility* », peut jouer un rôle dans l'étiologie de cette psychose [12]. Il se reprend sur certains points dans un article suivant [13] : les cas classiques de manie se présentent pratiquement toujours « sur un fond d'éducation ou de sophistication » (1). Se basant alors sur le fait que l'éducation est nécessaire pour occuper des fonctions responsables ou y avoir accès, il met en rapport la manie et le fait d'avoir reçu une éducation européenne. Les moins évolués présentent parfois des psychoses maniaco-dépressives, mais sous forme « abortive », rendant le diagnostic plus difficile.

GALLAIS et PLANQUES [39] attribuent à la détribalisation et aux troubles émotionnels qui en résultent, la seule cause de certaines psychoses réactionnelles qui prennent la forme, soit d'un syndrome dépressif simple, soit de poussées de colère.

LY [77] cite CAZANOVE [15]. Cet auteur voit dans le contact des Africains avec la culture occidentale et principalement dans les conflits opposant les systèmes de croyances, la cause de ce qu'il nomme « des troubles psychiques de régression », qui se traduisent par la « démence précoce, la fixation dans un infantilisme intellectuel, la perversion morale » [77, p. 82]. CAZANOVE constate aussi des « troubles psychiques de dépression » parmi les autochtones arrachés brutalement à leur milieu originel. Ces patients sont, dit-il, souvent tuberculeux. C'est pourquoi LY se demande si, dans certains cas, les troubles mentaux, causés par la détribalisation, ne pourraient à leur tour causer la T.B.C. ou y prédisposer.

(1) « *On a background of education or sophistication* ».

E. *Les psychoses propres aux primitifs.*

Au Congrès de Bukavu en 1958, TEWFIK parle d'un genre de délire, différent de tout trouble occidental et caractérisé par des confusions, des illusions, des idées de persécution, des hallucinations et de l'agitation. Il ajoute que ce syndrome ne se présente, chez les Africains évolués, que sous une forme très modifiée et est même le plus souvent absent.

Selon VYNCKE [127] les dites « bouffées délirantes » sont plus fréquentes dans les milieux indigènes demeurés primitifs.

Il faut rapprocher ces constatations de celles de BAUDOUX [3] selon qui, à Tunis, les réactions anti-sociales et l'agitation sont plus aiguës à mesure que le patient indigène est plus primitif.

F. *Le contenu des psychoses.*

Les données de la littérature semblent s'accorder sur le fait que la structure et le contenu d'une culture exercent une très grande influence sur le contenu et les apparences des maladies mentales et des hallucinations manifestées par les membres de cette culture.

Il faut en premier lieu citer BAUDOUX [3, p. 16] :

« Les idées de persécution chez le Noir seront souvent déterminées ou influencées par leurs croyances ancestrales aux mauvais sorts, aux maléfices de tous genres ... ».

KLINBERG ensuite [59, p. 410] :

« Dans tous les cas, pour autant qu'on considère les aspects extérieurs, on ne peut nier l'action très grande des influences culturelles » ⁽¹⁾.

Tout ceci ne dit pas s'il existe des différences structurelles fondamentales dans les psychoses de cultures différentes. Même LAUBSCHER, qui met en doute l'existence de pareilles différences, concède que

« le mode de culture auquel appartient l'indigène, détermine la nature du contenu de sa psychose ⁽²⁾ » [65, p. XI].

⁽¹⁾ « *In any case, as far as the external aspects are concerned, there can be no denying the tremendous importance of cultural influences* ».

⁽²⁾ « *the cultural patterns to which the native belongs, determines the nature of his mental content...* ».

Il paraît très probable que, lors d'un changement de culture, le contenu et la symptomatologie des affections mentales changeront simultanément, et ce dans le même sens que le changement culturel.

C'est dans ce sens que BENEDICT et JACKS [6] citent l'ouvrage dans lequel TOOTH déclare que le contenu des aliénations varie d'après le degré d'acculturation. Chez les indigènes de la Côte d'Or demeurés primitifs, l'aliénation contient presque exclusivement du fétichisme, tandis que chez les plus évolués on constate dans l'aliénation des allusions à l'électricité, à la radio, des idées de grandeur, des considérations religieuses chrétiennes, et des explications insensées concernant la couleur de peau.

Au Congrès de Bukavu en 1958, TOOTH fut aussi cité par TEWFIK : chez les indigènes primitifs, la schizophrénie se présenterait sous forme d'une psychose endogène amorphe, tandis que chez les évolués elle présenterait — « dans ses manifestations » — plus de ressemblance avec celle des Blancs. BENEDICT et JACKS attirent aussi l'attention sur l'influence de l'acculturation sur la « configuration » et le contenu de la paranoïa ; on note, disent-ils,

« une tendance à l'abstraction et à la systématisation complexe » (1).

Selon CAROTHERS [14] on ne rencontre quasi pas de folie de grandeur parmi les Africains primitifs, contrairement aux idées de persécution ; en effet, la folie de grandeur impliquerait un plus haut degré de systématisation, et ceci demande une intégration plus riche de la personnalité.

2. LES NÉVROSES.

Plusieurs auteurs attirent l'attention sur l'absence de névroses compulsives en Afrique primitive. CAROTHERS [12 ; 13] impute cela au fait que les cultures africaines primitives sont elles-mêmes obsessionnelles et compulsives ; la conduite de l'individu y étant régie par un ensemble de règles strictes. La névrose obsessionnelle n'apparaîtrait qu'à partir du moment où l'individu isolé doit dicter ses propres règles de conduite.

(1) « a tendency toward abstraction and complex systematization ».

LAMBO, dans une communication faite au Congrès de Bukavu en 1958, dit que la névrose compulsive est souvent dissimulée, en Afrique, par les rites religieux. Une connaissance approfondie de la langue africaine et de la culture est nécessaire pour diagnostiquer cette névrose.

A mesure que l'acculturation élimine des anciennes pratiques religieuses, les symptômes de névrose compulsive se font plus nets. On se trouve alors devant la difficulté de distinguer, d'une part, les névrotes compulsives causées par l'acculturation et, d'autre part, les névrotes qui existaient avant et sans l'acculturation, mais s'exprimaient efficacement par des formes culturelles.

L'opinion de CAROTHERS diffère apparemment de celle de LAMBO : le premier nie l'existence de névrotes compulsives dans la culture primitive, tandis que LAMBO affirme leur existence sous forme latente.

Selon AUBIN on ne rencontre pas de vraies obsessions chez les indigènes, sauf chez les évolués [1]. VINCKE se rallie à cette opinion ; il ne rencontre qu'un seul cas de névrose compulsive et encore chez un évolué [127].

Pour ce qui est des phénomènes neurotiques en général, VINCKE déclare que la proportion de névrotes parmi les évolués s'élève à 100 % au-dessus de celle des psychoses. Mais il ne fait pas la comparaison avec la fréquence parmi les sujets primitifs.

On trouve, dans l'ouvrage de KLUCKHOHN et MURRAY [60, p. 268], une explication partielle de l'augmentation éventuelle du nombre de neurotiques, sous l'influence d'un changement de culture. Quand un individu se voit forcé de remplir dans la vie sociale des rôles divergents, on voit apparaître un conflit interne. Étant donné qu'un Noir — et les auteurs visent le Noir américain — se conduit généralement autrement vis-à-vis des Blancs, que par rapport à ses frères de race, il semble, selon certains psychiatres, qu'une névrose peut se développer, si l'individu veut s'imposer une conduite conséquente dans chacun des rôles qu'il doit assumer.

3. LES TROUBLES PSYCHOSOMATIQUES.

HENRY [45] croit difficile de poser un diagnostic différentiel entre les réactions psychosomatiques consécutives au contact

entre une culture occidentale et une culture primitive et celles qui auraient existé sans acculturation.

Selon CAROTHERS [12 ; 13] les cas d'artériosclérose sont rares chez les Africains primitifs. Les facteurs psychiques ayant un rôle dans la naissance de ce mal, y sont inexistants. Il cite certains de ces facteurs : tension continue, hostilité chronique vis-à-vis de l'entourage, lutte acharnée en vue d'arriver à ses fins.

Il fait également mention [14, p. 67] de l'observation de STEIGMAN : les premiers symptômes de l'ulcère à l'estomac (*peptic ulcer*) se présentent, chez les Noirs des États-Unis, environ 6 ans après qu'ils aient émigré des régions agricoles méridionales vers les régions industrielles du Nord.

MEAD [85] formule une hypothèse originale sur la cause des affections psychosomatiques chez les individus subissant une acculturation. Un changement culturel, fait-elle observer, hétérogénise de plus en plus la culture homogène préexistante. Ce démantèlement s'accompagne d'une diversité croissante dans les expériences vitales des membres de cette culture. Les formes culturelles d'expression se montrent de moins en moins appropriées pour exprimer les conflits et difficultés personnelles. Or, en période de changement, ces difficultés sont fréquentes, du fait de la désorientation et de l'isolement qui s'en suit pour l'individu. La personnalité se voit contrainte d'exprimer symboliquement ses conflits dans son corps et par son entourage familial. Chaque individu s'exprimant d'une manière très spécifique, le nombre des troubles psychosomatiques augmentera sensiblement.

« L'ampleur d'une exubérance de l'expression somatique (...) semble être corrolaire de l'hétérogénéité culturelle [85, p. 72] ⁽¹⁾ ».

MEAD se prononce davantage : il est fort possible, ajoute-t-elle, qu'après un certain temps, tous ces modes d'expression spécifiques disparaissent et soient remplacés par une hystérie

⁽¹⁾ « *The extent to which we find an exuberance of somatic expression (...) may well be correlated with cultural heterogeneity* ».

de masse, comme par exemple la *vailala madness* qui constitue « une nouvelle forme de conduite socialement acceptable » (1).

4. LA PSYCHOPATHIE, LA DÉLINQUANCE, L'ALCOOLISME, LA TOXICOMANIE.

CAROTHERS [13] défend une conception extrême concernant la psychologie de l'Africain. Le comportement de l'Africain primitif normal manifeste des ressemblances avec celui du psychopathe européen. Les différences, s'il y en a, sont dues au fait que la culture africaine comprend des règles de conduite très strictes qui empêchent une conduite antisociale de se manifester. Mais, lorsque le Noir se détache de son milieu primitif et des normes qui y sont respectées, on lui reconnaît des tendances psychopathiques.

Dans son exposé sur les troubles mentaux chez les Noirs Brésiliens (congrès de Bukavu, 1958) BASTIDE déclare que les « psychopathies constitutionnelles » — il n'explique pas ce qu'il veut dire par ce terme — sont relativement plus fréquentes chez les mulâtres que chez les Noirs. Il met cette différence en rapport avec le fait qu'il existe une concurrence socio-économique entre les mulâtres et les Blancs, tandis que les Noirs vivent toujours sous la protection paternaliste des Blancs.

En ce qui concerne la délinquance, il faut se référer à l'étude de COMHAIRE [17]. Les causes de la délinquance en Afrique Britannique sont, selon lui, la prostitution ou le mauvais exemple des Blancs et ce qu'il nomme les *pass laws*. Il en dit ceci :

« On constate que les trois-quart des condamnations infligées à des gens de couleur sur le territoire de l'Union (Sud-Africaine) sont motivées par des délits créés spécialement à leur intention » [17, p. 1106].

BAUDOUX [3, p. 20] et CAROTHERS [12, pp. 56-58] se montrent tous deux pessimistes quant à la consommation future en Afrique d'alcool et de stupéfiants. CAROTHERS constate que le *delirium tremens* ne se présente que chez des Noirs détribalisés [14, p. 66]. Selon RAINAUT (Bukavu, 1958) on peut déjà percevoir un début d'alcoolisme neurotique dans les milieux évolués de l'Afrique Équatoriale Française.

(1) « *new socially acceptable form of behaviour* ».

Essai de synthèse et d'interprétation. Théorie de l'information culturelle fragmentaire

LES EFFETS PSYCHOPATHOGENES DE L'ACCULTURATION.

On peut, de l'ensemble des données présentées dans cette étude et des éléments que nous avons pu, nous même, avancer en 1956 [89], s'efforcer de formuler une théorie interprétative des effets psychopathogènes de l'acculturation.

Cet essai de synthèse espère dégager certains facteurs qui, dans une collectivité soumise à l'influence de cultures diverses, contribuent à l'éclosion de troubles mentaux. Il s'attachera plus particulièrement à expliquer le mécanisme — la pathogénèse pourrait-on dire — de ces troubles, en soulignant l'étroite interdépendance qui existe dans les milieux en voie d'acculturation, entre :

1° La pauvreté, l'incohérence et le caractère inaccessible des informations culturelles ;

2° L'incapacité ou l'instabilité mentale des individus soumis à de telles cultures ; incapacité qui se traduit par une inadaptation sociale, notamment scolaire ou professionnelle ;

3° L'instabilité affective, le manque de maturité peut-on dire, de ces mêmes individus, instabilité qui s'exprime par des conduites compensatoires, c'est-à-dire neurotiques.

L'énoncé des facteurs ou circonstances, responsables de ce mécanisme pathogène, s'est fait en des termes propres à la pratique pédagogique ou psychothérapeutique, de façon à suggérer

au praticien de l'hygiène mentale, une ligne de conduite dans l'étude des cas relevant de l'acculturation.

C'est ainsi qu'on parlera :

A) De l'*information fragmentaire* dont les individus de ces collectivités disposent ;

B) Des perturbations qui surviennent dans l'*équilibre fonctionnel* des groupes dont ces individus sont membres ; perturbations généralement dues aux difficultés de communications que ces individus éprouvent ;

C) Des *difficultés d'introjection* que les individus, membres de ces collectivités, affrontent au cours de l'édification de leur personnalité.

L'ACCULTURATION NE PRODUIT AUCUN EFFET PATHOGÈNE SPÉCIFIQUE.

L'information culturelle fragmentaire, le déséquilibre fonctionnel des groupes et les difficultés d'introjection sont trois circonstances hautement pathogènes, mais dont la concomitance s'observe exclusivement dans la vie des communautés contraintes de s'adapter à des exigences nouvelles et de modifier en conséquence leurs us et coutumes.

Afin d'éviter tout malentendu, il convient toutefois de souligner de prime abord que si la *concomitance* de ces circonstances est spécifique de l'acculturation, leur effet pathogène ne l'est en rien. Tout individu exposé à l'une de ces trois circonstances sera sujet à des réactions neurotiques ou psychotiques, quelles que soient les causes d'apparition de ces circonstances, acculturation ou autres. Ce n'est pas l'acculturation comme telle qui engendre les troubles, c'est l'ensemble des effets qu'elle produit sur le milieu social de l'individu qui la subit. L'acculturation n'aura, de ce fait, aucun effet spécifique sur la *nature* de l'aberration manifestée par un individu. Celle-ci dépendra entièrement des prédispositions individuelles du sujet et du milieu dans lequel il vit. Il n'y a pas, comme certains l'ont cru, une pathogénie de l'acculturation ; l'acculturation a des effets sociaux dont les effets pathogènes sont classiques. C'est là toute la différence.

L'INTERDÉPENDANCE DES EFFETS PATHOGÈNES
DE L'ACCULTURATION.

Il faut également noter que ces trois circonstances sont interférantes, au point qu'il est difficile d'en délimiter les effets réciproques. On s'efforcera pourtant, dans l'exposé qui suit, de ramener l'ensemble des phénomènes collectifs et individuels, considérés comme responsables d'une pathogénèse mentale, à une cause première et, pensons-nous, plus spécifique que les autres, de l'acculturation, à savoir : l'information culturelle fragmentaire.

LES EFFETS DE L'INFORMATION FRAGMENTAIRE.

Pour ces raisons, les effets de l'information fragmentaire dont dispose l'individu, membre d'une communauté où la culture se modifie sensiblement au contact d'autres communautés, seront envisagés en premier lieu.

Le rôle pathogène de cette information fragmentaire ne peut se comprendre qu'en admettant certains postulats. Nous en proposons cinq :

1. *L'information culturelle a des effets sécurisants.*

Le premier de ceux-ci définit l'information comme cet ensemble de données extéro-, puis intéroceptives [94], qui permettent à un individu de s'orienter dans le temps et dans l'espace. Grâce à ces données, l'individu appréhende le monde extérieur ; il devient capable de se poser des objectifs et de rechercher ou d'utiliser les moyens pour les atteindre. Sa vie revêt un sens. Il se situe lui-même dans le monde extérieur ; il acquiert une raison d'être. L'information qu'il reçoit conditionne donc très directement le sentiment de sécurité qu'il éprouve en vivant sa vie. Elle détermine la mesure, non seulement dans laquelle il accepte les réalités du monde ambiant, mais également la mesure dans laquelle il s'accepte lui-même. Son objectivité, sa maturité, son équilibre affectif en seront tributaires.

L'information culturelle fragmentaire est celle qui ne fournira pas à l'individu les éléments nécessaires à son adaptation ou qui le confrontera avec des éléments contradictoires.

2. *Les aptitudes sont des fonctions. Leur étude est très aléatoire dans des milieux en voie d'acculturation.*

Le second postulat envisage le terme « aptitude » ou « faculté » comme une notion fonctionnelle. On a très exactement dit qu'il n'y avait que des « pseudo-aptitudes » [94], entendant par là que les aptitudes ne sont ni des entités organiques, ni des composés psychiques mais bien des fonctions. La qualité de cette fonction se traduit par une performance qui seule s'observe et se mesure du fait que cette performance satisfait plus ou moins bien à des exigences sociales : scolaires, professionnelles ou autres. La fonction comme telle ne tombe pas sous les sens. En d'autres mots, la mesure dans laquelle une performance répond aux exigences normatives — donc culturelles — que la société lui impose, dépend d'une série de facteurs (anatomiques, physiologiques et sociologiques) — dont l'ensemble — la conjoncture ou le fonctionnement pourrait-on dire — couvre la notion « aptitude ».

Si l'on admet ce postulat, on constate que la mesure des aptitudes se complique du fait que les critères de validité, utilisés pour construire les épreuves psychométriques destinées elles-mêmes à qualifier ces fonctions en mesurant les performances scolaires, professionnelles ou psychométriques, sont des exigences normatives entièrement déterminées par la communauté qui s'intéresse à ces fonctions. Les critères de validation sont, de ce fait, des données culturelles. Les résultats scolaires utilisés pour valider les épreuves psychométriques en sont un exemple.

Les critères de validation étant des « données » culturelles, les épreuves psychométriques se ramènent, dès lors, à une mesure de l'usage, fait par un individu, de l'information que son milieu social a *normalement* du lui fournir.!

La performance psychométrique est de ce fait, tout à la fois, une évaluation :

- 1° De la capacité informative d'un milieu ;
- 2° De la capacité d'apprentissage ou d'assimilation d'un individu dans *ce* milieu ;
- 3° Du niveau d'information de cet individu, sans qu'il soit possible de dissocier ces éléments composants, et pourtant combien différents, du résultat à cette épreuve psychométrique.

Dans une étude comparative des capacités d'individus provenant de milieux culturels différents (c'est-à-dire non acculturés par rapport les uns aux autres), il faudrait pouvoir mesurer séparément :

1° La valeur informative du milieu social, c'est-à-dire l'ensemble des connaissances normalement répandues dans cette communauté. Dans cet ordre d'idées, l'utilisation d'épreuves psychométriques dans divers milieux et la comparaison des résultats obtenus aurait un sens *et* une utilité, dont on a trop rarement fait usage ;

2° L'information déjà acquise par un individu, c'est-à-dire l'ensemble de ses connaissances ou capacités ;

3° La capacité d'apprentissage d'un individu. Ce serait la mesure la plus fidèle de ce qu'on est convenu d'appeler : l'aptitude mentale. Sans oublier qu'elle est elle-même une fonction, puisqu'elle résulte d'un concours de circonstances dont les effets interfèrent.

En réalité, la capacité d'acquisition d'un matériel nouveau dépend très probablement :

a) Du potentiel associatif de l'individu ; base anatomique de l'aptitude mentale, déterminée sans doute par des facteurs génétiques et peut-être mésologiques ;

b) De l'état fonctionnel de cet appareil associatif, base physiologique de l'aptitude mentale, tributaire sans doute de l'état de nutrition et du métabolisme ;

c) Des schèmes associatifs déjà utilisés par cet individu, c'est-à-dire de l'information dont il a déjà bénéficié. Il est très probable que certaines associations ne se font — que certains raisonnements ne se tiennent — qu'à partir d'associations déjà exercées.

De ce qui précède il est aisé de constater combien difficile est la mesure de la capacité d'acquisition — envisagée comme fondement de l'aptitude mentale — alors que cette aptitude se révèle être une fonction tributaire d'un si grand nombre de variables et dépendante de ce qui a déjà été acquis. Il devient surtout impensable de dissocier cette évaluation d'une mesure simultanée des autres variables, à savoir :

1° La valeur informative du milieu ;

2° L'information déjà acquise par l'individu.

Il convient de s'en souvenir lors de l'application et surtout de l'interprétation d'épreuves psychométriques, surtout si celles-ci se font dans des groupes en voie d'acculturation.

La difficulté de dissocier l'évaluation de la capacité d'acquisition, de la quantité d'information déjà acquise, met en doute la valeur des épreuves dites *culture-free* ; elle porte également à caution la distinction, généralement faite, entre les tests de connaissance ou identiques et les épreuves dites « d'aptitudes » lorsque celles-ci sont utilisées dans des cultures en voie de mutation. Elle incite enfin à beaucoup de prudence lors de l'interprétation des résultats d'épreuves psychométriques appliquées à des individus provenant, soit d'une communauté en voie d'acculturation, soit de communautés culturelles différentes. La valeur informative du — ou des — milieux culturels, auxquels ces individus appartiennent, n'étant pas comparable d'un individu à l'autre, il devient impossible d'attribuer la prestation de ceux-ci à la valeur du milieu, à leur acquis ou à leur capacité d'acquies. Les causes possibles de variations interindividuelles deviennent si nombreuses que la comparaison d'un individu à l'autre perd toute signification. Nous reviendrons sur ce point (p. 94).

La mesure des aptitudes ne semble valable qu'auprès d'individus appartenant à une même culture, homogène et stable.

3. *La vie de relation se fait par le truchement de symboles ; ceux-ci sont des produits de la culture.*

Dans un troisième postulat, il convient d'insister sur le fait que la relation qui s'établit entre un individu et son milieu se fait nécessairement par l'intermédiaire de symboles.

Lorsqu'un individu perçoit un objet, celui-ci est d'emblée doté d'un sens ; il acquiert une valeur informative dans une perspective de buts et de moyens, très spécifique à l'individu qui le perçoit. Ce sens est conféré à l'objet par association. Le sujet associe cette perception à des perceptions antérieures et constitue de la sorte une structure associative de l'objet, propre à l'individu et spécifique de cet objet. De cette structure associative — de cette *gestalt* pourrait-on dire — résulte la signification de l'objet pour le sujet.

Une illustration fort simple de ce mécanisme est donnée par les définitions que le Petit-Larousse propose à ses lecteurs. L'objet ou le terme y est défini en l'associant à d'autres objets supposés connus.

L'objet perçu revêt, de ce fait, une signification qui le *dépasse*. La perception, si l'on peut dire, produit par associations un symbole de l'objet qu'elle représente. Et ce symbole est une structure associative. Mais il y a plus. Et c'est sur ce dernier point que ce troisième postulat veut insister.

Aussitôt doté d'un sens, l'objet perçu éveille irrévocablement une émotion, née des émotions ordinairement suscitées chez un individu déterminé par les objets associés à l'objet perçu. Ceux-ci sont, dans l'expérience de cet individu, associés à des comportements donnant ou ne donnant pas satisfaction. Le symbole est doté d'une connotation non seulement cognitive mais également affective. Il ne « figure » pas seulement un objet, une réalité psychique, un phénomène qui tombe sous les sens ou la conscience, comme le ferait un mot, un terme, une notion. Il éveille également une « émotion » ; il prédispose à l'action. Il est, comme certains l'ont dit : « l'outil de la pensée affective ».

Cette émotion n'est autre, pensons-nous, qu'une réaction organique prédisposant à l'action : une espèce de structure motrice. Le sens de l'émotion (agréable ou désagréable) n'est autre que le résultat escompté de l'action prédisposée.

Toujours est-il que l'objet perçu, en recevant un sens et en prédisposant à l'action, acquiert une valeur dynamique incomparable. Si l'objet ou le terme du monde extérieur est — énergétiquement parlant — neutre, s'il n'incite en rien à l'action, le symbole qui le représente dans la vie psychique d'un individu, par une structure associative accompagnée d'une disposition réactionnelle (l'émotion) est, lui, éminemment énergétique.

Le symbole joue, par conséquent, un rôle prépondérant dans la vie de relation, en représentant le monde extérieur et en prédisposant à l'action, en la préformant, si l'on peut dire. Or, ces symboles sont largement constitués par la culture dont le rôle est de présenter, on le verra, des structures associatives et des modes réactionnels *types*. Il existe, on le sait, un sens *conventionnel* aux choses sans lequel on ne pourrait se comprendre ; comme il existe des sentiments et des « façon de faire » conve-

nables (coutumiers) en dehors desquels la vie en commun est difficile.

La signification *cognitive* (l'objet, le fait, le phénomène « figuré ») et la connotation *affective* (la réaction comportementale « pré-disposée ») qu'un individu attribue, consciemment ou inconsciemment, au symbole qu'il échange, dépendant premièrement du *milieu* social auquel il appartient et secondairement de sa *personnalité*.

L'influence du milieu est évidente : c'est la connotation et la valeur affective prévalente d'un symbole dans une communauté, c'est-à-dire les réactions les plus fréquemment déclenchées par ce symbole parmi les membres de cette communauté, qui détermineront par l'expérience, l'éducation ou l'apprentissage, la connotation qu'*un* individu de cette communauté accordera à *ce* symbole. L'influence de la personnalité n'est pas moindre ; elle est toujours cause de différences individuelles, quant à la signification attribuée aux symboles échangés, mais cette personnalité est elle-même largement façonnée par le milieu culturel.

En résumé : l'information culturelle permet à l'individu de symboliser ses perceptions ; symbolisation, grâce à laquelle il entre en relation avec son environnement physique ou son milieu social et s'y adapte. La vie de relation n'aboutit à une adaptation réelle de l'individu que si la culture est suffisamment informative c'est-à-dire si elle dote l'individu de symboles figuratifs du — et conformes au monde extérieur ; et si, de plus, ces symboles ont un sens pour l'individu en question.

La lecture du Petit-Larousse n'aurait aucune valeur informative ni adaptative pour un primitif ; les objets associés aux termes définis n'ayant pour lui aucune signification, n'éveillant ni émotion, ni action. Il faut que les structures associatives types, présentées par la culture, aient une résonance interne pour chacun des individus membres de cette culture. Il faut que les membres d'une même collectivité s'échangent des symboles dont la valeur informative est identique pour chacun d'entre eux.

4. *Le comportement a-social est névrotisant. L'acculturation favorise les comportements a-sociaux.*

Les deux derniers postulats proposés portent sur la nature et la symptomatologie des troubles mentaux. Ils ne font que reprendre des notions implicitement contenues dans la littérature contemporaine mais non suffisamment explicitées.

L'attitude névrotique ou psychotique se traduit presque toujours par des conduites a-sociales. En ce sens que l'individu qui les manifeste ne se comporte pas conformément à l'attente des membres de son groupe social. Il fausse, si l'on peut dire, les probabilités d'attente qu'ils ont à son égard ; ses comportements ne sont plus conformes, c'est-à-dire « normaux ». On est en droit de supposer que l'inverse est vrai. Si le comportement névrotique est a-social, le comportement a-social est vraisemblablement névrotisant. Il ne s'agirait là que de deux aspects d'un même phénomène. Les rapports interhumains deviennent extrêmement difficiles à partir du moment où l'expectative réciproque est faussée. Comment coopérer à une œuvre communautaire — comment vivre en communauté — si chaque acte appelle chez le partenaire une réponse discordante. Comment ne pas éprouver un sentiment d'ostracisme lorsque les conduites qu'on manifeste n'appellent aucune réponse attendue. Il est, en d'autres termes, très *sécurisant*, pour un individu membre d'une communauté, de se conformer aux exigences comportementales de cette communauté, surtout durant le jeune âge lorsque s'édifie la personnalité, c'est-à-dire lorsque l'individu se construit une censure morale en introjectant les modèles comportementaux.

Si l'on admet ce point de vue, on constate aisément que la faculté pour un individu, membre d'une communauté, d'être psychiquement normal dépend entre autre de deux conditions d'ordre sociologique : premièrement, la présence dans la culture, propre à cette communauté, de comportements normatifs accessibles et clairement définis. Et deuxièmement, la possibilité pour chaque individu en cause, d'être largement informé quant à ses conduites types.

Ce sont là deux aspects trop négligés par la nosologie psychiatrique et par la psychiatrie sociale. Ces deux aspects mettent

en lumière l'effet néfaste de l'acculturation ; lorsque les membres d'une même communauté sont confrontés avec des comportements normatifs contradictoires, inaccessibles, dépourvus (à leurs yeux) de toute raison d'être. Ou encore, lorsqu'ils sont mal informés de ce que la société attend d'eux.

5. *L'acculturation contraint l'individu à des compensations névrotiques.*

On est enfin en droit d'admettre que toute conduite aberrante est, d'un point de vue pathogénique, compensatoire. Elle relève, comme on l'a dit, d'un mécanisme « d'égo défense ». Ce sera là le dernier postulat.

L'individu compense à partir de l'instant où il se sent en marge de la communauté dans laquelle il vit ; à partir du moment où il réalise que sa conduite ne s'aligne plus sur celle des membres des groupes normatifs de cette communauté. Cette compensation est une conduite qui vise, soit à forcer la reconnaissance sociale dont il se croit privé, soit à atténuer son impression d'ostracisme. Elle est, par définition même, névrotique ou psychotique et a-sociale, c'est-à-dire a-normale au sens statistique de ce terme.

L'impossibilité d'aligner sa conduite sur celle des représentants des groupes normatifs, provient fréquemment d'une lacune dans l'équilibre fonctionnel de la communauté à laquelle on appartient. En ce sens, que l'individu n'est plus informé de ce que le groupe attend de lui, soit que cet enseignement ne lui parvient pas du fait d'une lacune dans le réseau de communications au sein du groupe, soit que les conduites normatives sont, au sein de ce groupe, mal définies ou contradictoires. Ces états de choses résultent eux-mêmes d'une désorganisation du groupe qui s'origine dans la confrontation, au sein d'une même collectivité, de symboles, de modèles, d'organisations, de conceptions (objectifs et moyens) différents, ambigus, voire contradictoires. Situations propres à l'acculturation.

De telle sorte qu'un enchaînement de phénomènes se produit, dont les rapports de cause à effet se schématisent comme suit : (voir *schéma I*)

1° *Acculturation*, c'est-à-dire confrontation de conceptions contradictoires ou proposition de modèles inaccessibles.

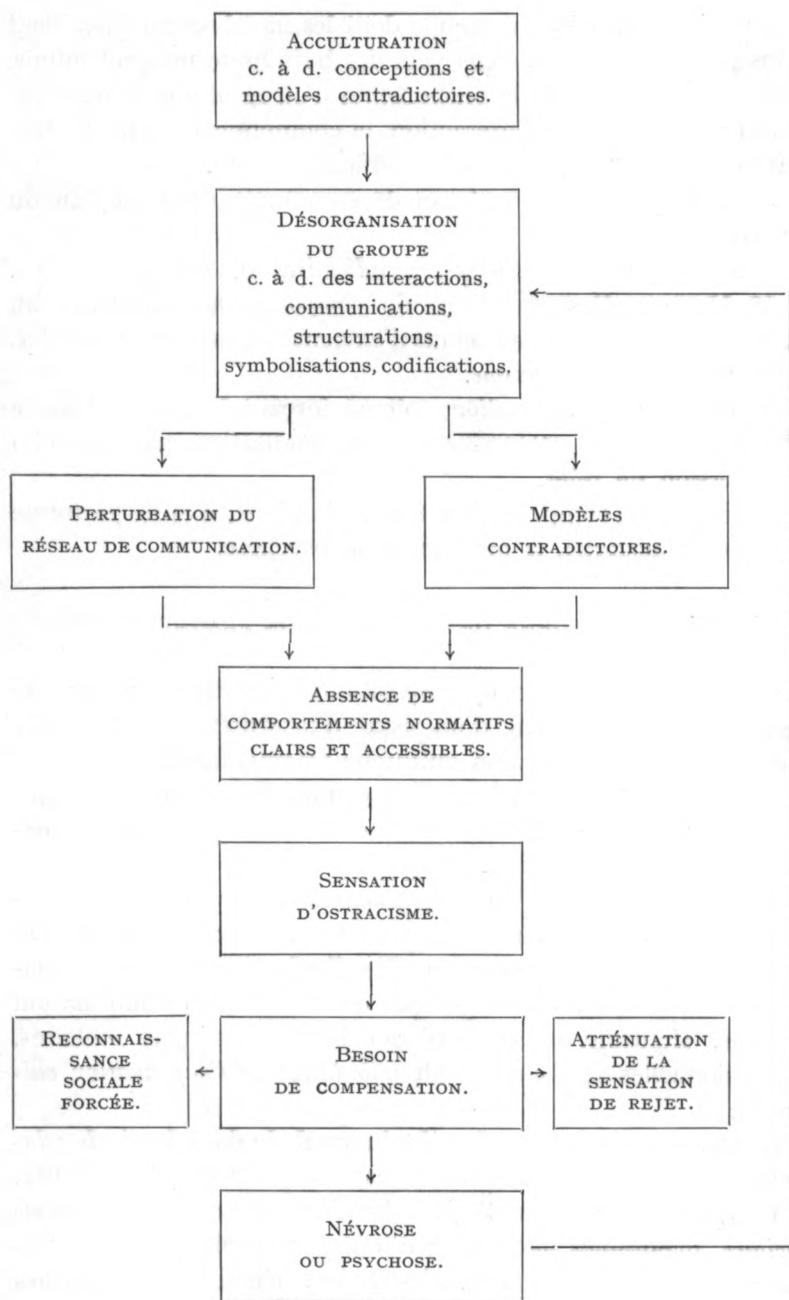


Schéma 1. — Enchaînement d'un mécanisme d'égo défense.

2° *Désorganisation* du groupe dont les membres ne travaillent plus par les mêmes moyens vers des buts uniformément admis, c'est-à-dire altération de phénomènes d'où résulte la dynamique du groupe, à savoir : l'interaction, la communication, la structuration, la symbolisation et la codification [90].

3° *a. Perturbation* du réseau de communications au sein du groupe.

b. Existence de modèles contradictoires au sein du groupe.

4° Absence d'exigences ou de *comportements normatifs* au sein du groupe — tout au moins d'exigences claires et accessibles.

5° *Sensation d'ostracisme*.

6° *Besoin de compensation*, soit en forçant la reconnaissance du groupe, soit en atténuant (par rationalisation, par exemple) l'impression de rejet.

7° *Besoin de compensation actualisé* qui est, d'après sa forme symptomatologique, la névrose ou la psychose.

LE RÔLE PATHOGÈNE DE L'INFORMATION FRAGMENTAIRE.

Comme on le voit, cinq propositions constituent, à titre de postulats, le fondement d'un essai d'interprétation de l'effet pathogène de l'information culturelle fragmentaire.

Le premier définit l'information comme un ensemble de données *permettant l'adaptation* au milieu et souligne l'*effet sécurisant* de cette information.

Le second envisage l'*aptitude comme une fonction* dont la performance devient une mesure, à partir du moment où elle est étalonnée par les normes culturelles. Performance, dont la qualité est tributaire de trois groupes de facteurs, où l'information domine. Montrant de la sorte que les performances scolaires, professionnelles et sociales sont *tributaires de l'information culturelle*.

Le troisième insiste sur le rôle du symbole dans *la vie de relations*, rappelant que le symbole est un produit de la culture.

Le quatrième dégage l'*effet névrotisant des comportements sociaux*, inévitables de la part d'individus subissant une information culturelle lacunaire, c'est-à-dire dépourvue de normes accessibles.

Le dernier postulat, enfin, montre que les situations décrites

par les quatre premiers postulats entraînent des *conduites compensatoires* qui sont, par définition, a-sociales et névrotiques.

L'énoncé de ces cinq propositions permet de situer le rôle psychopathogène de l'information fragmentaire dans les milieux qui ne jouissent plus d'une culture homogène. L'information culturelle y est insuffisante ou contradictoire au point que l'individu ne parvient plus à se préfigurer le monde auquel il doit s'adapter.

Il en éprouve une sensation d'insécurité qu'il compense par des réactions névrotiques.

L'importance et le rôle de l'information dans la vie psychique ayant été situé, il reste à préciser le mécanisme de préfiguration dont on vient de faire état. On le fera, en précisant les caractères symboliques et conditionnant de l'information culturelle et en montrant que la sécurité interne, c'est-à-dire l'équilibre affectif, est tributaire de cette faculté de préfiguration.

La relation de cause à effet entre l'information culturelle fragmentaire et le déséquilibre affectif, en sera, de ce fait, plus clairement expliquée.

LA CULTURE REPRÉSENTE LES OBJETS DU MONDE EXTÉRIEUR SOUS FORME DE SYMBOLES QUI INCITENT A L'ACTION.

On a vu que l'information est envisagée, dans cette étude, comme un ensemble de données culturelles qui permettent à un individu de concevoir le monde et de se concevoir dans ce monde. Si l'on admet cette conception et les postulats proposés plus haut, on peut faire remarquer, à ce stade du raisonnement, que l'information culturelle porte sur des objets et des termes. Ce sont, en effet, soit des objets, soit des termes écrits ou parlés qui tombent sous les sens et la conscience du sujet. Ces objets, cela va sans dire, peuvent être des personnes, des faits, des comportements. Ces termes sont, en réalité, des objets figurés ; ils peuvent, assemblés, former des idées, des principes, des jugements. Le fait est que le milieu culturel présente toujours ces objets et ces termes *associés* à d'autres objets et à d'autres termes, déjà perçus par l'individu. Ces objets ou termes acquièrent, de ce fait, d'emblée une signification morale aux yeux de ceux qui les perçoivent ; ils sont, phénoménologiquement parlant, des *symboles*.

Les symboles étant dotés, on l'a dit, non seulement d'une connotation cognitive mais également affective, ils provoquent une émotion et incitent, de ce fait, à l'action. Ce n'est donc pas une juxtaposition d'objets et de mots qui s'offrent à l'individu ; *grâce à la culture, c'est un monde cohérent de symboles qui l'incitent à l'action.*

Chaque information culturelle devient dès lors, pour un individu déterminé, membre d'une communauté spécifique, une perception *sui generis*. Et cette perception revêt du même coup une signification, engendre une émotion, propose une action. Il est évident que la teneur de cette perception variera d'une culture à l'autre et d'un individu à l'autre ; les expériences, en fonction desquelles les connotations cognitives et affectives sont attribuées aux objets perçus, étant trop personnelles et trop spécifiques.

LA CULTURE PRÉSENTE DES MODÈLES QUI ATTÉNUENT
LES DIFFÉRENCES INDIVIDUELLES DANS LA
PERCEPTION DU MONDE EXTÉRIEUR.

La culture contribue à atténuer les différences inter-individuelles, du fait que les structures associatives sont analogues pour les individus vivant ensemble. Du fait aussi que la culture présente aux membres d'une même collectivité certains modèles suivant lesquels il « convient » d'interpréter, puis d'actualiser son expérience affective.

La culture, en effet, ne présente pas seulement des symboles à ses initiés, elle leur offre également, et c'est là un point très important, des modèles.

Ces modèles sont, pensons-nous, de deux ordres : il y a ce qu'on peut appeler :

- A) les *propédeutiques*, et d'autre part
- B) les *schémas de référence*.

En présentant, sous un jour qui lui est propre, certains faits, comportements ou notions, la culture propose, à ses membres, certaines actions types. Celles-ci sont de nature très diverses.

A. *Les propédeutiques.*

Il peut s'agir d'un mode opératoire, professionnel ou autre, d'une technique, d'une façon de faire, d'un rituel, d'une conve-

nance, voire d'un mode de raisonnement, d'une tournure d'esprit, d'un esprit clinique, d'une logique, ect... Un ensemble d'opérations mentales ou motrices, qui suivent une certaine *propédeutique*. C'est ainsi que les recettes culinaires varient d'une culture à une autre, que les opérations professionnelles diffèrent, que les techniques commerciales ne sont pas identiques. La manière de se comporter en société ou la logique qui infère l'arbitrage d'un conflit, ne sont pas toujours comparables d'une communauté à une autre. Ces divergences de vues varient parfois, au sein d'une même collectivité, en fonction de l'éducation, c'est-à-dire de la propédeutique préconisée et exercée. Chacun sait combien la façon d'envisager et de résoudre un problème, quel qu'il soit, varie chez un médecin, un ingénieur, un juriste. L'éducation et l'enseignement, qui sont des expressions typiquement culturelles, portent en grande partie sur des « façons de faire ».

La conception des actions et leur mode opératoire sont largement influencés par l'information culturelle.

En mettant à la disposition de ses membres une propédeutique appropriée, la culture évite bien des hésitations et bien des erreurs. Elle exerce de ce fait une influence hautement sécurisante.

B. *Les schémas de référence.*

Il peut s'agir aussi, dans les modèles proposés par la culture, de *jugements de valeur*. La culture nous imprègne d'une éthique et d'une esthétique dont on ne se défait pas. C'est de l'identification à — et de l'introjection de — ces modèles (souvent des images parentales) que notre personnalité bénéficie ; elle se voit dotée, de la sorte, d'un Super-Moi, cette « conscience-inconsciente » régulatrice de notre conduite, qui fait de chacun de nous un être socialement intégré.

Toute information et toute perception porte sur un objet qui est d'emblée taxé de bien ou de mal. Ces jugements, dont l'homme a si difficile de se départir, sont formulés en fonction d'un *schéma de référence* et sont, eux aussi, hautement sécurisants.

SYMBOLES ET MODÈLES PERMETTENT LA
PRÉFIGURATION DU MONDE EXTÉRIEUR.

Si les symboles et modèles font de l'homme un être amplement déterminé par la culture où il vit, ils lui permettent également de se *figurer* et surtout de se *préfigurer* le monde où il vit. Avantage incomparable. Ils augmentent considérablement ses possibilités d'adaptation. En substituant aux objets qui l'entourent des symboles et en leur appliquant certains modèles — modes de raisonnement et jugements de valeur — l'homme peut, en effet, se représenter *mentalement* son monde et même *prévoir* dans une certaine mesure — par l'application du calcul de probabilité par exemple — son évolution à venir.

LA CULTURE REND L'INDIVIDU PLUS INDÉPENDANT
DU MILIEU TOUT EN L'Y ADAPTANT.

On voit combien l'action mentale, qui fait la vie de tous les instants et qui détermine la conduite d'un individu, est tributaire de la culture où il vit.

Qu'advierait-il de cette action mentale et de cette conduite dans un milieu où les symboles sont incohérents et contradictoires, où les modèles ne sont plus jamais conformes aux faits tels qu'ils sont expérimentés, si ce n'est qu'elles s'orienteront vers la compensation d'un sentiment d'insécurité. Compensation qui constituera l'essence du processus psychopathogène avec tous ses effets néfastes, tant sur l'harmonie des fonctions psychiques, que sur l'équilibre et la dynamique des groupes où elle se manifeste à une certaine fréquence. Ceci nous porte à envisager de plus près les effets de l'information fragmentaire.

L'information est primitivement une donnée du monde extérieur, presque toujours, on l'a vu, culturellement tintée, voire choisie. La perception en fait une donnée interne, spécifique à un seul individu. Grâce à la perception, l'objet du monde extérieur est, si l'on peut dire, internalisé ou personnifié. Or, cette information interne n'est pas fugitive. La culture ayant présenté cet objet associé, le conditionnement fait de cette information interne quelque chose de permanent (la mémoire). Il se crée, en d'autres mots, grâce au conditionnement culturel,

une structure, une organisation interne, dont il suffira d'évoquer *un* élément dans le monde extérieur, pour faire renaître dans la vie psychique, *toute* la structure associative. De ce fait l'évocation interne de l'objet devient possible, même en l'absence de l'objet externe. Il y a figuration, voire même préfiguration.

L'orientation dans le temps et l'espace en est grandement facilitée.

Grâce à la culture, et au conditionnement qui en résulte, l'internalisation du monde extérieur est rendue possible et l'individu devient plus indépendant du milieu auquel il doit s'adapter. Tout contribue à l'adapter à ce milieu, tout en le rendant moins tributaire de lui : la culture en pré-formant son information, en la structurant suivant des lois conformes aux réalités ambiantes ; la perception et le conditionnement en internalisant cette information, en lui donnant une certaine prégnance, en rendant l'évocation et la préfiguration du milieu possible.

Il ne faut jamais perdre de vue que ce ne sont pas seulement les objets comme tels du monde extérieur qui sont internalisés, c'est toute la structure, toute la topographie, si l'on peut dire, du milieu qui est assimilée.

OMBREDANE et FAVERGE ont montré [94] que l'exercice d'un mouvement avait pour effet de rendre intéroceptive, l'information primitivement extéroceptive. Or, un mouvement n'est autre chose qu'une adaptation motrice, dans le temps et dans l'espace, à la configuration du milieu. En internalisant l'information, l'individu ne conceptualise pas seulement les objets du monde extérieur par des structures mentales, il se représente également la topographie spatio-temporelle de ce monde par des organisations motrices, ou plus exactement par des structures associatives disponibles, prédisposantes à ces organisations motrices.

LA CULTURE CONDITIONNE L'ADAPTATION DE L'INDIVIDU AU MILIEU.

En internalisant l'information, le conditionnement a pour effet de rendre l'organisation psychique semblable au monde ambiant. Les dispositions à l'action deviennent conformes aux possibilités d'action ; l'adaptation au milieu en est grandement facilitée. Or, toute cette adaptation se fera par le truchement

de la culture, du fait que toute l'information externe est présentée au sujet sous forme de symboles et de modèles, qui sont des données culturelles. L'impact de la culture sur les dispositions individuelles est immense. Les facultés d'un individu et son équilibre affectif en seront tributaires.

L'INFORMATION CULTURELLE RÉDUIT LA PROBABILITÉ
D'ATTENTE DES ÉVÉNEMENTS.

L'incidence de la culture sur l'équilibre affectif ne résulte pas seulement du fait que l'adaptation au milieu et l'intégration sociale en sont tributaires, comme il vient d'être dit, elle s'exerce également en réduisant l'incertitude de l'individu à l'endroit du milieu ambiant et en rendant plus fonctionnel le groupe auquel il appartient.

L'incidence de la culture sur l'équilibre mental est clairement mise en évidence si l'on s'en réfère — à titre d'analogie — à la théorie mathématique de l'information [94].

Celle-ci nous enseigne que la quantité d'information varie en sens inverse de la probabilité d'attente de l'événement.

Au plus nombreux les événements possibles, inhérents à une situation, au plus petite l'information subjective relative à cette situation. Totalement informé d'un événement, un individu en connaît l'éventualité ; ses probabilités d'attente sont, à l'égard de cet événement, réduites au minimum, c'est-à-dire à un. Il est, en d'autres mots, pleinement informé, il n'éprouve aucune appréhension à l'égard de cette situation, parce qu'il sait ce que cette situation attend de lui et comment il doit s'y conformer. Ses émotions sont concordantes aux faits. Il se sent accepté et situe son rôle ; il s'accepte lui-même.

L'équilibre affectif, la sécurité interne et la probabilité d'attente sont des variables covariantes et toutes trois liées à l'information du dehors.

Confronté avec des symboles ambigus et des modèles contradictoires, l'individu voit sa probabilité d'attente s'élever, du fait que les excitants en provenance du monde extérieur deviennent, à ses yeux, annonceurs de *plusieurs* événements possibles. Les signaux qu'il perçoit sont ambigus ; phénoménologiquement parlant, sa probabilité d'attente est grande, son

information est petite, sa sécurité interne s'en trouve réduite, ses actes sont moins déterminés et mal adaptés aux circonstances, son intégration sociale en pâtit.

Or, l'équilibre mental peut se définir symptomatologiquement par le conformisme social de la conduite et phénoménologiquement par le degré d'acceptation de cette conduite, c'est-à-dire l'absence de conflits internes.

L'information culturelle fragmentaire diminuant les chances d'adaptation ou de conformisme social et la confiance en soi ou le degré d'acceptation de soi-même, engendre, *ipso facto*, des conduites compensatoires ou aberrantes et des attitudes pathologiques. L'effet pathogène de l'information fragmentaire propre à l'acculturation est réel.

Dans les milieux en voie d'acculturation, les signes échangés — mots ou mimiques — sont trop souvent dépourvus de sens, dotés d'une connotation trop pauvre qui ne recouvre que très partiellement la réalité. Ces symboles sont porteurs d'éléments contradictoires. Ces signes évoquent bien peu de choses dans l'expérience cognitive ou affective de ceux qui les échangent, si ce n'est qu'ils raniment des sentiments contradictoires. Dès lors, la relation sociale s'établit par le truchement d'une sémantique inadéquate. La compréhension mutuelle est difficile et souvent inefficace. L'interaction sociale comporte un risque beaucoup plus grand que dans les cultures stabilisées. Elle est aisément génératrice d'angoisse.

L'information culturelle conditionne, en d'autres mots, l'équilibre affectif et règle, de ce fait, le degré d'adaptabilité du sujet.

Le comportement d'un individu, sûr de lui parce que pleinement informé des exigences du milieu, sera adapté à ce milieu, tant sur le plan moteur (adaptation aux conditions spatio-temporelles) que social (mode d'expression des idées et sentiments). Son action sera « déterminée », c'est-à-dire qu'elle s'orientera sans délais, ni erreurs vers le but qui lui est assigné par les circonstances.

Le comportement d'un individu, fragmentairement informé, par contre, sera caractérisé par de l'inertie, des essais, des erreurs, qui seront causes de son manque d'adaptation et de ses réactions compensatoires.

LA CULTURE REND LE GROUPE PLUS FONCTIONNEL.

Si l'équilibre affectif d'un individu dépend de l'information qu'il reçoit de son milieu, il importe que la culture émanant de ce milieu soit en mesure de fournir, à cet individu, toutes les indications nécessaires à son adaptation aux circonstances ambiantes. Une telle culture ne peut émaner que d'une communauté hautement fonctionnelle et harmonieuse. Le bien-être d'une communauté, sa productivité économique et sa paix sociale dépendent du fait que tous les membres de cette communauté vont, de commun accord, vers un même but. Cette communauté d'aspirations et d'actions ne peut être obtenue que par la présence d'une culture homogène. Les conduites de chacun doivent être normalisées par les mêmes modèles. Cette homogénéité est tributaire de la fonctionnalité du groupe, elle même déterminée par l'aisance des relations interpersonnelles. Ce fait a été maintes fois souligné par les sociopsychologues et les psychiâtres.

En augmentant les probabilités d'attente à l'égard des symboles qu'ils ont à échanger, l'information fragmentaire diminue les possibilités que les individus ont de communiquer efficacement entre eux et rend la vie communautaire difficile. Dès que des individus attribuent une signification différente aux symboles qu'ils échangent, toute communication d'information devient aléatoire, toute vie en groupe devient, du fait même, difficile. La vie en groupe venant à se désagréger, la culture disparaît et l'individu, privé des informations nécessaires à son adaptation au milieu, risque d'avoir recours à des comportements compensatoires.

La fonctionnalité d'un groupe et sa capacité de produire une culture cohérente, l'efficacité de son réseau de communication et l'apparition d'une sémantique univoque, les répercussions de la vie en groupe sur l'équilibre mental des individus sont des variables étroitement interdépendantes.

On voit apparaître, en conclusion, un cercle vicieux dont on peut décrire comme suit l'enchaînement des termes.

En vivant en communauté l'individu reçoit grâce à la culture les informations nécessaires qui feront de lui un être adapté, sociable et équilibré. Si cette information qui est l'émanation

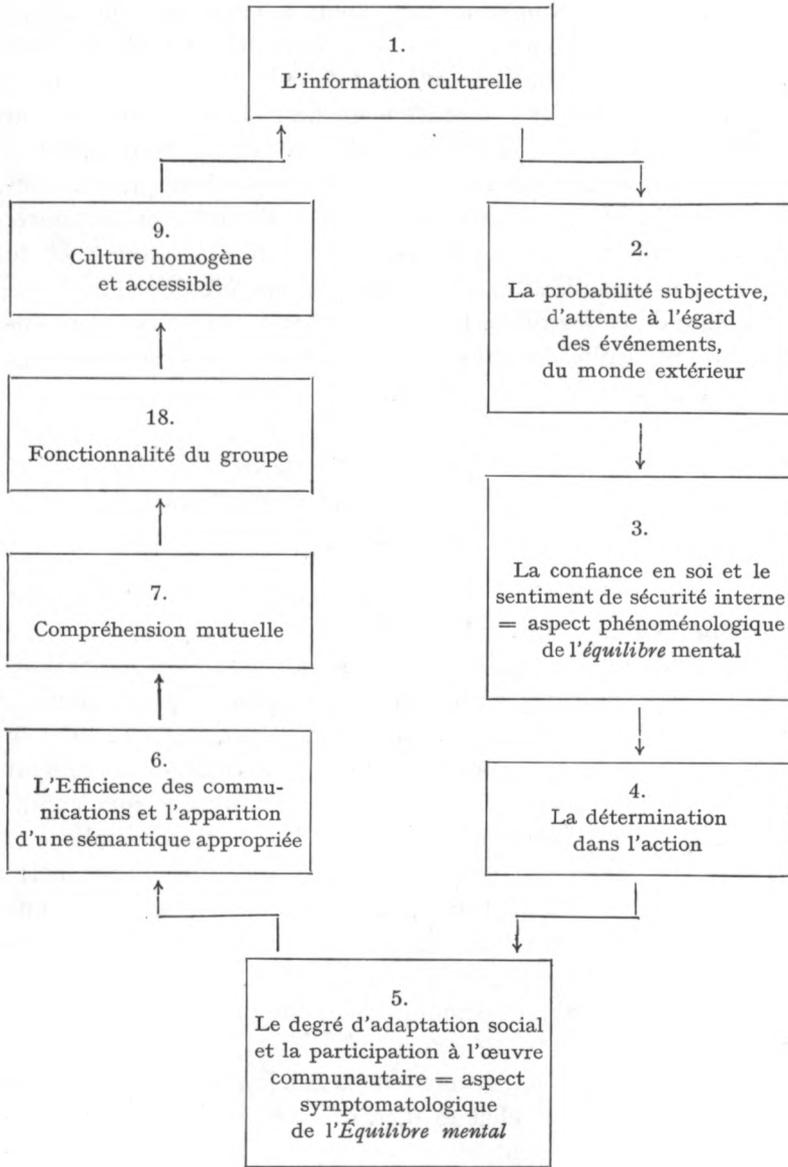


Schéma 2. — Information de l'individu

même de la vie communautaire, vient à manquer, elle altère immédiatement la fonctionnalité de cette communauté, diminue la somme des informations adéquates, enlève aux individus la possibilité de s'intégrer efficacement dans la communauté où ils vivent et leur ôte, du même coup, la faculté de coopérer à la réalisation d'une culture qui doit favoriser leur propre intégration sociale et celles des autres membres de cette communauté.

L'acculturation menace la fonctionnalité du groupe et le processus de socialisation, c'est-à-dire la manière dont l'individu est intégré dans le groupe. Elle aboutit ainsi à créer une communauté qui n'est plus en état de produire la culture qui doit assurer son propre équilibre fonctionnel.

LE MÉCANISME PATHOGÈNE
DE L'INFORMATION CULTURELLE FRAGMENTAIRE.
SYNTHÈSE

L'essentiel de la théorie de l'information fragmentaire peut se résumer comme suit.

Dans les cultures équilibrées ou les communautés fonctionnelles, les individus reçoivent, par le truchement de symboles et de modèles, qui ont, pour chacun d'entre eux, une redondance cognitive et affective, spécifique mais suffisante et largement commune, toute information utile à leur adaptation aux conditions matérielles d'existence et à leur intégration sociale.

Le conditionnement de cette information personnalise cette adaptation et cette intégration, et dote cette information d'une certaine pérennité, rendant, de ce fait, l'individu plus indépendant de — mais mieux adapté à son milieu.

Les membres d'une communauté fonctionnelle sont ainsi perpétuellement confrontés avec des objectifs (ou normes) et des moyens, dont ils expérimentent la cohérence et le bien fondé et qui revêtent, pour chacun d'entre eux, une résonance personnelle. Ils développent, de la sorte, une éthique et une esthétique individuelle, conforme ou très proche des normes sociales et contribuent pleinement à réaliser les objectifs du groupe (fonctionnalité) dont ils doivent obtenir leur information.

Dans les communautés en voie d'acculturation, par contre, l'information fragmentaire propose aux individus des buts inaccessibles, des moyens inadéquats ou des données contradictoires.

Il devient difficile de les assimiler. L'individu ne développe aucune éthique ou esthétique valable. Il vit en marge de la norme. Il ne peut rien prévoir. Sa sécurité interne s'en trouve altérée. Il ne lui reste plus qu'à composer par des conduites qui risquent d'être de plus en plus aberrantes.

VÉRIFICATION EXPÉRIMENTALE DE LA THÉORIE
DE L'INFORMATION FRAGMENTAIRE. L'INSTABILITÉ
DES PERFORMANCES PSYCHOMÉTRIQUES AU CONGO.

Dans une étude, dont nous avons fait état en 1956 [89], la théorie de l'information fragmentaire fut pressentie et mise à jour. Il s'agissait d'expliquer la difficulté éprouvée, par une équipe de chercheurs, à établir des épreuves psychométriques valides pour des enfants congolais en âge scolaire.

Le Haut-Congo industriel est, on le sait, le milieu par excellence où se produit une acculturation extrêmement rapide. Des indigènes, de races très variées, y émigrent et subissent de très près, non seulement l'influence européenne, mais également celle des autres races qu'ils côtoient.

Constatant la difficulté à élaborer des épreuves psychométriques fidèles et valides pour les enfants en âge scolaire du Katanga industriel, et l'irrégularité de leurs résultats, nous avons ébauché un premier essai d'interprétation de ces phénomènes.

Les résultats, assez décevants, obtenus au terme de cette première phase de travaux (disions-nous textuellement) relèvent peut être d'une autre cause qu'on se doit de prendre en considération dans la conjoncture des hypothèses de travail. L'inconstance des tests analytiques utilisés est peut-être due à l'instabilité des facultés étudiées. Le phénomène n'aurait rien d'étonnant dans une population jeune et en pleine acculturation. Les tests analytiques mettraient en jeu des processus psychiques qui ne se stabilisent pas avant l'adolescence ; de là, une inconstance des résultats, due, non aux tests, mais aux sujets qui y répondent.

La fidélité, encore trop faible, des épreuves psychométriques s'explique assez bien à la lumière de la théorie de l'information. Quelle que soit la nature du travail — opération professionnelle, épreuve scolaire ou test — celui-ci constitue toujours une con-

duite acquise par apprentissage, appelé à s'adapter aux exigences d'une situation sociale spécifique. Acquisition et adaptation sont des processus d'information, au cours desquels le sujet est tenu de rechercher et d'intégrer certaines données du monde extérieur — très souvent des symboles — dans le but d'atténuer l'incertitude, et de là le retard ou l'imprécision de sa réponse [94]. Les épreuves auxquelles un sujet est soumis, comme les travaux professionnels qui lui sont imposés, exigent une propédeutique de la recherche de l'information, c'est-à-dire un mode de penser et un système de références qui rendent possible l'attribution d'une signification aux données recueillies. Or, la propédeutique et les schèmes, propres aux travaux européens, sont trop souvent étrangers à la culture indigène ; seule l'éducation européenne peut les apporter.

Chez les Européens, ces procédés d'investigation et d'intégration sont normalement des éléments intégrants d'une culture très homogène et très stable ; ils les assimilent au jour le jour dès la naissance. Malgré cette information et ce conditionnement précoces, les européens manifestent de larges différences interindividuelles : leur efficience professionnelle et leurs résultats aux épreuves psychométriques varient, parce que les tâches se situent à des niveaux d'abstraction et de complexité que tous les individus ne sont pas également capables d'atteindre [94].

Il est normal que ces différences soient d'autant plus accentuées chez les indigènes qui varient non seulement sur le mode : « niveau d'abstraction », mais également sur celui : « degré d'acculturation ». En d'autres mots, le critère de validation du test devient beaucoup trop composite. Le résultat au test devient une variable, fonction d'un trop grand nombre de facteurs ; la fidélité et la validité sont, dans ces circonstances, utopiques. Il n'y a plus de conditions communes de comparaison ; la variance intra-individuelle s'aligne sur la variance inter-individuelle, ce qui est la négation même de la fidélité de l'épreuve.

A la lumière de ces données, la notion d'instabilité acquiert une signification bien particulière. Lorsqu'on dit, au regard de l'inconstance des performances mentales de l'enfant noir, qu'il est instable, *il faut comprendre « non uniformément acculturé »*.

La pauvreté culturelle — lire : informative — de son milieu ne lui a jamais fourni un nombre suffisant de modes d'approche

des problèmes qu'il doit affronter et ses schèmes d'interprétation sont insuffisamment étoffés ou structurés.

Il ne s'agit donc pas ici d'une instabilité caractérielle, espèce d'immaturation de type névrotique, mais d'une immaturité culturelle. Toutefois, à souligner le caractère éducatif et social de l'instabilité des performances indigènes, on ne résoud pas encore le problème. Il resterait à découvrir les causes de ce manque d'uniformité dans l'acculturation.

Jusqu'à preuve du contraire, tout porte à croire que cette insuffisance est purement fonctionnelle ; elle ne relève d'aucune disposition organique congénitale fondamentale. Les tracés électroencéphalographiques chez les indigènes étant, contrairement aux assertions de certains auteurs [38 ; 14, pp. 83-84], similaires à ceux obtenus en Europe, tout au moins si le régime alimentaire dans l'enfance a été suffisamment riche en protéines. Un régime hypoprotéinique précoce et prolongé semble entraîner des lésions durables, que les tracés E.E.G. traduisent et qui altèrent de façon définitive les capacités d'acquisition. Même si la neurohistologie nous révèle un jour des textures anatomiques différentes [126 ; 14 ; 50 ; 5 ; 19 ; 80] il faut supposer que ces divergences ethniques seront d'ordre formel et n'impliqueront aucune idée d'hierarchie fonctionnelle interr raciale. L'opinion d'une myélinisation et d'une maturation cellulaire plus précoces et plus poussées chez le Blanc devrait être recontrôlée et, surtout, l'impact de ces phénomènes sur la conduite et plus particulièrement sur l'apprentissage, devrait être précisé avant d'attribuer un sens à ces différences [14, pp. 81-82].

Nul doute que les dispositions organiques, relevant largement d'influences mésologiques (diète, endémies, épidémie), déterminent les modes de réaction de l'individu et peuvent rendre l'indigène moins « apte », plus « lymphatique » pour prendre un exemple consacré [97 ; 73 ; 96 ; 36 ; 22 ; 42]. Mais il ne s'agit pas encore ici d'instabilité ou d'infériorité congénitale raciale : même si ces lacunes ou différences se présentent à une fréquence plus grande dans les races bantoues. Il s'agit tout simplement de conditions d'actualisation défavorables.

Si l'on désire modifier ces comportements, jugés insatisfaisants selon les normes européennes, il y aurait avantage à préciser l'interférence qui existe entre des facteurs mésologiques,

des faits socio-économiques et des modes de comportement, afin de connaître le rapport causal entre toutes les variables du comportement qui sont en présence.

Il est inutile de s'épuiser à évaluer des pseudoaptitudes si celles-ci relèvent de facteurs plus accessibles que des facultés psychologiques impondérables, voire indéfinissables, et se traduisent par des comportements forcément acquis, c'est-à-dire conditionnés culturellement. C'est l'étude du conditionnement culturel (motivation, perception, convenances, etc...) qui doit permettre d'insérer des techniques professionnelles, des habitudes de vie et des connaissances pédagogiques sensées dans la conduite indigène.

L'instabilité culturelle, dont il vient d'être fait état, a ses répercussions sur les dispositions au travail. Dépourvu de schèmes de références stables, l'indigène se motive difficilement, c'est-à-dire attribue avec peine une signification à la conduite que la solution requiert, en termes européens, de lui. Il se livre encore trop souvent à des actes dépourvus de sens à ses yeux. Les circonstances où il se trouve n'ont pour lui aucune valeur appétitive, elles n'appellent ni ne suggèrent aucune action. Dans son optique à lui, ses actes sont discordants, irrationnels et de la sorte générateurs d'inhibitions et d'insatisfactions, à l'origine de conflits tant intra-qu'inter-individuels [54 ; 55]. *A l'instabilité culturelle peut, dès lors, s'en ajouter une autre, de nature affective.* Le rapport de cause à effet entre ces deux états : instabilité culturelle et instabilité affective, est plus que probable [69, p.324] et la contamination réciproque de ces phénomènes est, sans doute, plus fréquente qu'on ne le pense [69, pp. 328-434]. Une étude systématique des tendances réactionnelles et des contenus affectifs et idéatoires de l'indigène, compte tenu de son âge et du niveau d'acculturation de son milieu, devront aider à confirmer cette hypothèse et en préciser les particularités.

A la lumière de ce qui vient d'être dit, il est aisé de comprendre que l'instabilité culturelle s'atténue lorsqu'on s'adresse à des groupes soumis à un effort d'acculturation systématique, soutenu et guidé. Rien d'étonnant que les tests utilisés jusqu'à ce jour obtiennent, dans ces groupes, des coefficients de fidélité et de validité supérieurs à ceux observés ailleurs. C'est le cas pour

les moniteurs, c'est le cas également pour les travailleurs étudiés, en Afrique du Sud, par BIESHEUVEL [7 ; 9]. Il est, pour ces raisons, probable que la sélection professionnelle sera plus justifiable de psychométrie que l'orientation scolaire, tout au moins aussi longtemps que la population katangaise restera migratrice, hétéroclite et en voie d'acculturation.

ANNEXE I :

BIBLIOTHÈQUES CONSULTÉES.

1. Bibliothèque centrale de l'Université de Louvain (Belgique) ;
2. Bibliothèque de l'Institut Africain de l'Université de Louvain (Belgique) ;
3. Bibliothèque Royale (Bruxelles, Belgique) ;
4. Bibliothèque de l'Institut de Psychologie Appliquée et de Pédagogie — Université de Louvain (Belgique).

ANNEXE II :

REVUES PARCOURUES.

1. Africa. Journal of the International African Institute (London) ;
2. African Abstracts. Bulletin Analytique Africaniste (International African Institute, London) ;
3. American Anthropologist ;
4. American Journal of orthopsychiatry ;
5. American Journal of psychiatry ;
6. American Sociological Review ;
7. Annales Médico-psychologiques (Paris) ;
8. Année Psychologique (Paris) ;
9. Annual Review of psychology (U. S. A.) ;
10. Bulletin du Centre d'Étude des Problèmes Sociaux Indigènes (C. E. P. S. I., Élisabethville, République du Congo) ;
11. Encyclopédie médico-chirurgicale (Paris) ;
12. Journal of mental science (London) ;
13. Médecine Tropicale (Paris) ;
14. Mental Hygiene (U. S. A.) ;
15. Problèmes d'Afrique Centrale (Bruxelles) ;
16. Psychiatry. Journal for the Study of Interpersonal Processes (U. S. A.) ;
17. Psychological Abstracts (U. S. A.) ;
18. Psychosomatic Medicine (U. S. A.) ;
19. Publications du Milbank Memorial Fund (U. S. A.) ;
20. Zaïre. Revue Congolaise (Bruxelles).

ANNEXE III :

BIBLIOGRAPHIE DE RÉFÉRENCE.

- [1] AUBIN, H. : Introduction à l'étude de la psychiatrie chez les Noirs (*Annales médico-psychologiques*, 1939, 97, pp. 1/29 et 181/213).
- [2] BASTIDE, R. : Sociologie et psychanalyse (Paris, Presses Universitaires de France, 1950, pp. 291).
- [3] BAUDOUX, R. : La situation psychiatrique au Congo belge et au Ruanda-Urundi en 1950-51 (Bruxelles, Académie royale des Sciences d'Outre-Mer, 1952, pp. 39).
- [4] BEALS, R. : Urbanism, urbanization and acculturation (*American Anthropologist*, 1951, 53, pp. 1/10).
- [5] BEAN, R. B. : Some racial peculiarities of the negro brain (*American Journal of Anatomy*, 1906, 5, pp. 353/432).
- [6] BENEDICT, P. K. & JACKS, I. : Mental Illness in primitive societies (*Psychiatry*, 1954, 17, pp. 377/389).
- [7] BIESHEUVEL, S. : African Intelligence (Johannesburg, South African Institute of Race Relations, 1943).
- [8] — : The occupational abilities of Africans (*Optima*, 1952, March).
- [9] — : The study of African ability (*African studies*, 1952, 11, pp. 45/48 et 105/117).
- [10] — : The measurement of African attitudes towards European ethical concept, customs, laws and administration of justice (*Journal of the National Institute for Personnel Research*, 1955, 6, pp. 5/17).
- [11] — : Mind, manners and morals : some problems in cultural readjustment (*ICN Review*, 1956, May).
- [12] CAROTHERS, J. C. : A study of mental derangement in Africans, and an attempt to explain its peculiarities, more specially in relation to the African attitude to life (*Psychiatry*, 1948, 11, pp. 47/86).
- [13] — : Frontal Lobe Function and the African (*Journal of Mental Science*, 1951, 97, pp. 12/48).
- [14] — : The African Mind in Health and Disease. A study in ethnopsychiatry (Geneva, World Health Organization, 1953, pp. 177).
- [15] CAZANOVE : Memento de psychiatrie coloniale africaine (*Bulletin du Comité d'Études historiques et scientifiques de l'Afrique Occidentale Française*, 1927, X, n° 1).
- [16] CHINNERY, E. W. P. & HADDON, A. C. : Five new religious cults in British New Guinea (*The Hibbert Journal*, 1917, 15, pp. 448/463).
- [17] COMHAIRE, J. : La délinquance dans les grandes villes d'Afrique britannique (*Zaire*, 1949, 3, déc., pp. 1101/1108).
- [18] CONGRÈS SCIENTIFIQUE : Commission des questions sociales indigènes. Elisabethville, 1950 (*Bulletin du Centre d'Étude des Problèmes Sociaux Indigènes*, 1950, 14).

- [19] CONOLLY, C. J. : Contribution to the anthropology of the brain (*American Journal of Physical Anthropology*, 1931, 15, pp.447/491).
- [20] CORMEAU, M. : Les effets du bachotage sur la constance des résultats à trois tests (Thèse de licence) (Louvain, Institut de Psychologie Appliquée, 1958, pp. 130).
- [21] DAI, B. : Some problems of personality development among Negro children (In KLUCKHOHN, C. et MURRAY, H. A. : *Personality in nature, society and culture*, New York, Knopf, 1950).
- [22] DAVIS, R. C. : Ability in social and racial classes. Some physiological correlates (New York, 1932).
- [23] DE BRIEY, P. : L'industrialisation de l'Afrique Centrale et les problèmes sociaux qu'elle pose (*Bulletin du Centre d'Étude des Problèmes Sociaux Indigènes*, 1952, 19, pp. 13/59).
- [24] DEUTSCHER, M. & CHEIN, I. : The psychological effects of enforced segregation (*Journal of psychology*, 1948, 26, pp. 259/287).
- [25] DEVEREUX, G. : A sociological theory of schizophrenia (*Psychoanalytic review*, 1939, 26, pp. 315/342).
- [26] DE VOS : Communication au Congrès des Sciences Africaines (Johannesburg, 1949).
- [27] DHUNJIBHOY, J. E. : A Brief Résumé of Types of Insanity Commonly met with in India, with a full Description of Indian Hemp Insanity Peculiar to the Country (*Journal of Mental Science*, 1930, 76, pp. 254/264).
- [28] DRIBERG, J. H. : At home with the savage (London, Routledge, 1932).
- [29] DUYCKAERTS, F. : La notion de normal en psychologie clinique (Paris, Vrin, 1954, pp. 208).
- [30] EATON, J. W. & WEIL, R. J. : *Culture and Mental Disorders* (Glencoe, The Free Press, 1955, pp. 254).
- [31] EGGAN, D. : The general problem of Hopi adjustment (in KLUCKHOHN, C. & MURRAY, H. A. : *Personality in nature, society and culture*, New York, Knopf, 1950).
- [32] ELKIN, A. P. : The reaction of primitive races to the White Man's culture (*The Hibbert Journal*, 1937, 35, pp. 537/545).
- [33] ERPICUM, D. : Contribution en milieux belges, à une étude analogique Katanga-Belgique, de rendement scolaire et d'aptitudes à certains tests mentaux (Thèse de licence) (Louvain, Institut de Psychologie Appliquée, 1956, pp. 60).
- [34] FALLERS, L. : The predicament of the modern African chief : an instance from Uganda (*American Anthropologist*, 1955, 57).
- [35] FARIS, R. E. L. : Some Observations on the Incidence of Schizophrenia in Primitive Societies (*Journal of Abnormal and Social Psychology*, 1934, 29, pp. 30/31).
- [36] FONTAINE, M. : Activités endocriniennes et sensibilités aux avitaminoses de divers types humains (*Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 1942, IX^e série, 3, pp. 89/100).
- [37] FORTHOMME, G. : Mariage et industrialisation : évolution de la

- mentalité indigène dans une cité de travailleurs d'Élisabethville (Liège, Vaillant, 1957, pp. 104).
- [38] GALLAIS, P., MILETTO, G., CORRIOL, J. et BERT, J. : Introduction à l'étude d'E. E. G. physiologique du Noir d'Afrique. Deuxième mémoire (*Médecine Tropicale*, 1951, 11, pp. 128/146).
- [39] GALLAIS, P. et PLANQUES, L. : Étude sur les déficiences mentales dans les territoires d'Outre-mer (*Médecine Tropicale*, 1951, 11, pp. 5/32).
- [40] GAYTON, A. H. : The Ghost dances of 1870 in South-Central California (*University of California Publications in American Archaeology and Ethnology*, 1932, 28, pp. 57/82).
- [41] GORDON, H. L. : An Enquiry into the Correlation of Civilization and Mental Disorder in the Kenya Native (*East African Medical Journal*, Nairobi, Kenya, 1935-1936, 12).
- [42] HABIG, J. M. : Initiation à l'Afrique (Bruxelles, Édition Universelle, 1948).
- [43] HALLOWELL, A. I. : Acculturation processes and personality changes as indicated by the Rorschach-technique (*Rorschach research exchange*, 1942, VI, pp. 42/50).
- [44] — : Culture and Experience (Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1955, pp. 434).
- [45] HENRY, J. : Anthropology and psychosomatics (*Psychosomatic Medicine*, 1949, 11, pp. 216/222).
- [46] HERSKOVITS, M. J. : Acculturation : the study of culture contact (New York, SS Augustin, 1938 ; Gloucester (Mass.), Peter Smith, 1958).
- [47] — : Man and his works (New York, Knopf, 1949, pp. 678).
- [48] — : Motivation and culture-pattern in technological change (*International Social Science Bulletin*, 1954, VI, n° 3).
- [49] — : The African cultural background in the moderne scene (in HAINES, C. G. : Africa today, Baltimore, J. Hopkins, 1955, pp. 30/49).
- [50] HEUSE, G. A. : La psychologie des Noirs africains : de l'anthropologie psychologique à l'ethnopsychologie politique appliquée (*Problèmes d'Afrique Centrale*, 1954, 7, n° 25, pp. 169/194).
- [51] HUNT, J. McV. (ed.) : Personality and the behavior disorders (New York, The Ronald Press Co, 1944, pp. 1942, 2 vol.).
- [52] HUNTER, M. : Reaction to Conquest : effects of contact with Europeans on the Pondo of South Africa (London, International Institute for African Languages and Cultures, Oxford University Press, 1936, pp. 582).
- [53] INKELES, A. : Analyse critique de « Culture patterns and technical change » de MEAD (*Contemporary Psychology*, 1956, I, p. 144).
- [54] JANET, P. : Les névroses (Paris, Flammarion, 1909).
- [55] — : Les obsessions et la psychasthénie (Paris, Alcan, 1919).
- [56]. JOSEPH, A. & MURRAY, V. F. : Chamorros and Carolinians of Saipan :

- personality studies (Cambridge, Harvard University Press, 1951, pp. 381).
- [57] JUNOD, H. A. : The life of a South African tribe (London, 1927).
- [58] KARDINER, A. : The relation of culture to mental disorder (in HOCH, P. H. & ZUBIN, J. : Current problems in psychiatric diagnosis, New York, Grune and Straton, 1953, pp. 157/179).
- [59] KLINEBERG, O. : Social psychology (New York, Holt, 1954, pp. 578).
- [60] KLUCKHOHN, C. & MURRAY, H. A. (eds.) : Personality in nature, society and culture (New York, Knopf, 1950).
- [61] KRECH, D. & CRUTCHFIELD, R. S. : Theory and problems of social psychology (New York, Mc Graw-Hill, 1948, pp. 639).
- [62] KRIGE, E. J. : Changing conditions in marital relations and parental duties among urbanized natives (Africa, 1936, IX, pp. 1/23).
- [63] LAMSON, H. D. : Social pathology in China (cité dans : KLINEBERG, O. : Social psychology, New York, Holt, 1954).
- [64] LAROCHE, J.-L. : Recherche sur les aptitudes des écoliers noirs au Congo belge (Thèse de doctorat) (Louvain, Institut de Psychologie Appliquée, 1958, pp. 130).
- [65] LAUBSCHER, B. J. F. : Sex, custom and psychopathology. A study of South African Pagan Natives (London, Routledge, 1937, pp. 347).
- [66] LEBEUF, J. P. : Application de l'ethnologie à l'assistance sanitaire (Bruxelles, Institut de Sociologie Solvay, 1957, pp. 86).
- [67] LEBLANC, M. : Adaptation africaine et comparaison interculturelle d'une épreuve projective. Test de Rosenzweig (*Revue de psychologie appliquée*, 1956, 6, pp. 91/109).
- [68] — : Acculturation de l'attitude et de la personnalité chez la femme katangaise (Thèse de doctorat) (Louvain, Institut de Psychologie Appliquée, 1958, pp. 335).
- [69] LEIGHTON, A. H. : The governing of men (New Jersey, Princeton University Press, 1946).
- [70] — : The Stirling County study : a research program in social factors related to psychiatric health (3rd annual report, 1953).
- [71] — : Psychiatric disorder and social environment : an outline for a frame of reference (*Psychiatry*, 1955, 18, pp. 367/383).
- [72] — & SMITH, R. J. : A comparative study of social and cultural change (*Proceedings of the American Philosophical Society*, 1955, 99, pp. 79/88).
- [73] LESCHI, J. : Races mélanodermes et leucodermes. Pigmentation et fonctionnement cortico-surrénalien (Paris, Masson, 1952).
- [74] LEWIS, J. H. : The biology of the Negro (Chicago, University of Chicago Press, 1942).
- [75] LINTON, R. : Nativistic movements (*American anthropologist*, 1943, 45, pp. 230/240).
- [76] LOPES, C. : Ethnographische Betrachtungen über Schizophrenie

- (*Zeitschrift für die gesamte Neurologie und Psychiatrie*, Berlin, 1932, 142, pp. 706/711).
- [77] LY, M. : Introduction à une psychanalyse africaine (Thèse) (Paris, Le François, 1948, pp. 137).
- [78] MALINOWSKI, B. : The Pan-African problem of culture contact (*American Journal of Sociology*, 1943, 48, pp. 649/665).
- [79] — : The dynamics of culture change (New Haven, Yale University Press, 1945, pp. 171).
- [80] MALL, F. P. : On several anatomical characters of the human brain (*American Journal of anatomy*, 1909, 91).
- [81] MANNONI, D. : Ébauche d'une psychologie coloniale (*Psyché*, Paris ; 1947, 2, pp. 1229/1242, 1453/1478 ; 1948, 3, pp. 93/96, 941/945, 1160/1163, 1275/1295).
- [82] MAYO, E. : The human problems of an industrial civilization (Boston, Harvard University Press, 1946, pp. 187).
- [83] MEAD, M. : Growing up in New Guinea (New York, Morrow, 1930).
- [84] — : The Changing culture of an Indian Tribe (New York, Columbia University Press, 1932).
- [85] — : The concept of culture and the psychosomatic approach (*Psychiatry*, 1947, 10, pp. 57/76).
- [86] — : Male and female. A study of the sexes in a changing world (New York, Morrow, 1949, pp. 477).
- [87] — (ed.) : Cultural patterns and technical change (New York, Unesco, New American Library, Mentor Book, 1955, pp. 352).
- [88] — : New lives for old. Cultural transformation. Manus, 1928-1953 (London, Gollancz, 1956, pp. 548).
- [89] MERTENS de WILMARS, Ch. : Vers une étude plus systématique des variables psychologiques de l'acculturation (*Bulletin du Centre d'Étude des Problèmes Sociaux Indigènes*, 1956, 33, pp. 32/67 ; *Revue de Psychologie Appliquée*, 1958, 8, pp. 1/23).
- [90] — : Les relations humaines dans l'entreprise (Cours édité à l'Institut de Psychologie Appliquée de l'Université de Louvain, 1958).
- [91] MONTPELLIER, G. (de) : Conduite intelligente et processus d'apprentissage (*Journal de psychologie normale et pathologique*, 1952, 45, pp. 272/277).
- [92] MYERS, H. J. & YOCHELSON, C. : Color denial in the Negro (*Psychiatry*, 1948, 11, pp. 39/46).
- [93] NASH, P. : The place of religious revivalism in the formation of the intercultural community on KLAMATH reservation (in EGGAN F. (ed.) : *Social anthropology of North American tribes*, Chicago, University of Chicago Press, 1937).
- [94] OMBREDANE, A. & FAVERGE, J.-M. : L'analyse du travail (Paris, Presses Universitaires de France, 1955, pp. 236).
- [95] ORDE BROWNE, G. : The African Labourer (London, Oxford University Press, 1933).
- [96] PALES, L. : Physiologie comparative des races humaines. Les constituants biochimiques du sang des Noirs soudanais occidentaux

- transplantés en France (*Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 1945, IX série, 6, pp. 15/62).
- [97] PEARL, R. : Studies on constitution. IV. Endocrine organ weights and somatological habitus types (*Human Biology*, 1936, 8, pp. 92/125).
- [98] PHILIPS, A. (ed.) : Survey of African marriage and family life (London, Oxford University Press, 1953).
- [99] POWDERMAKER, H. : The channeling of Negro aggression by the cultural progress (*American Journal of Sociology*, 1943, 48, pp. 750/758 ; in KLUCKHOHN, C. & MURRAY, H. A. : Personality in nature, society and culture, New York, Knopf, 1950).
- [100] — : Social change through imagery and values of teen-age Africans in northern Rhodesia (*American Anthropologist*, 1956, 58, pp. 783/813).
- [101] REDFIELD, R., LINTON, R. & HERSKOVITS, M. J. : A memorandum for the study of acculturation (*American anthropologist*, 1936, 38, pp. 149/152).
- [102] Réunion de spécialistes sur la santé mentale. Rapport, recommandations, communications, bibliographie (Bukavu, 1958).
- [103] RUESCH, J. : Social technique, social status, and social change in illness (In KLUCKHOHN, C. & MURRAY, H. A. : Personality in nature, society and culture, New York, Knopf, 1950).
- [104] — & al. : Acculturation and illness (Psychological Monographs, 1948, 62, pp. 40).
- [105] — & BATESON, G. : Communication : the social matrix of psychiatry (New York, Norton, 1951).
- [106] SACHS, W. : Psychoses among South-African natives (*American Journal of psychotherapy*, 1948, 2, pp. 123/128).
- [107] SCHAPERA, I. : The contributions of Western civilization to modern Kxatla culture (*Transactions of the Royal Society of South Africa*, 1936, 24, part III, pp. 221/252).
- [108] SEGAERT, A. : L'évolution de la vie affective de l'enfant noir au Katanga (C. B.) (Thèse de licence) (Louvain, Institut de Psychologie Appliquée, 1958, pp. 144).
- [109] SELIGMAN, C. G. : Temperament, conflict and psychosis in a Stone Age Population (*British Journal of Medical Psychology*, 1929, 9, pp. 187/202).
- [110] SHAW, W. S. J. : Some observations on the aetiology of dementia praecox (*Journal of Mental Science*, 1930, 76, pp. 505/511).
- [111] SHELLEY, D. M. & WATSON, W. H. : An Investigation concerning Mental Disorder in the Nyassaland Natives (*Journal of Mental Science*, 1936, 82, pp. 701/730).
- [112] SLOTKIN, J. J. : Social Psychiatry of a Menomini Community (*Journal of Abnormal and Social Psychology*, 1953, 48, pp. 10/16).
- [113] SPICER, E. H. : Human problems in technological change (New York, Russell Sage Foundation, 1952).
- [114] SPIER, L. : The prophet dance of the North West and its derivatives :

- the source of the Ghost dance (*General Series in Anthropology*, 1935, n° 1).
- [115] SPIRO, M. E. : A Psychotic Personality in the South Seas (*Psychiatry*, 1950, 13, pp. 189/204).
- [116] SYMPOSIUM sur la méthodologie de la recherche sur les populations autochtones noires d'Afrique. XV^e Congrès International de Psychologie (Bruxelles, 1957).
- [117] TAX, S. (ed.) : An appraisal of anthropology today (Chicago, University of Chicago Press, 1953).
- [118] TEMPELS, P. : Bantoe-Filosofie (Antwerpen, De Sikkel, 1946, pp. 115).
- [119] TOOTH, G. : Studies in mental illness in the Gold Coast (London, *H. M. S. O. Col. Res. Publ.*, n° 6, 1950).
- [120] UNESCO. Aspects sociaux de l'industrialisation et de l'urbanisation en Afrique au Sud du Sahara (Paris, Unesco, 1956, pp. 800).
- [121] VERBEKEN, A. : La crise de l'évolution indigène (*Bulletin du Centre d'Étude des Problèmes Sociaux Indigènes*, 1947-48, 5, pp. 23/35).
- [122] VERCAEMPST, G. : Bruikbaarheid van de Westerse psychodiagnostische methodes bij het detecteren van psychopathologische fenomenen in Afrika (Thèse de Licence) (Louvain, Institut de Psychologie Appliquée, 1959, pp. 234).
- [123] VERHAEGEN, P. : Utilité actuelle des tests pour l'étude psychologique des autochtones congolais (*Revue de Psychologie Appliquée*, 1956, 6, pp. 139/151 ; *Zaire*, 1956, 10, pp. 787/801).
- [124] — : De psychologie van de Afrikaanse Zwarte (Antwerpen, Standaard, 1958, pp. 66).
- [125] — & LEBLANC, M. : Quelques considérations au sujet de l'éducation préprimaire de l'enfant noir (*Bulletin du Centre d'Étude des Problèmes Sociaux Indigènes*, 1955, 31, pp. XVII/XXXII).
- [126] VINT, F. W. : The brain of the Kenya Native (*Journal of anatomy*, 1934, 68, pp. 216).
- [127] VYNCKE, J. : Psychoses et névroses en Afrique Centrale (Bruxelles, Académie Royale des Sciences d'Outre-Mer, 1957, pp. 164).
- [128] WESTERMANN, D. : The African today (London, Oxford University Press, 1934, pp. 343).
- [129] — : The African to-day and to-morrow (London, Oxford University Press, 1939).
- [130] WILLIAMS, F. E. : The Vailala madness and the destruction of native ceremonies in the gulf division (Port Moresby, Territory of Papua, Anthropological report, n° 4, 1923).
- [131] — : The Vailala madness in retrospect (in EVANS-PRITCHARD, E. E. & al. : Essays presented to C. G. Seligman, London, 1934, pp. 369/379).
- [132] WILSON, G. : L'anthropologie comme service public (*Bulletin du Centre d'Étude des Problèmes Sociaux Indigènes*, 1946-47, pp. 97/117).
- [133] WOLMAN, B. : Disturbances in acculturation (*American Journal of Psychotherapy*, 1949, 3, pp. 601/615).

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	5
I. INTRODUCTION	7
A. Objet de l'étude	7
B. Culture et Acculturation	9
1. Culture	9
2. Acculturation	11
C. Importance des études sur l'acculturation	12
D. Absence de connaissance en matière d'acculturation	13
II. ÉTIOLOGIE	20
1. Influence exercée par la différence des deux cultures	21
2. Influence de l'acculturation	24
a) Influence de l'acculturation en général	25
1° Influence sur l'organisation sociale	25
2° Influence sur l'équilibre affectif des individus	30
b) Influence exercée par la détribalisation, la vie extra- coutumière et urbaine, la rupture avec le milieu pri- mitif	40
c) Influence des modifications technologiques	44
d) Influence des relations interraciales	45
e) Influence d'un enseignement à orientation occidentale	50
f) Influence du sexe sur le processus acculturatif	53
g) Influence des changements politiques	54
h) Influence des changements de religion, de morale et de système de valeur	55
III. FRÉQUENCE ET SYMPTOMATOLOGIE DES TROUBLES PSYCHIA- TRIQUES SOUS L'INFLUENCE DE L'ACCULTURATION	60
1. Les psychoses	60
a) Les psychoses en général	60
b) La schizophrénie	63
c) La paranoïa et la schizophrénie paranoïde	65
d) Autres formes de psychoses	67
e) Les psychoses propres aux primitifs	68
f) Le contenu des psychoses	68

2. Les névroses	69
3. Les troubles psychosomatiques	70
4. La psychopathie, la délinquance, l'alcoolisme, la toxicomanie	72
IV. ESSAI DE SYNTHÈSE ET D'INTERPRÉTATION.	
THÉORIE DE L'INFORMATION CULTURELLE FRAGMENTAIRE.	73
Les effets psychopathogènes de l'acculturation	73
L'acculturation ne produit aucun effet pathogène spécifique	74
L'interdépendance des effets pathogènes de l'acculturation	75
Les effets de l'information fragmentaire	75
1. L'information culturelle a des effets sécurisants	75
2. Les aptitudes sont des fonctions. Leur étude est très aléatoire dans les milieux en voie d'acculturation	76
3. La vie de relation se fait par le truchement de symboles; ceux-ci sont des produits de la culture	78
4. Le comportement a-social est névrotisant. L'acculturation favorise les comportements a-sociaux	81
5. L'acculturation contraint l'individu à des compensations névrotiques	82
Le rôle pathogène de l'information fragmentaire	84
La culture représente les objets du monde extérieur sous forme de symboles qui incitent à l'action	85
La culture présente des modèles qui atténuent les différences individuelles dans la perception du monde extérieur	86
A. Les propédeutiques	86
B. Les schémas de référence	87
Symboles et modèles permettent la préfiguration du monde extérieur	88
La culture rend l'individu plus indépendant du milieu tout en l'y adaptant	88
La culture conditionne l'adaptation de l'individu au milieu.	89
L'information culturelle réduit la probabilité d'attente des événements	90
La culture rend le groupe plus fonctionnel	92
Le mécanisme pathogène de l'information culturelle fragmentaire. Synthèse	94
Vérification expérimentale de la théorie de l'information fragmentaire: l'instabilité des performances psychométriques au Congo	95

ANNEXES :

I. Bibliothèques consultées	100
II. Les revues parcourues	100
III. La bibliographie de référence	101
TABLE DES MATIÈRES	108

Achévé d'imprimer le 5 février 1962
par les Editions J. DUCULOT, S. A., Gembloux (Belgique).